

THÉRÈSE HERPIN

**CRISTALLINE
BOISNOIR**

ou

Les Dangers du Bal Loulou

PARIS LIBRAIRIE PLON

5^e édition





R. Conjoint

R. Conjoint





CRISTALLINE BOISNOIR

OU

LES DANGERS DU BAL LOULOU

DU MÊME AUTEUR

A PARAÎTRE

La Ville sur le roc. Roman.

Le Coup de bambou. Roman.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1929.

THÉRÈSE HERPIN

CRISTALLINE BOISNOIR

OU

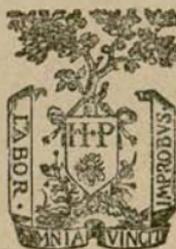
LES DANGERS DU BAL LOULOU

« Ça qui meilleu, ça qui plus doux »,

« Miel-confitu et puis vèsou »,

« C'est l'amou, l'amou... »

(Chanson créole.)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Copyright 1929 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A

MON MARI

Sa compagne de route.

PREMIÈRE PARTIE

FORT-DE-FRANCE

I

La campagne tropicale déroule, à perte de vue, ses grandes houles vertes. De la mer aux montagnes, c'est une immense ondulation, un perpétuel murmure. Une allégresse agile glisse dans l'air léger. La terre chante : les bambous frissonnent ; les lataniers agitent leurs palmes ; les sources s'appellent. Au bord de la ravine, la rivière roucoule et froisse en se sauvant la soie lustrée des roseaux.

Là-haut, le soleil flambe, mais l'ombre s'est amassée sous les feuilles et l'herbe grasse n'a pas perdu la rosée du matin. Penchées sur l'eau, les filles de la Martinique barbottent, bavardent, fredonnent. Ce sont les lavandières. Leur chair est

dorée comme la mangue ou brune comme la cannelle. Sur leur chevelure, en mousse crépue, un madras est planté de guingois. Leurs goles à ramages s'entre-bâillent pour que le vent tiède se coule entre leurs épaules. Jambes nues, cotillons troussés, elles incarnent la fraîcheur sylvestre, toute la belle fougue végétale, saine et fruste.

Floc! Floc! A coups vigoureux, Chimène, pareille à un cocotier flexible, Dodo, si ronde, qu'elle semble un gros potiron, *fessent* le linge rudement sur les pierres. Cristalline Boisnoir, la mulâtresse, pense à ses galants. Lise, chenue, rabâche des histoires. Elle allonge un cou plissé de tortue molocoye et narre dans son patois :

— Ouai! mes z'amies, écoutez ce qu'il est advenu à Mme Palmyre...

On s'arrête. Il y a temps pour tout. Lise reprend :

— Le dernier-né de Mme Palmyre est trépassé du *mal-mâchoire* sans avoir été

baptisé. Il s'est montré, tout crotté par le péché, devant le bon Dieu qui lui a dit comme ça : « Çà qui faire là, mon enfant? J'aime les anges bien débarbouillés... Va-t'en plus loin, pauv' ti saligaud. » Et il l'a envoyé rouler jusque chez le diable, qui a brûlé son âme au-dessus d'une chandelle.

Dodo, optimiste, conclut :

— C'est pas *calalou* (1), c'est pas fruit-à-pain qui gonfle le mieux le ventre des jeunes personnes. Mme Palmyre séchera ses yeux et fera un autre *mamaille* (2) pour se dédommager. C'est z'affaires qu'on recommence en ménage.

— C'est z'affaires qu'on gagne plus vite que les sous, soupire Chimène, moin save ça ! Les hommes sont friands de caresses et enjôleurs, et traîtres, toujours prêts à

(1) Plat composé de crabes, de gombeaux, de feuille de siguine, d'un morceau de lard ou de jambon.

(2) Enfant.

vous rendre un tourment pour un baiser.
Ça vrai !...

Cristalline riposte, en tapant très fort un drap sur les rochers.

— Eh ! là, ma mie, tu es trop caponne aujourd'hui. Quoi c'est donc qui restera aux tites négresses si elles n'ont plus la bagatelle pour s'amuser ?

Et elle chantonne entre deux éclats de rire :

Madame France à son amant
Baille son cœu pou de l'agent,
Tandis doudou la Martinique,
Si ka fait ça, c'est pou l'amou.

Longtemps, tendre et vague, elle répète, en mirant son visage :

Pou l'amou, pou l'amou...

A force de jaser, les heures tournent. Déjà, le soleil couchant saigne sur les volcans éteints. Le linge mouillé déborde des *trays* (1). Avant de regagner la ville, les

(1) Plateaux de bois.

lavandières se baignent. Elles sont là, bien seules, et retrouvent sans témoin leur enfance malicieuse. Lise arrose sa poitrine blette. Dodo courbe son échine dodue pour que Chimène fasse gicler l'eau vive. Cristalline a enlevé sa chemise. Elle se roule dans la rivière qui la délasse. Elle est contente.

Tout près, à l'abri d'un buisson de campêche, un étranger la regarde. C'est un blanc. Il a retiré son casque, il a chaud et s'essuie le front avec son mouchoir en soufflant bruyamment. Peut-être, envie-t-il la mulâtresse de n'être rien du tout, qu'un simple animal en liberté. L'inconnu se tient coi ; il a peur de bouger. Heureusement, Lise s'aperçoit de ses manigances, et la voilà tout à fait fâchée. Elle prend sa voix de perruche en colère pour traiter l'importun de macaque sans considération, de polisson effronté et de toutes sortes de noms d'animaux domestiques.

Dodo s'échappe réfugier ses rotondités sous les balisiers. Chimène pousse des cris d'honnête femme. Mais Cristalline rampe en couleuvre à travers les roseaux. Le buste à demi dressé, pareille à une mauvaise païenne, elle s'écrie :

— Ah çà ! vous ne voyez jamais de jolies filles par chez vous pour nous espionner de la sorte ?

Et elle rit, en abritant très mal ses deux seins. Le promeneur rougit et s'excuse : « Pardon, mamzelle !... » Il s'en retourne en prenant des mines offusquées. En vérité, ce garçon a tout à fait la dignité un peu nigaude d'un très jeune *Mon Père* du séminaire.

Cristalline, en remettant sa gole, confie à Lise pour l'amadouer :

— Je le connais. C'est un *fatras-blanc*. Il a débarqué par le dernier courrier de Saint-Nazaire et travaille dans les écritures au comptoir de Pierre Desmasières,

le *moune-gras* (1) qui vend du rhum et des fournitures aux navires dans une boutique du Bord-de-Mer.

Elle charge son *tray* sur son chignon et ressasse jusqu'à sa cabane sa rengaine favorite :

Pou l'amou, pou l'amou...

*
* *

Le *fatras-blanc* revient sans se presser à Fort-de-France. Il sifflote, mâche une fleur. Il apprend la joie de vivre. Et c'est pourquoi, sans doute, il conserve dans toute sa personne le maintien hésitant d'un timide, qui voudrait bien s'apprivoiser.

Yves Plesguen ne porte pas ses vingt-cinq ans. Sa haute taille se voûte un peu ; il est très blond, très mince. Ses yeux bleus

(1) Personne riche.

ont un éclat froid. Son nez droit, ses lèvres étroites donnent à sa physionomie une régularité banale que la maturité dissipera. Alors, on s'apercevra du relief sec de ses traits et de la volonté de son menton.

Yves garde le reflet de son enfance étriquée de fils de veuve, élevé dans une médiocrité digne. Il a connu trop de journées engourdies de lenteur dans un collège suranné, trop de dimanches bourdonnants de cloches, à Vannes, sa ville bretonne, si dormante, si séculaire qu'elle semble entasser dans ses rues étroites l'ennui résigné des générations éteintes.

Quand sa mère l'emmenait en visite chez ses tantes, des vieilles ratatinées, qui tricotaient dans leur salon, Yves s'évadait des conversations en rêvant. Toutes sortes de choses lui parlaient à l'oreille, des choses du passé, plus vivantes que les falotes descendantes de ces familles usées.

Des gravures représentant des pirogues et des cocotiers jaunissaient au-dessus d'une cheminée. Dans une vitrine, pêle-mêle avec des longues-vues et des poignards d'argent, reposaient les coffrets de paille, les colliers, les larges éventails en fibre d'aloès. Ses défunts grands-pères, les capitaines de la *Pomone* et de la *Danaé*, les avaient rapportés sur leurs frégates de l'archipel Caraïbe. Et les marins, souriant dans leurs cadres, chuchotaient à l'adolescent :

— Va-t'en, mon gas ! N'écoute pas les dévotes qui radotent. Va-t'en ! Là-bas, les rivages jaillissent de la mer comme des bouquets et les métisses passionnées attendent les voyageurs dans leurs cases enfouies sous les palmeraies.

Le jeune homme a répondu aux appels lointains. Dans les provinces, les morts qui ont rempli leur destinée conservent leur prestige des cent et cent ans. On se

raconte leurs aventures pour se consoler de n'en point avoir, ou bien on s'en va, poussé aux épaules par d'obscures nostalgies venues du fond des âges, du fond des races.

C'est toute l'histoire de Plesguen. Un jour, ses aïeules l'ont regardé partir à la conquête des îles où toute la jeunesse du monde s'est réfugiée. Et les seuils se sont refermés sur les semaines grises.

Yves ne s'est même pas aperçu qu'il recommençait une mesquine existence de chef comptable, chez Pierre Desmasières, le créole orgueilleux de ses plantations, de son rhum, de ses bateaux. La nature exotique a ensorcelé le Breton d'un coup. Elle l'a saoulé d'effluves, gorgé d'épices.

Ce soir, en rentrant à l'hôtel Lèdiat, Yves éprouve le besoin de proclamer son enchantement. Après le potage, pour éviter les considérations fastidieuses sur la cuisine au piment, il fait le panégyrique

de la colonie à ses compagnons. Ils sont trois : Francis Barcasse, de Toulon, le commandant d'un cargo poussif qui navigue entre Marie-Galante et la Barbade, Georges Durand, professeur de mathématiques au lycée, Jean Labaussaye, lieutenant de gendarmerie. Ce sont des garçons efflanqués, qui fument, les coudes sur la table, en dégrafant le col de leurs blancs. Ils n'ont pas bonne mine : le teint citron, la démarche lente, le cheveu rare. A cinq heures, ils prennent le punch et des cocktails, à tous les repas, de l'eau minérale et des comprimés de quinine.

Yves ne voit pas la vaisselle ébréchée, non plus le cafard qui gigote dans le sirop de canne ; il évoque ses découvertes : un sentier qui grimpe entre deux précipices, une lavandière qui joue les naïades, des rues bariolées à la façon d'images d'Épinal.

Jean Labaussaye ricane.

Francis Barcasse se verse une rasade sans répondre.

Georges Durand ronchonne entre ses dents :

— Tout ça, c'est de la littérature !

Le phonographe nasille une opérette d'avant-hier. Une buée épaisse envahit la salle. Ça sent la pipe, le kari et l'eau grasse. Un marmiton glapit à la cantonade, bourré de coups de poing par le cuisinier.

Yves se tait. Il commence à comprendre qu'il ne suffit pas, en pays noir, d'avoir la même couleur de peau pour se targuer d'idées communes. La dernière bouchée avalée, il se dérobe sur la savane. Georges Durand le rejoint. Tous deux grillent des cigarettes, à demi couchés sur un banc. L'orage monte. Les cargos mouillés sur rade découpent leurs silhouettes immobiles. D'énormes nuages d'Apocalypse rasant l'horizon. Tout de même conquis

par la beauté nocturne, Georges Durand finit par avouer :

— C'est peut-être vous qui avez raison. Oui, Labaussaye et Barcasse ont tort de méconnaître la Martinique. C'est un coin délicieux des Antilles. Seulement, voyez-vous, mon bon, nous ne pouvons plus goûter certains enthousiasmes. Nous sommes fatigués, mal fichus ; nous avons le coup de bambou... C'est une maladie ! Elle est quelquefois grave, presque toujours contagieuse. On l'attrape un peu partout dans les patelins qui ne sont pas les nôtres : au Maroc, dans le bled, à Saïgon, devant la rizière. Le soleil tape parfois trop fort sur notre cerveau, il en reste fêlé du choc, et quelque chose de notre raison s'échappe par cette fêlure-là. Voulez-vous des exemples de coup de bambou ? Tenez, il y a Barcasse. Sous l'empire du mal mystérieux, il s'est rendu sur la savane que voici, son violon sous le bras. Il avait

envie de saugrenu. Il a choisi deux dames pudibondes et remarquablement inoffensives pour leur jouer des sérénades en roulant des yeux de Napolitain... Et, sur une musique italienne, Barcasse a trouvé moyen de dégoïser des couplets maritimes capables de suffoquer un gabier. Il a fait scandale. Ça l'a réjoui pendant un mois. Labaussaye s'est encanaillé avec une sang-mêlé. Il habite avec elle et son bâtard, un pauvre marmot café au lait, dans le quartier nègre de la ville. Lorsque Labaussaye a son coup de bambou, il s'affuble d'une robe en percale, se couche à l'ombre d'une tonnelle et rédige son testament. C'est sa principale distraction.

Georges Durand achève, désabusé :

— Ce qui me dégoûte, c'est que je finis par ressembler à tous ces types-là.

— Mariez-vous !

— Dans six mois, Plesguen, vous verrez qu'il n'est pas facile de trouver une

femme par ici. Nous ne connaissons pas les familles martiniquaises. Les planteurs, après avoir réalisé de solides fortunes dans les distilleries, préfèrent donner leurs héritières à des compatriotes pourvus de cultures et de barriques de rhum. Nous sommes divisés en trois groupes rivaux : la société créole, la société des fonctionnaires européens et celle des gens de couleur. Total : trois murs à franchir, trois causes de discorde, trois opinions politiques... Ce n'est point gai ! Les habitants des Iles n'ont plus besoin de nous. Ils nous considèrent en parasites ou en fâcheux. Les cocasseries de nos collègues, atteints du coup de bambou, achèvent de nous mettre à l'écart. Le créole nous dédaigne et le nègre nous jalouse. Vous, moi, Barcasse et les autres, nous ne sommes rien que des *fatras-blancs*. C'est-à-dire les remplaçants de ces malheureux bougres qui s'en venaient, jadis, tenter leur chance

aux Amériques, sans un sol vaillant. Parfois ils réussissaient ; parfois aussi on les clouait entre quatre planches, la fièvre jaune, le paludisme ou quelque sale blague du même style ayant étouffé sans phrases leur outrecuidance.

Très tard, en s'agitant sur son matelas durement rembourré de coton, Yves réfléchit aux propos décevants de son camarade.

Dans sa chambre, les ravets dansent leur sarabande, des moustiques sifflent. L'ondée qui crépite sur les manguiers n'allège pas l'atmosphère moite.

Les yeux clos, la bouche amère, Yves sombre dans le vide. Il songe qu'il poursuit une fille dorée que la rivière emporte. La fille lui jette son cœur, et le cœur glisse entre ses doigts, comme un peu d'eau.

II

Cristalline Boisnoir est assise à sa porte. Elle habite à mi-hauteur de la route Bellevue. On prend, pour aller chez elle, le pont Geydon qui traverse la rivière Madame, si jaune pour son entrée en ville. La cabane de la jeune fille est toute basse, à l'abri d'un filao. Les tuiles rouges du toit sont verdies par la mousse. Les murailles de terre sont bosselées, craquelées, comme les parois d'une marmite qui a beaucoup servi. Devant les fenêtres, il y a un massif de marguerites de foulard. Tout près, à travers les branches, la mer Caraïbe étale sa grande nappe lisse.

Le crépuscule tombe en pluie de cendre. Les cases sont des points lumineux accro-

chés au chemin. C'est l'heure équivoque. Les ombres font des flaques mouvantes dans les clairières. Les bêtes perdues sortent des bois.

Cristalline laisse longtemps mijoter la *soupe-z'herbages* dans le *canari* (1). Les mains inertes, elle organise tout doucement son avenir dans sa tête. Elle sera très heureuse parce qu'elle est jolie. Ses yeux sont deux tisons qui brûlent. Sa bouche est vernie, charnue, une vraie *cerise-tropicque*; sa taille souple attend qu'on l'étreigne. Il faut à Cristalline un amoureux de qualité. Lequel? Elle ne sait pas. Peut-être, un lieutenant *béket* (2), qui l'emportera au galop de son cheval dans une ajoupa inconnue, cachée sous les frangipaniers. Peut-être un gros bonhomme, qui aura une chaîne d'or sur sa bedaine et lui achètera une *graisse-*

(1) Marmite.

(2) Individu de race blanche.

rie (1) peinte en rose vif... Elle vendra des tas de goyaves, des *z'andouilles-Lamentin* et toutes sortes de bonnes choses pour la satisfaction des *gueules douces* (2).

Simple et confiante devant son logis, elle pressent l'aventure prochaine. C'est sans doute parce qu'elle a deviné son approche que la mulâtresse ne se décide point à prendre pour époux son cousin, Popo Adilas, un *neg'-z'habitant* (3) qui voudrait bien l'emmenner dans son village où toutes les maisons sont penchées les unes sur les autres pour surprendre les secrets de leur voisine.

Cristalline est fière d'inspirer une passion respectueuse à un homme sérieux, qui parle presque aussi bien qu'un instituteur. Mais elle n'est pas pressée de mettre, selon l'usage des fiancées consentantes, le

(1) Épicerie.

(2) Personnes gourmandes.

(3) Nègre paysan.

balai et les pantoufles devant le seuil de sa maison. Toutes ses amies connaissent les missives de son soupirant. Celle qu'on admire sans réserve ressemble aux prières de la messe et à une romance. Cristalline pourrait la réciter sans se tromper, cela ne l'empêche pas de la tirer de sa poche et de relire, lentement, les passages les plus touchants :

Chère Idole,

Si j'étais oiseau, je volerais à ta croisée pour te raconter mon tourment, fontaine que j'ai bue dès l'aurore du matin, territoire du Dieu puissant! Tu infliges à ma patience l'épreuve la plus cruelle. Tu me plonges dans la végétation. Tu m'obliges chaque semaine à te peindre mes sentiments sur une feuille, tu te détournes de moi! Je suis pour toi, même chose fourmifolle, même chose moustique, même pauvre bestiole qu'on écrase en passant!...

Ah! cher ange, ingrate créature, je te fais savoir par mon honorée tout ce que mon âme possède pour toi. Veux-tu savoir la façon dont je t'adore? J'ai sur le cœur une barrique pleine d'amitié pour toi...

C'est bien lourd pour les épaules de Cristalline, une barrique d'amitié, si lourd qu'elle n'ose pas s'en charger. Elle a vingt ans. Elle aime les parfums forts, les bijoux, les foulards. Quand elle va porter le linge à ses clients célibataires, elle s'attarde auprès d'eux. Les officiers en garnison lui débitent des gaudrioles et lui donnent des claques retentissantes sur le bas du dos. C'est leur manière d'être polis avec les mamzelles en madras. La jeune fille n'a plus personne pour l'empêcher d'être un peu folle de sa jeunesse. Elle en profite à tort et à travers. C'est la faute de son pays! Les gueux n'arrivent pas à croire qu'ils ont de la misère. Ils naissent dans

un paradis terrestre. Ils n'ont jamais froid, jamais faim. Ils ont toujours du fruit-à-pain et des bananes-cochon à manger. Alors, malgré leurs guenilles, ils se mettent à imiter les bourgeois.

Cristalline a sucé la coquetterie avec sa bouillie de toloman. Lorsqu'elle n'était qu'un poupon repu qui gazouillait dans l'herbe, elle arborait déjà un collier de graines Jacob. C'était son unique costume. Sa grand'mère, la blanchisseuse, évitait ainsi des raccommodages. Mais elle ne manquait pas de gémir avec les commères d'être obligée de subvenir aux besoins d'une *mamaille* privée de ses parents. Tous deux avaient trépassé brutalement, en quelques heures, dans une épidémie de *verette-pouf* (1) qui faucha comme grêle les petites gens.

A sept ans, Cristalline est allée chez

(1) Épidémie de petite vérole dont l'évolution est très rapide.

les sœurs, s'initier aux manières du monde. Le soir, son aïeule la prenait sur ses genoux afin de lui apprendre le catéchisme dans un manuel tout usé, que les Frères Prêcheurs avaient composé, jadis, pour apprendre la religion aux esclaves.

— *Quoi c'est ça, tite bigoule moin (1), la paresse le plus vilain de tous les vices?*

— *La paresse, c'est mounes (2) ka vouloir manger farine, ka pas vouloir planter manioc.*

— *Et quoi c'est ça, encore, la luxure, péché capital?*

— *Luxure, toute fantaisie pas propre.*

La leçon terminée, la bonne femme ajoutait quelques réflexions de son cru, accompagnées de phrases pompeuses, glanées au sermon, où il était question de la vallée d'alarmes, des saloperies du siècle

(1) Ma mignonne.

(2) Personnes.

et des mauvaises langues plus venimeuses que les piqûres des serpents...

Avant de partir dormir dans le cimetière des pauvres, la vieille négresse a pris sa petite-fille par le cou, et, tout bas, elle a murmuré :

— Adieu, ma chè ! Ne baille point ton corps par inadvertance.

Cristalline a pleuré, et puis la vie a repris. Les chagrins sont semblables aux chauves-souris ; ils ont peur du grand soleil des Antilles.

La mulâtresse est née pour la joie.

Après avoir avalé son écuelle de *soupe-z'herbages*, elle devrait se reposer jusqu'au matin. C'est impossible. Elle ne peut pas rester seule à regarder la nuit ; elle n'aime pas se coucher de bonne heure. Les alizés effeuillent trop de douceur dans l'air. Cela flotte dans le parfum de la vanille et du jasmin d'Espagne. Cela vient on ne sait d'où. C'est un frisson qui s'élève de la

ville assoupie et gagne les bourgades perdues dans les montagnes. Un appel trouble la paix nocturne. La terre, mystérieusement, tressaille. Des pas résonnent sur les routes, les échos se répondent. C'est l'heure du plaisir qui sonne.

D'un carrefour obscur monte le battement sourd d'un tam-tam. Le trémolo d'une guitare s'élançe d'une fenêtre ouverte. Les mandolines égrènent des mots, d'amour. La ritournelle d'un accordéon s'envole.

L'âme des Iles rôde.

C'est une âme lointaine où tremble le souvenir des dieux millénaires. Leur souffle se mêle aux musiques complices et se coule, tel un philtre, dans les veines des jeunes gens.

Jusqu'à l'aube, le tam-tam réveillera les ardeurs africaines et les couples hale-tants s'enlaceront dans les bamboulas.

Devant son miroir, Cristalline Boisnoir s'apprête pour la danse.

III

Ah ! leur tam-tam, leur maudit tam-tam du samedi, il ne cessera donc jamais, gémit Labaussaye qui promène sa fièvre et sa mauvaise humeur au café.

La partie de cartes languit. Yves pense à je ne sais quoi, sans doute à de brunes porteuses de gargoulettes, ou bien à des créoles très blanches, entrevues au hasard d'une flânerie. Barcasse sifflole, ragailardi par un récent voyage à bord de son cargo charbonneux. Le marin a oublié sa maladie de foie. Sa barbe faunesque frémit, son œil noir brille sous la brousse rude des sourcils. Le poker lui semble parfaitement insipide. Il faut inventer quelque chose.

— Labaussaye, mon garçon, vous allez rentrer chez vous. Vous boirez une tasse de tisane de corossol pour calmer vos nerfs, et vous vous reposerez en songeant à votre famille. Quant à nous, pour obéir à l'invite de ce maudit tam-tam, comme vous dites, nous irons au bal Loulou. C'est à voir. Plesguen ignore les fastes du Petit-Casino.

— Alors, je ne vous retiens pas. Les Martiniquaises seront folles du *béket-neuf*. Elles aiment les yeux bleus et les cheveux blonds par esprit de contradiction, ajoute Labaussaye en prenant congé.

Grelottant dans la nuit molle et tout voûté de fatigue, il s'enfonce dans les allées de la Savane, cependant qu'Yves et Barcasse déambulent sur la Levée. C'est une route pauvre et plate bordée de cases basses dont les murailles sont rapiécées, tant bien que mal, avec des couvercles de boîtes de conserves. Des gosses

font nager dans le ruisseau une flottille de calebasses. Le cochon noir quête sa vie parmi les détritns. Les vieilles fument leur courte pipe. Des nègres passent, empêtrés dans leur redingote de gala. Des filles se hâtent, troussant leur jupon. Des bandes de soldats font sonner leurs godillots. Tout ce monde s'achemine rue des Amours. La rue des Amours n'a pas très bonne réputation. Elle mène droit au Petit-Casino, une baraque en planches où se réunissent chaque semaine les habitués du bal Loulou. Devant les fenêtres violemment illuminées, les dévotes se détournent, crachent de mépris, et s'écrient :

— *Bal Loulou, ti ni bal Satan!*

Oui, mais Satan est malin. Il ne se montre pas. Quand on franchit son antre, on découvre tout bonnement un abri rudimentaire, qui ouvre sur une cour obscure propice aux idylles.

Les deux hommes ne s'attardent guère

à déguster le punch glacé. Déjà, au vestiaire, les mamzelles en rang devant les baquets d'eau, rafraîchissent leurs pieds souillés par la poussière des routes avant de chausser leurs bottines à tige de drap clair. Les élégantes du Petit-Casino sont économes ; elles mettent leurs souliers juste pour danser. Barcasse a retrouvé sa verve de Méridional. Il chiffonne le menton de l'une, glisse une feuille verte de patchouli dans le corsage de l'autre, et pousse son compagnon jusqu'au dancing du premier étage.

C'est une volière et c'est une guinguette. C'est quelque chose de naïf et de cérémonieux. C'est le bal Loulou, le rendez-vous de la négraille où s'ébrouent en liberté les charbonnières de la Compagnie Transatlantique, des gaillardes qui lampent un litre de grappe-blanche sans sourciller, les doudous qui ont jeté leur madras pardessus les moulins, les Martiniquais de

toutes les nuances de peau, depuis le *neg'-Guinée*, pesante bête de somme, jusqu'au *chabin* (1) à la crinière d'étoupe. Des matelots en bordée dérivent dans la houle chatoyante, des coloniaux, férus de couleur locale, étourdissent leur cafard, la gorge sèche et l'insulte aux dents.

Barcasse et Yves s'installent sur une banquette entre une luronne qui croque des pistaches et une négresse décrépite, une personnalité de la rue des Amours. Mme Fifi Massieux porte de somptueux bijoux, gagnés, jadis, Dieu sait comment : des bagues, des esclavages, des *z'anneaux-clous*. Son visage est racorni comme une racine d'igname. Elle tutoie les débardeurs et répète les propos des chefs de garnison. Lorsqu'un croiseur mouille au carénage, Mme Fifi Massieux fait le guet sur le wharf, prête à chuchoter des rensei-

(1) Mulâtre blond.

gnements confidentiels aux nouveaux-venus. On lui tire des coups de chapeau très courtois et très ironiques. Elle répond par des courbettes de grand style. Quand elle vous importune, on peut la renvoyer d'un juron ou d'un coup de pied. Cela n'a pas d'importance, ce n'est rien qu'un vieux fétiche pervers, moitié femme, moitié guenon.

Mme Fifi Massieux cherche un sujet de conversation. Elle a trouvé. Elle se plaint de la vie chère.

— Ça bien décourageant, chés missiés, le temps présent ! Au marché, les poissons coulirous valent huit sous la livre, et le cylcone passé a crevé tant de toitures que les tites filles sont *au bord de la terre* (1). Pas ni beaux z'habits, pas ni lotions liotrope, pas ni en rien z'agrèments pour les jeunes personnes bien élevées.

(1) Dans la misère.

Elle découvre ses gencives ébréchées et grimace pudiquement :

— L'honnêteté, ça ka fout le camp, chès missiés. Ça fond, ça coule, pareille la fleur giraumont... Toutes les mamzelles que voilà, y *cassent-coco*, les pauvres bougresses, sans avoir seulement perdu leurs dents de lait.

Du doigt, elle désigne les danseuses : Lise la couturière, Sylvanie la brodeuse, Exila, Polémie, Loulouse, Athénaïs la cuisinière des gendarmes, Estelle et Tou-toune.

Yves, amusé, reconnaît la mulâtresse qui se baignait dans la rivière.

— Et celle-ci, madame Fifi, comment se nomme-t-elle?

— Celle-ci, c'est Cristalline Boisnoir, un oiseau-colibri qui voltige tout partout sans se poser.

Dominant le tumulte de sa voix pointue, elle appelle :

— Cristalline, ma cocotte, venez causer par là.

Cristalline ne l'entend pas. Un métis agile l'attrape par la taille et l'enlace. On va danser la biguine. Le banjo prélude sur des notes grêles, qui évoquent des ballets fantasques de sauterelles et des chœurs de cigales. Une bouffée de fraîcheur balaie la grosse liesse. L'air léger apporte des bruissements de roseaux et des vocalises de fontaines. Horace, Achille, Nestor, mythologiques et crépus, fredonnent :

Hier au soir moin té rêvé,
Moin trapé cœu mamzelle,
Ça meilleu la pomme-canelle,
Pou volé,
Pou mangé.

Et les bergères lippues, menaçant leurs galants, minaudent :

Ah! Ah! z'ami pas fait ça,
Pas dit ça,
Pas fait ça.

Ah! Ah! z'ami pas dit ça,
Pas fait ça,

C'est presque un menuet. Les révérences s'achèvent en pirouettes, les pas glissés en dérobadés. Vis-à-vis son métis pommadé, Cristalline Boisnoir se pavane en cadence. Il la poursuit, elle le nargue. Il supplie, salue très bas. Elle hésite, piétine sur place : une deux, une deux, en relevant drôlement sa jupe entre les doigts :

Ba moin un ti bo (1), doudou,
Un ti bo, un ti bo...

Les baisers s'éparpillent, à gauche, à droite. Cristalline se sauve sur la ritournelle finale et vient s'abattre, palpitante, auprès d'Yves. Elle s'évente, se penche, soupire :

— Moin lasse !

L'oiseau colibri s'est posé.

(1) Baiser.

Au fond de la salle, les matelots impatients gouaillent :

— Eh ! là-bas, ça n'est pas bientôt fini, les simagrées ?

Aussitôt, le jazz déchaîne ses clameurs. Quatre diables à l'encre de Chine mènent leur ronde d'enfer. Un pantin en caoutchouc s'époumone dans sa clarinette en battant la mesure ; un macaque hilare agite son tam-tam *boîte-à-clous*, le trombone meugle. Une rafale sauvage emporte les couples. Les négresses ont des souplesses de chatte, les mulâtresses, des langueurs de lianes. Un entrechat canaille découvre une jambe nue. Les robes s'envolent ; les volants de dentelle craquent ; les colliers-choux sautent sur les gorges ; les foulards de soie s'accrochent aux uniformes. Dans l'orage farouche de l'orchestre, toutes les races mêlées, qu'un même délire empoigne, râlent de plaisir bouche à bouche.

Soulevés dans le tourbillon, Yves et Cristalline tanguent silencieusement.

La cohue les presse. Ils vont, pris de vertige, happés malgré eux dans la ribote sensuelle. D'âcres relents s'exhalent de la foule en joie : odeurs aigres d'huile de palme et de chair noire, parfums exaspérés d'essence à bon marché et de bouquets fanés. Brusquement, la lumière s'éteint. Cristalline s'abandonne dans les bras de son cavalier et murmure contre ses lèvres :

Ba moin un ti bo, doudou,

Un ti bo, un ti bo...

L'ombre chaude est pleine de caresses, de roucoulades et de rires.

Quand les lampions se rallument sur la danse qui devient une bataille, Yves entraîne la jeune fille au dehors. Une grande paix tombe du ciel. Les rumeurs s'apaisent, noyées de nuit. Un peu grise, défaillante de musique, Cristalline chemine appuyée

au missié blanc. Un clair de lune de roman tremble sur la mer. La campagne est transparente, si limpide, qu'elle a l'air d'une féerie inventée dans un conte. On erre à travers du cristal. La symphonie en mineur des grenouilles et des *crapauds-bœufs* accompagne le rêve pensif du paysage. Les lucioles qui volent sont des étoiles perdues.

Yves et Cristalline se rapprochent, poussés par le même obscur instinct d'unir leurs forces chétives contre l'indifférence du monde. Ils sont ensemble pour quelques heures ou pour toujours. Leurs ombres se mêlent et jouent sur le sol blanc.

La case n'est pas bien loin.

Cristalline ôte ses falbalas. Ses cheveux s'échappent de son madras dénoué. Elle tourne contre la muraille la statue de la Vierge afin de ne point offenser sa présence. C'est l'usage des doudous. La mulâtresse est chrétienne à sa manière.

Les choses muettes se font douces pour accueillir leurs hôtes. La bougie farde de rose la courbe d'une épaule et voile d'un mystère propice la vivacité d'un désir.

Dans le lit en bois de Cayenne, le lit à colonnes de la mère-grand, l'étranger tend les bras à la fille dorée. Et la fille dorée y tombe.

IV

Yves est revenu à la cabane, et Cristalline se réjouit d'avoir conquis un *béket*. Elle a le triomphe insolent. Elle arbore sans vergogne le madras à trois cornes, cette coiffure dévergondée qui nargue les prudes et leur fait savoir qu'on a permis à son galant tout ce qu'on devrait lui défendre.

Quant au *béket*, mon Dieu, il est beaucoup plus discret dans son bonheur. Il s'en cache de son mieux et se garde d'interroger sa conscience. Il ne se demande pas s'il aime sa maîtresse, il ne se juge pas. Il est engourdi dans un bien-être veule, satisfait d'avoir découvert un asile apaisant, loin de son travail et des rues éclatantes.

Le Breton pensif retourne à la vie simple, préférant le ramage d'une doudou aux querelles et aux rancœurs du menu fretin colonial. Yves s'installe dans son home de hasard. Ses livres l'attendent sur la table, entre un bouquet qui porte chance et le coffret où la mulâtresse ramasse ses talismans : de la poudre d'oiseaux-mouches pour captiver les garçons, une fleur de *qui-vivra-verra* cueillie sous la lune de minuit, un *quimbois* (1) contre le mal de dents, les *boutons chauds* (2) et le *coup de barre* (3).

Au début, Cristalline n'osait pas parler librement devant Plesguen. Elle craignait qu'il ne raillât ses coutumes, ses marottes, ses superstitions de petite sauvage, que le suffrage universel et l'instruc-

(1) Remède donné par le sorcier.

(2) Sorte de gros boutons que provoque la fièvre paludéenne.

(3) Lumbago très violent, fréquent aux Antilles.

tion obligatoire ont déguisée en mamzelle. Mais, très vite, gagnée par l'indulgence amusée de son amant, elle est devenue beaucoup plus confiante. Elle se montre telle qu'elle est : une servante à l'échine souple, une enfant insoucieuse, une doudou.

Ce midi, Cristalline est très affairée. Elle tresse sagement une couronne en *mousse-miraille*... C'est une besogne compliquée qui demande de la patience. Elle ne pense plus à discourir avec la chatte, ni même à délivrer la poule *marrée* (1) par la patte dans la crainte des mangoustes et des maraudeurs. Condescendante, elle explique à Yves étonné de son zèle subit, que cette couronne est destinée à orner la tombe de son aïeule à l'occasion de la fête de la Toussaint. Cristalline sait qu'on doit honorer les morts et, câline, elle quémande :

(1) Attachée.

— N'est-ce pas, z'ami moin, tu viendras rendre visite à ma grand'maman. C'était un bon *vieux corps*, qui m'aime encore du fond de la terre.

Elle réfléchit, puis elle ajoute, apitoyée :

— Ah ! pauv' diable, malgré ça, tu es bien à plaindre ! Tu es là, toujours seul, à Pâques, à Noël... Tes défunts pourrissent dans la poussière sans que tu puisses leur offrir un brin de verdure pour les consoler.

Yves la contemple, surpris. L'oiseau-colibri pense donc parfois sérieusement. Son caprice est tout de même impossible à satisfaire. Le jeune homme a disposé de son congé. Il s'est entendu avec Mazimbo, le pêcheur, pour aller le lendemain excursionner à Saint-Pierre. Le *béket* n'a personne à fleurir avec des guirlandes de pommes-lianes et de *mousse-miraille*. Il compte entreprendre un pèlerinage à la ville ensevelie et partira très tôt, en pirogue.

Cristalline n'entend pas rester en arrière. Elle voudrait bien connaître Saint-Pierre. Elle se rappelle, très à propos, qu'une de ses tantes, Mme Céleste Bolamé, y tient boutique. C'est une boutique de rien du tout, où l'on vend des cartes postales et des presse-papiers taillés dans la lave.

La doudou, tour à tour ronronnante et pleurnichante, s'écrie :

— Aïe ! aïe ! tu vas me quitter comme un ingrat. Emmène-moi, cher cœur Ma tante te donnera un bon manger, un *mignan-cousouche*, des bananes frites, tout ce que tu voudras.

*
* *

A l'heure fraîche où l'aurore traîne sur l'eau, le couple vogue sous belle brise dans la pirogue de Mazimbo. A mesure qu'on tangue et qu'on va, les rumeurs expirent

et les rivages déroulent leurs plages de sable gris. La brume jette des écharpes sur les collines, des fumées bleues sur la mer. Des parfums de tubéreuse flottent dans l'air. Les pailles-en-queue, qui s'éveillent, s'envolent, tout blancs, dans l'azur pâle. Les dorades fendent les vagues, aiguës comme des poignards d'argent. Les bonites turbulentes font des sauts périlleux. Il semble que la douceur de la terre s'est réfugiée là, dans ce paysage aux vapoureux contours. Le charme un peu païen et si tendre de la nature créole s'incarne dans la mollesse heureuse du matin.

Très loin, à l'horizon, la Montagne Pelée barre le ciel d'une ombre menaçante de mauvais génie. Et Saint-Pierre apparaît. C'est une ville muette devant la baie lumineuse. Les maisons s'étagent en amphithéâtre sur le versant boisé des mornes. Une longue jetée contourne la grève où des blocs de granit achèvent de s'enlizer.

Lorsque la pirogue amène sa voile à livarde et aborde au port, on s'aperçoit que la ville est morte.

Les monuments sont détruits, les églises écroulées. Tout est abandon et misère. On a l'impression d'entrer dans l'aboli, de s'égarer dans un tragique labyrinthe qui conduit tout droit au néant. Le souffle amer des prophètes de la Bible a passé sur le sol dévasté.

Les amants se taisent, impressionnés par ce décor de douleur. Ils flânent à l'aventure à travers de longues rues pavées dans le style du dix-huitième siècle. Les demeures qui bordent les trottoirs sont rasées, juste à la hauteur des appuis de marbre des fenêtres. Les graines que l'alizé apporta ont germé. Les hibiscus fleurissent au hasard. Et toujours, les fontaines d'eau vive troublent le silence pesant de leur sourdine grêle. C'était la ville des chansons et de l'eau. Le Roxe-

lane, en s'échappant des flancs de la montagne, accompagnait de son fredon d'abeille la mélodie des lavandières.

Seules, sur la place du Marché, de rares marchandes étalent encore des corbeilles de fruits et de légumes pour les quelques familles de pêcheurs qui s'entêtent à braver le perpétuel danger avec l'insouciant fatalisme des humbles. On ne s'aperçoit guère de leur présence. Saint-Pierre garde son aspect d'étrange nécropole ; rien ne trouble sa méditation. Pourtant, derrière les ruines de l'Évêché, une drôle de bicoque, toute neuve et vivante, ouvre sa porte aux touristes. C'est la boutique de Mme Bolamé. A sa vue, Cristalline retrouve sa bonne humeur. Elle s'élançe en avant, pousse des cris d'appel, prise d'une affection soudaine pour cette parente qu'elle ne connaît point.

Mme Bolamé est une négresse grison-

nante, cérémonieuse autant que volubile. Elle répond par d'interminables exclamations de bienvenue aux embrassades de sa nièce.

Yves reste à l'écart. La commère s'informe :

— Ça qui ni missié là?

— C'est mon mari.

Céleste Bolamé se doute bien que cet homme rose et blond n'est pas un époux rigoureusement authentique. Qu'importe ! Il est toujours flatteur d'avoir une fille de sa lignée distinguée par un *béket-France*. Elle prolonge ses courbettes et devient très accueillante. Elle s'agite, prépare le punch, si joyeuse, qu'elle semble avoir pour unique mission d'héberger les deux jeunes gens. On déjeune dans une pièce hétéroclite, fleurant les épices et les harengs secs. Cristalline joue à la dame. Elle se vante de ses bijoux, de ses assiettes en porcelaine, de ses berceuses. De larges

rires éclairent son visage ambré. La bonhomie familière qui se dégage de ce repas improvisé rappelle à Yves des impressions de terroir. Lorsque les paysans du Morbihan lui offraient dans leurs fermes de la galette et du lait ribot, ils avaient cette générosité spontanée, qui pare les plus modestes attentions. Entre les Martiniquaises et le passant, s'établit une obscure affinité, venue on ne sait d'où, à travers les océans. Aussi, lorsque la bonne femme propose à ses hôtes de prolonger leur séjour, Yves accepte sans hésiter. C'est entendu, ils coucheront cette nuit à Saint-Pierre et s'en reviendront à la fine pointe de l'aube par la voiture de la marchande de *terraille* (1). C'est une façon de connaître toutes sortes de villages aux noms chantants : le Morne-Rouge, les Carbets, Case-Navire, Case-Pilote, jolis

(1) La marchande de poteries.

coins de la vieille France exotique que baptisèrent les cadets et les boucaniers.

Jusqu'au soir, Yves et ses compagnons devisent amicalement en se promenant parmi les décombres. Mais, à la brune, ils sont las d'errer. Ils s'asseyent dans l'ancien cimetière, sur le marbre brisé d'un mausolée. Le volcan n'a pas respecté l'ultime repos des morts. Des os blanchis surgissent des crevasses. Sur une croix de fer, tordue par la lave, un Christ tend ses bras, déchirés par un nouveau martyr. Un rosier sauvage s'effeuille. Les anolis ont renoncé à se poursuivre. Cristalline ne jase plus. Elle pense que sa couronne de *mousse-miraille* se fane inutilement. Déjà, à Fort-de-France, les négresses accroupies au bord des tombes doivent marmotter des rosaires, en rallumant les lampions fabriqués dans les coquillages. Cette année, la jeune fille n'admira pas sur les

gerbes et les écussons les devises ingénieuses :

A MON ÉPOUX, ALCIBIADE POMPON
REGRETS DÉFINITIFS

Cristalline a délaissé sa grand'mère pour suivre le civilisé. Il ne sait pas que les disparus se vengent. Les trépassés qu'on oublie reviennent. Ils mènent leur sara-bande dans la chambre close, ouvrent la fenêtre, renversent la gargoulette, envoient des *quimbos* (1) néfastes voler autour de la chandelle. La tante Bolamé achève d'effrayer sa nièce en contant toutes sortes d'histoires d'épouvante. Elle narre le drame de la ville heureuse. Dans la baie, les navires attendaient les cargaisons de sucre et de cacao. Les créoles s'éventaient à l'abri des varangues. Les coquines du port polissonnaient avec les

(1) Chauves-souris.

marins. Et puis la Pelée s'est mise à gronder, la terre à trembler, la tornade infernale à déferler. Saint-Pierre, en cinq minutes, est devenu une cité de fantômes. Céleste Bolamé les a vus. Ils glissent muets et souples par les rues d'autrefois. Ils se cherchent, s'enlacent et se lamentent. Cette nuit, ils s'en iront dans les ruines de la cathédrale du Mouillage, attendre autour d'un fragment de bénitier une messe que nul prêtre n'osera venir chanter.

La doudou, éperdue, se réfugie auprès d'Yves. Des souffles courbent les herbes folles. Peut-être que, déjà, le *mauvais-feu* voltige au-dessus du ravin?

Intarissable, Céleste Bolamé évoque les esprits qui hantent sa solitude. Ils se déroulent en une procession immense conduite par les féroces garous et les *zombis* (1) aux cornes de bouc.

(1) Esprits malfaisants.

Le Breton reconnaît, ainsi affligées de sobriquets nouveaux, de très anciennes connaissances : les korrigans, les follets, l'Ankou, personnages fabuleux qui courent la lande celtique sous les brouillards d'automne. Naguère, les capitaines de Brest et de Saint-Malo ont apporté aux Iles, dans leurs coffres peinturlurés d'arabesques, leurs légendes de Nivôse. Les pauvres mamzelles ont gardé la pacotille mélancolique en échange des romances couleur de soleil qu'elles fredonnaient sur leurs genoux.

Et soudain, fraternel, Yves se penche sur la doudou, attendri de retrouver dans une âme étrangère des reflets de son pays natal et des frissons de son enfance.

V

Les semaines, les mois fuient dans la mollesse dorée de la vie créole.

Cristalline s'imagine qu'elle devient tout à fait une *Madame-France*. Elle use beaucoup de 'poudre de riz afin de pâlir son épiderme foncé. Elle lit des romans et s'essaie au beau langage. Pendant des après-midi entiers, elle demeure oisive sur sa berceuse, guettant le va-et-vient de la route : la marchande qui chemine, sa pacotille sur la tête, le garçon qui regagne la campagne en faisant sonner son bâton. Quand le garçon lui plaît, elle lui jette une fleur, coquette pour le simple plaisir de mirer sa jeunesse dans les yeux des passants. Au coucher du soleil, elle secoue sa torpeur, met sa gole empesée, ses bas de

soie, ses escarpins vernis. C'est l'heure de son amant. Parfois Labaussaye et Barcasse accompagnent Plesguen. Alors le bonheur de Cristalline est complet. Elle s'ébouriffe entre les trois hommes comme une perruche vaine.

Penchée sur l'étroite terrasse qui domine la ville, la mulâtresse a reconnu les silhouettes familières : Yves, sec et long dans son costume de toile blanche, Barcasse et Labaussaye, leur fusil en bandoulière. Ils sont allés chasser les ramiers par les bois. Ils rentrent altérés, le carnier vide. Cristalline minaude :

— Bonjour, missiés, mettez-vous.

Cela veut dire, tout simplement, asseyez-vous.

Elle exhibe son plateau, son napperon brodé — toutes les Martiniquaises possèdent ce luxe. — Elle offre une citronnade, un verre de vin d'orange. Le décor de la chambre est amusant avec sa profusion

de menus bibelots : paniers en fibres d'ananas ornés de baies de toutes les couleurs, images frangées de dentelles représentant un saint Antoine fade et rose, des bouquets, des mains enlacées surmontées d'une devise :

*Je brûle d'un feu qu'on ignore,
Et je n'ose en parler encore.*

Labaussaye s'assied sur une ancienne caisse à savon. La lumière du photophore luit faiblement. Les *papillons-la-mort* tournoient avant de flamber leurs ailes de velours. La grande nuit triste reste à la porte. L'intimité est toute franche, toute simple. Les jeunes gens font beaucoup de bruit pour se prouver entre eux qu'ils sont très importants. Ils mettent leurs souvenirs en commun parce qu'ils ont besoin d'avouer : « Moi aussi, j'ai un foyer, des parents qui m'attendent en causant sous la lampe, des habitudes embusquées dans

une maison, quelque part, dans un coin de province, où rien ne change. » Barcasse évoque ses premières fredaines ; les colères paternelles l'attendrissent à mesure qu'elles s'effacent dans la brume des années perdues. Cristalline se mêle à la conversation. Tous les sujets qu'on effleure devant elle provoquent ses réminiscences, des récits très compliqués qu'elle embrouille à plaisir.

Mais ce qui l'étonne par-dessus tout, c'est la sévérité des *békets* respectables envers les escapades sentimentales de leurs fils. Dans les îles d'Amérique, les mères sont plus raisonnables. Elles n'ignorent pas que jeunesse et *bois-chandelle* se consomment jusqu'au bout... C'est en cajolant les fillettes dans les coins que l'on apprend son rôle de mari. Et, pour convaincre son auditoire, elle entame l'histoire très séculaire du *chétif serviteur noir et du riche seigneur*, en imitant la voix monotone des conteuses de contes.

— Il y avait comme ça, un riche seigneur confit en dévotion, qui ressemblait à un *Mon Père Prêcheur*. Il n'avait jamais fréquenté les bals. Quand les serviteurs dansaient le caleinda, il gémissait : « Ah ! le vilain jeu. » Il ne comprenait pas pourquoi les tites négresses criaient au *tambouyé* : « Plus vite, plus fort, missié *tambouyé*. » Il parcourait ses domaines sans jamais prendre de loisirs. Avant de se laisser aller au sommeil, il comptait ses écus et le cliquetis de l'or l'empêchait d'entendre son cœur.

Un matin, en longeant la rivière, le riche seigneur se pencha sur l'eau. Il vit son crâne nu comme un œuf, son menton bourru comme un fourré d'aloès. Il s'assit sur une souche morte en bougonnant : « Suis-je devenu un vieux corps ? Ça mauvaise affaire ! » Et il fut chagrin tout le jour.

A la nuit tombante, il contempla ses

esclaves qui s'en revenaient des champs. Ils étaient las. La sueur de leur front tombait sur la terre. Ils déposèrent la bottelée d'herbages qu'ils devaient fournir pour l'entretien des bestiaux, puis le commandeur ôta son chapeau et commença la prière du soir :

Notre Père ka bailler son sang pour nous z'autres...

Les travailleurs laissèrent leur fatigue au pied de la croix, avec le dernier *Ainsi-soit-il*, et regagnèrent leurs paillotes. Le riche seigneur entendit les pauvres bougres rire à pleine gorge en mangeant leur calebasse de cassave. Les enfants se chamaillaient gentiment, les femmes chantaient. Le riche seigneur songea :

— J'ai fait construire une habitation digne d'un prince, mes greniers sont pleins de balles de coton, mes plantations de tabac-macouba s'étendent jusqu'à la mer. Que puis-je désirer encore pour être parfaitement heureux?

L'oiseau-froufrou, qui vole de branche en branche sans jamais se poser, siffla à ses oreilles : « Un nid ! Un nid ! »

Le riche seigneur tressaillit. C'est vrai, il plantait, récoltait pour lui seul. Ses appartements étaient déserts, sa couche était vide. Il endossa son habit et s'en fut quérir une épouse dans un carrosse attelé de huit mulets d'Espagne. Il choisit une fille de quinze ans, lui donna des robes des Indes, des coffres en bois de santal, un négrillon-Congo pour gratter les chiques de ses talons, une *Mamzelle la lecture* pour lui expliquer les Évangiles.

La fille de quinze ans gaspilla ses rubans, se baigna dans un bassin d'eau-patchouli, tourna en bourrique son négrillon-Congo et poussa des soupirs à virer les ailes d'un moulin. Son mari l'embrassait sur le front :

— Que vous faut-il encore, ma jolie, pour vous satisfaire?

Elle ne répondait pas. Elle regardait les tourterelles se becqueter dans une cage en pensant tout bas :

— Bestioles-là chanceuses ! Li bien douces, bien tendres. Mari moins bien laid, bien rabougri. Pas ni pièce moyen d'imiter jamais un tourtereau !

Elle bâillait sur sa méridienne, tantôt écoutant la *Mamzelle la lecture*, tantôt grignotant des pisquettes (1) à la *sauce papa*. Le bonhomme s'essayait à débiter des compliments :

Ma chère, vous ressemblez à une belle ti dindonne. Vos seins deviennent pareils à deux gros *fouites défendus*...

— Oui, oui, mon ami, mais votre barbe me pique !

Il voûtait son dos et la quittait en s'excusant :

— A Dieu, ma mignonne ! Je vais voir

(1) Minuscules poissons.

si *l'acajou-bois* est bon pour couper. Je vais voir si mes faillis serviteurs ont épluché les gaulettes de pétun.

Et il s'exclamait à la ronde :

— Travaillez, damnés sauvages. Il me faut des écus pour élever la *rafale de yches* que je compte fabriquer à ma jeune épouse.

Ouais ! Le pétun s'entassait dans les sacs, le bûcheron taillait *l'acajou-bois*, mais la *rafale de yches* ne s'abattait point dans la case. Le nez de l'époux s'allongeait. La fille de quinze ans promettait des pèlerinages. Les *Mon Père* suppliaient la Vierge dans les chapelles : « Notre-Dame Marie, envoyez promptement une rafale de chrétiens sous le toit du paroissien cossu qui nous bâtira un presbytère neuf par reconnaissance. » Hélas ! la Sainte Vierge n'écoutait pas. Elle avait bien trop d'ouvrage à protéger les gueux des gendarmes *grosses-bottes*. Le vieillard manda

le sorcier, qui sait la façon de faire pousser les *yches* en prescrivant les bouillons d'herbes. Le sorcier ne se montra pas plus malin que les *Mon Père*. Le riche seigneur perdit sa jactance. Il oublia de frapper les nègres paresseux avec son *cocomaque* (1). Il s'arrêta devant les nourrissons occupés à téter leurs mamans. Les écus coulaient de sa poche. Ses esclaves abandonnaient tout respect. Le doyen d'entre eux, un chétif noir qui se courbait vers la tombe, le tira par la manche et lui dit :

— Vous êtes nigaud la même lamentin, mon vénérable maître, si vous ne savez pas à votre âge la manière d'avoir des rejetons. Pas ni besoin bouillon d'herbes, pas ni besoin de litanies pour ça ! Venez côté moin promener par les minuits. Et il l'emmena baguenauder au clair de lune

(1) Bâton en bois très dur.

aux alentours du jardin. Toutes les bonnes odeurs de tubéreuses, que le soleil de midi dévore, renaissaient dans l'ombre. Les grenouilles d'arbres s'appelaient : Couc, couc, couc ! Les mangoustes se poursuivaient. Les buissons chuchotaient : doudou, doudou !

C'était Lubin Caron, l'aide-jardinier, qui attendait Jeannetou la chambrière sous les balisiers.

— Doudou ! Doudou !...

C'était Ulysse Laverdure et sa cousine qui roucoulaient sous les pourpiers.

— Doudou ! Doudou !... Tout partout, sous les bosquets, les ti nègres et les tites négresses s'amusaient à Adam et Ève afin de retrouver le paradis terrestre.

Alors, le chétif serviteur reprit :

— Vous comprenez, à présent, mon maître, comment on gagne une *rafale de yches*, mais, mon cher seigneur, vous êtes

trop racorni, maintenant, il fallait apprendre plus tôt.

L'oiseau-froufrou, que tout ce ramage avait réveillé, s'élança de branche en branche en sifflotant : « Trop tard, trop tard ! »

Barcasse applaudit ; Yves attrape Cristalline par la taille ; Labaussaye se lève.

— Bonsoir, les amoureux !

VI

Le jour filtre à travers les persiennes à claire-voie. Un coq chante *matines* sur le mur. Des haillons de brouillard s'effiloquent aux arbres.

Cristalline s'éveille, bâille, s'étire, soupire :

— Ouai ! Ouai ! Ouai !...

Yves s'enfonce dans son oreiller. Il n'a pas envie de recommencer à vivre.

La doudou saute de son lit. Elle triomphe d'être au monde, de plonger son corps avide dans le bassin d'eau courante, d'avoir les lèvres chaudes et les bras frais. En gôle débraillée, les cheveux noués en *petit laquiotte* sur les oreilles, Cristalline flâne par la chambre. Elle dresse sur une

coupe les tranches de corossol qui stimulent l'appétit. Puis elle prépare un *cocoyage* en mélangeant avec l'indispensable *bâton-lélé* le lait transparent d'une noix de coco verte, un jaune d'œuf, de la muscade râpée et du sucre.

Le jeune homme ne se décide point à ouvrir les yeux. Ce n'est pas la peine, les semaines se ressemblent toutes. La température, perpétuellement sereine, dilue toute énergie. On demeure la tête creuse, anéanti au milieu de la nature effervescente. La joie tropicale se moque des saisons. L'hivernage laque d'émeraude le paysage. Les averses d'eau tiède grossissent les torrents, ravinent les chemins. La terre mouillée fume au soleil.

Yves a perdu son enthousiasme du début. Dans la torpeur du demi-sommeil, il évoque les sentes dépouillées où il marchait gaillardement. Ses membres brisés lui rendent plus amer le souvenir de sa

jeunesse alerte, qu'attisait l'âpre hiver et les rudes gelées. Cristalline le taquine sur sa paresse. Son babillage puéril l'impatient. Il la renvoie avec des mots méchants, qui claquent comme des fouets. Elle courbe les épaules et se dérobe à la fontaine jusqu'à l'instant où elle l'aperçoit descendre le morne à pas résignés. Les poings sur les hanches, la voisine s'écrie :

— Ah ! Ah ! pauv' diable là ka suer grosses gouttes sur son travail pour vêtir une fainéante sans pudeur. Misère de moi !...

Et la bonne femme, la taille épaissie par une prochaine maternité, fesse les pieds à terre en signe de réprobation.

Orgueilleuse, consciente de sa supériorité de doudou, Cristalline Boisnoir se rend au marché faire quelques emplettes insignifiantes : un ti brin morue, les quatre z'épices, une chopine farine manioc, un

abricot-pays qu'elle campe en équilibre sur son chignon. Ce qu'il importe, c'est de gaspiller son temps sans compter, d'être mêlée à cette kermesse de rires et de cha mailleries amicales qui s'appelle le marché de Fort-de-France. Dès le pont Gueydon, on entend le caquet des marchandes. Elles ont quitté leurs villages dès la première lueur du *pipiri* (1), apportant dans leurs hottes des régimes de bananes-paradis, le fruit-à-pain de Robinson, des pommes-agouti, des pommes-roses, qui sont peut-être des bijoux de corail. Tous les produits de la terre promise dégringolent en tas des corbeilles. Accroupies sur leurs talons, les négresses glapissent aigrement :

— A deux sous, cinq sous, mamzelle, le coco d'eau ! Qui veut calmer les humeurs de son ventre et gagner la peau lisse ? A

(1) L'aube.

deux sous, trois sous le coco d'eau!

— A quatre sous ma *jojolle*, les avocats, les sapotes, les cristophines!...

La gamme des verts, les ocres et les vermillons se confondent avec les madras bigarrés des campagnardes. Dans un coin s'entassent les poissons fabuleux rouges, jaunes-canari, bleus. Les lunes en argent palpitent, pêle-mêle avec les *barriques-à-*vin** pansues et les balalous frétilants. Les tortues molocoyes s'enfoncent à l'abri de leur carapace; la volaille s'égosille.

Cristalline croque un chadèque confit enveloppé dans une feuille de cachibou. Elle suce un bout de canne à sucre et retrouve ses compagnes. On s'aborde :

— Bonjour, ma mie, *comment ouyez* (1)?

Les bonnes des *békets-goyaves* et des *békets-pommes-de-terre* (2) dévoilent les secrets de leurs maîtres. La jeune fille ap-

(1) Comment allez-vous.

(2) Blancs nés dans le pays même. Blancs de passage.

prend le nouveau scandale de la rue des Amours. Elle se laisse entraîner chez la tireuse de cartes qui prédit l'avenir et vend des tisanes pour toutes sortes de maux. Elle s'en retourne, n'en pouvant plus, la cervelle bourrée de contes à dormir debout. Mais c'est tellement amusant que, pour retrouver cette atmosphère de plaisir, elle invite les commères à siroter l'ani-doux. Sa case est le rendez-vous des bavards *dont la langue n'a pas de dimanche*.

Le soir, en rentrant, las d'avoir subi tout un après-midi les coups de téléphone et les discussions des clients, Yves dérange un cénacle de négresses. Deux marmots se battent sur son lit. La plume du traversin vole, personne ne s'émeut; on palabre. Hortensia, la parente pauvre de Cristalline, déguste un énorme plat de *toulou-rous* (1). Ses doigts sont barbouillés de

(1) Crabes de terre,

graisse, le spectacle est affligeant. Plesguen se fâche. Il claque le derrière tout nu des négrillons, bouscule à la porte la parente pauvre :

— Allons, ouste, foutez-moi le camp !

Ses gestes sont péremptoires ; sa fureur est juste. Les importunes s'enfuient. Elles s'égaillent par le morne comme une armée de poules gloussantes :

— Hélas ! ma mère, *béket-là* sauvage même chose neg'-Congo.

— Li butor, li mal élevé, songe tout bas Cristalline, honteuse.

La case est au pillage. Yves ne retrouve plus son pyjama. Sa maîtresse l'a prêté à sa cousine Hortensia afin qu'elle lave à la rivière l'habit de travail de son époux. Des relents de ripaille flottent dans la pièce. Les fourmis montent à l'assaut des verres poisseux. La jeune fille larmoie pour sauver la situation. Elle est nerveuse ; elle a trop parlé. Elle se venge des

reproches de son ami par une bouderie interminable. Quand elle cesse de bouder, elle ment. Elle ment parce qu'elle a dépensé trop d'argent en achetant des rubans à son amie d'enfance, *sa chè cocotte*. Elle ment pour cacher son désœuvrement, sa gourmandise de chatte, ses coquetteries de primitive grimée en civilisée. Ses excuses sont naïves. Cristalline a l'hypocrisie spontanée et candide. Pour se faire pardonner, elle se pelotonne aux pieds d'Yves. Ses beaux yeux prennent une expression d'humilité câline, son buste souple s'abandonne dans une languissante attitude de captive amoureuse.

Il sourit et caresse distraitement l'épaule ronde.

— A quoi penses-tu, doudou?

— J'ai vu Athè, la cuisinière des gendarmes. Elle a pris un plein panier de prunes-moubin pour la confiture, et elle m'a dit en passant : « Vous ne savez pas la nouvelle?

Eh bien ! la madame du capitaine porte un chapeau des catalogues de Paris, oui, mais elle a une paire de cornes, par en dessous. »

— Tais-toi, doudou !

— Tu es trop fantasque, mon chéri.

Le silence tombe entre eux. La mulâtresse se remémore toutes sortes de menues histoires frustes comme la gargoulette ou le *bâton-lélé*. Yves écoute les rumeurs du crépuscule. Ce sont des rumeurs étrangères ; c'est un soir qui a goût d'exil. Les vieilles palmes des lataniers se détachent pesamment. Un mouton bêle, égaré, dans les futaies. Des appels d'enfants se prolongent, et les traînantes syllabes créoles semblent au Breton aussi incompréhensibles que les cris d'hirondelles.

L'alizé mielleux, chargé d'orage, ne rafraîchit pas le jeune homme. Toute cette féerie somptueuse du couchant le fatigue, tous ces parfums épars l'écoeurent. Ah !

pouvoir se reposer, fût-ce un instant dans la grisaille tranquille des automnes d'Occident.

— Pourquoi partir?

Le voyage, l'aventure, qu'est-ce donc?

— Pas grand'chose. Une fille bistrée qu'on prend par hasard. Le jour qui sombre dans une cabane enfouie sous les arbres. On reste là, perdu dans la tristesse lointaine des échos inconnus. On a tout juste l'importance d'un éphémère qui se noie.

VII

— Eh bien ! Plesguen, ça va ?

— Ça ne va pas !

— La fièvre ?

— Non, pis que cela, le cafard.

Barcasse propose un punch chez Lédiat. C'est son remède, à lui, lorsque le spleen risque une offensive.

La journée est finie. Magasins et bureaux ont fermé leurs portes. C'est l'heure fraîche sur la Savane. Les madames-France et les madames-créoles rivalisent d'élégance tapageuse. Les officiers tuent leur désceuvrement en rabâchant des histoires de quartier. Les midships louvoient en quête d'escales amoureuses. Sous les manguiers, des groupes de fonctionnaires

échangent les potins scandaleux qu'ils ont cueillis par le monde et égratignent, pour se distraire, la réputation des passants.

— Je l'ai connu en Indo-Chine, il taquinait le bambou dans les fumeries de Cholon, et vivait dans un méchant *compartiment* à trois piastres avec une congäi.

— Ses années de Guyane l'ont enrichi.

— La fraude du balata rapporte beaucoup...

— Oui, c'est la femme du médecin-chef. Elle a débuté à Casablanca dans un café-chantant.

— Mais non !

— Mais si ! Et elle ne respecte rien, pas même une partie de cartes. L'autre soir, l'atout était pique, elle ne s'en souvenait pas. Je lui ai dit : Madame, je suis un homme sérieux, je ne parle pas au bridge... Moi, vous savez, j'ai besoin d'appliquer mon activité intellectuelle en dehors de l'administration...

Dans l'ombre verte, Barcasse nomme les promeneurs à son compagon :

— Ces mulâtresses vêtues de jaune sont les filles de César Almenzor, l'avocat. Leur épiderme foncé a fait surnommer les deux sœurs les Sapotilles. Elles attendent le mari charitable qui les conduira à Paris, et les délivrera de leurs oncles des grands mornes, de vieux nègres solennellement guenilleux.

— Cette blonde, trop grasse, coiffée d'une capeline ingénue, a le flirt utilitaire. Ses partenaires n'ont jamais moins de quatre galons.

Yves est taciturne. Son cafard le grignote jusqu'aux moelles. Il voudrait posséder la bonne humeur du marin, qui disperse son destin de bâbord à tribord et ne connaît point l'inquiétude de la continuité.

Le jeune homme s'est mis au travail avec une obstination morne. Sa rustique

doudou ne lui suffit plus. Il aimerait sortir, causer ; mais les civilisés moyens qu'il fréquente sont d'une désespérante monotonie. Les promenades sont toujours les mêmes. Il a l'impression d'être jeté en quarantaine au milieu de l'océan. Les montagnes barrent l'horizon, le flot ceinture le rivage. On est en prison sous un ciel de braise.

Là-bas, dans la direction du Fort Saint-Louis, monte le signal du paquebot de France. La sirène déchire la quiétude de l'heure. Des négrillons s'élancent, en nuée d'insectes grêles, dans la direction de la Compagnie Transatlantique. Les coloniaux tressaillent d'aise.

— Voici les lettres !

Les madames créoles se hâtent sur leurs hauts talons. Elles ont toujours à bord une petite cousine qui revient du couvent. La Savane se vide. La statue de Joséphine de La Pagerie demeure à l'aban-

don au milieu de sa garde d'honneur de palmiers et la porteuse de gâteaux achève les macarons dont personne ne voudra.

Yves et Barcasse ont suivi la foule.

Le navire est à quai, encore haletant d'avoir parcouru les belles routes marines où danse le soleil et tremble la risée.

Un tambourin scande la besogne des charbonnières occupées à charger un cargo en partance. Tout est noir et blanc : noir de charbon et d'épidermes, blanc d'uniformes, de mousselines, de fumées. Les passagers s'entassent à la coupée, pressés de toucher au port, tandis que colons et Martiniquais les envient secrètement d'être encore des voyageurs sans logis, sans habitudes, riches de leur prestige d'inconnus.

Yves se glisse sur le deck. Pour le Breton, le paquebot est encore un peu du pays qui passe. A ses yeux, ce palace flottant symbolise l'Europe : une Europe de

luxe, en marge des réalités, où des humains, réunis par hasard, se leurrent d'un échange fantaisiste d'ambitions et d'amours, sans avoir le temps de se nuire sérieusement.

Yves resterait volontiers enfoncé dans un fauteuil, au fumoir des premières, à feuilleter des magazines, en contemplant le mouvement du bord, mais Barcasse l'emmène au carré. On y est entre soi, sans contrainte, sans rastas. Le ventilateur simule un peu de brise. Sur les boiserie, luisantes de ripolin, une petite femme de la *Vie Parisienne* retire lestement sa chemise. Les officiers commentent la chronique maritime. On se plaint du *Grand-Mât* (1). C'est l'usage. On vitupère contre le maître d'hôtel et le chef mécanicien, c'est aussi l'usage. Puis, quand on a bien ressassé tous les déboires de cette maudite navigation, on

(1) Sobriquet que l'on donne au commandant à bord des navires.

s'emballa en décrivant une manœuvre du dit *Grand-Mât*, une nuit qu'il ventait *la peau du diable*, en rade de Saint-Nazaire.

Fuyant son royaume de paperasses, le commissaire surgit, escorté des deux mulâtresses qui flânaient sur la Savane. Les Almenzor, Mayotte et Sylvie, sont en coquetterie avec les lieutenants. Elles ne manquent pas de les inviter à leurs sauteries, lorsqu'ils débarquent à Fort-de-France.

Yves lorgne les jolies perruches.

Ce doit être amusant, songe-t-il, ce salon des Sapotilles où l'on raconte la société de couleur, la seule qui ouvre ses portes aux étrangers sans s'inquiéter de leur généalogie.

Et, désireux de se faire accueillir, il risque quelques compliments. Les visiteuses s'apprivoisent aussitôt. Elles ont besoin d'admirateurs pour marivauder dans les coins.

Lorsque les jeunes filles sont lasses de sucer leur citronnade au bout d'une paille, elles entraînent Yves et ses compagnons à leur suite, cependant que l'officier de quart, énervé de renifler les odeurs de terre par tous les sabords, chasse rageusement les chats égarés dans les coursives.

*
* *

En ville, Maître César Almenzor reçoit le tout Fort-de-France bois d'ébène et café au lait.

Yves s'assied sur une chaise sournoisement rongée par les termites. Les messieurs plastronnent, fiers de leurs cravates. Ils sont tous très éminents, très satisfaits. Leurs procès sont des causes célèbres, leur politique locale, une politique mondiale. Les femmes sont empâ-

tées à trente ans, accablées de volants, de rubans, de froufrous.

Mayotte, la cadette des Almenzor, attaque son répertoire. Sa voix dominerait une tornade. Ses œillades de divette espagnole et sa bouche au minium contrastent avec ses romances de pensionnat romantique. Les meubles, vétustes, vont s'effondrer sous le torrent des vocalises. Les dames, tout à fait affaissées, défont d'émoi et de sucreries. Une servante, en gôle effrangée, offre les rafraîchissements, un pénible mélange de bière et de grenadine. Les *tablettes-cocos*, que Loulou Maringouin, le coiffeur, fabrique dans son arrière-boutique, circulent sur des assiettes plates. Yves admire l'argenterie, sans se douter qu'on l'a empruntée, selon la coutume, à des voisins complaisants.

Après le concert, les spectatrices, secouant leur indolence, bondissent, emportées par le rythme endiablé des tangos.

Les vieillards, gagnés par la cadence, marquent la mesure en frappant du talon. Yves les observe, gouailleur. Il note les cheveux en astrakan du maître de maison, son front en pain de sucre, sa mâchoire de requin, pavée d'or.

Sylvie Almenzor menace le jeune homme du doigt.

— Vous ne dansez pas !

Il enlace sans répondre le buste tendu, préoccupé d'évoluer sans maladresse à travers les couples.

Sylvie s'avoue très vite fatiguée. Elle se laisse tomber sur un divan dans une pièce vaguement grimée en fumoir.

La métisse ressemble à Cristalline. Elle a son charme à la fois languide et provocant, sa voix rauque, son enfantine manière d'escamoter les syllabes rudes. Elle doit avoir la même âme de mièvrerie et d'ardeur. Seulement, elle la dissimule, cette âme primitive, elle la voile sous une

pédanterie de fortune. Sylvie pose des questions d'album.

— Aimez-vous la musique?

— Que lisez-vous?

Elle disserte de ses préférences sans attendre la réponse, pressée de montrer qu'entre elle et une Parisienne il n'y a pas de différence. Pour l'affirmer, elle affecte soudain une vive liberté de langage, sans trop comprendre le sens des mots qu'elle emploie.

Yves se rembrunit.

Décidément, cette Mademoiselle Sapotille est très mal élevée.

Mlle Sapotille déploie ses grâces, étendue sur un coussin. Son bras nu frôle la nuque de son cavalier, sa hardiesse est apprise, ses rires sonnent le fêlé. Sa fausse insouciance dresse une barrière subite entre elle et ce garçon qui ne se décide pas.

Malgré lui, il compare ce tourbillon de paillettes et d'écharpes à quelque diver-

tissement forain, chatoyant aux lumières et pauvre au soleil. Et puis, cette Sapote lui rappelle par trop Cristalline !

A bout d'arguments, Sylvie se tait. Voilà des soirs et des soirs qu'elle minaude ainsi pour conquérir un époux. Son sourire de commande s'efface. Le fard ne cache plus les plis déçus de son visage...

Dans quelques heures, ce minois poudré épiera ses rides au miroir. Seule, au milieu des brimborions délabrés de sa chambre, Sylvie évoquera ses déceptions sentimentales : le dédain des créoles blanches, ses anciennes compagnes de pension, les billets doux de leurs frères, transmis par les domestiques complaisants. Les billets doux mentaient. Leurs auteurs sont mariés. Ils évitent de la saluer. C'est à peine, maintenant, si Nini Romulus, la tireuse de cartes, ose lui prédire :

— As de trèfle et atout cœur, et encore papa-roi de cœur, c'est un seigneur aux

yeux clairs ka bailler z'honneurs et z'écus pour goûter ti brin à la pomme défendue...

A quelque partie de rivière, ou bien à la brune dans un cabriolet, Sylvie a laissé des audacieux se pencher sur les pommes d'or de son corsage. Mais les écus et les honneurs ne sont point venus. Elle a pleuré sous sa moustiquaire, avide de baisers, de perles, d'autos.

La jeune fille, amèrement, pense qu'il lui faudra subir les éternelles remontrances de son père. Quand les invités seront partis, en croquant les dernières miettes de gâteaux, l'avocat gémira longuement. La bouche pleine, il engagera sa famille à se nourrir de fruit à pain jusqu'à la fin du mois pour rattraper les dépenses superflues.

Sylvie, découragée de jouer son rôle, passe d'une extrême familiarité à une hauteur de cabotine vexée. Elle s'en va, sans un mot d'excuse, remplacer sa sœur au piano.

Yves s'évade sur le balcon. César Almenzor l'a devancé. Il fume un fastueux cigare en compagnie du premier adjoint. Les notables échangent des considérations électorales.

— Mon cher et excellent adjoint, assure le maître de maison, ce qui nous manque, à nous autres, Latins, c'est l'organisation scientifique, je dirai même aseptique des peuples du Nord. Oui, mon bon, dans une cité de l'importance de la nôtre, nous en sommes réduits à supporter les *canaris mauvais bouillon* que les négresses (1) vont rincer sous le Fort-Saint-Louis. C'est fâcheux, indubitablement fâcheux.

— C'est nécessaire, indubitablement nécessaire, voici pourquoi...

Une pause, M. l'adjoint glisse les pouces dans les poches de son gilet.

— Comment, mon cher, vous, le cer-

(1) Négresses dont les fonctions suppléent au tout-à-l'égout.

veau le plus éminent de notre barreau, vous négligez d'envisager les deux faces de ce problème, un problème insoluble, croyez-moi...

Seconde pause. M. l'adjoint reprend plus bas :

— Sacrebleu ! mon ami, que faites-vous de notre programme ? En supprimant le métier des *videuses canaris*, vous ruinez un de nos petits métiers locaux les plus florissants. Le progrès ne doit pas devenir une jouissance d'aristocrates, et vos aspirations les plus légitimes contrarient, en cette occurrence, le radicalisme de nos principes.

Un silence. Les cigares sont éteints.

Au salon, adossée à une console, une adolescente cacao déclame :

O souveni d'azu, le papillon est mô.

Courbé sur la ville, Yves Plesguen murmure :

— Est-ce pour jouer les Clitandre dans cette baroque parodie politico-mondaine et pour coucher avec une lavandière que je suis venu jusqu'ici?

VIII

Les arbres du jardin se rejoignent en masses confuses. Sur le chemin, écrasé sous les branches, une silhouette s'obstine à garder sa pose immobile. Elle se dresse comme une longue quenouille blanche dans la marée montante des ténèbres. C'est Cristalline Boisnoir qui guette son amant.

Elle ne s'aperçoit pas de la pénombre épaisse. Elle ne frissonne pas aux vapeurs de la tombée du jour, elle attend.

Yves la délaisse de plus en plus. Il a repris pension à l'hôtel Lédiat, Cristalline sait bien que son bonheur s'effrite.

— Sans doute, soupire-t-elle, s'est-il laissé enjôler par les Almenzor ou leurs

amies. Ce sont des quarteronnes astucieuses... Une fille en madras ne lutte point contre les mamzelles en robe de bal.

Déjà les lucioles font des étincelles dans l'ombre. C'est fini, il ne viendra pas.

Mais elle ne peut se décider à regagner sa chambre. Elle se dit :

— Je partirai quand la Croix-du-Sud sera levée.

La Croix-du-Sud écarte les nuées pour éclairer les pirogues attardées ; la mulâtresse s'entête toujours sur le revers du talus.

— Les *cabris-bois* (1) n'ont pas encore commencé leur concert... Ce pas qui résonne, là-bas, c'est peut-être celui d'Yves en train de gravir le morne-à-goyaves?

Les *cabris-bois* accordent leur petit banjo ; une grosse lune jaune, semblable

(1) Grillons géants des Antilles.

à une gigantesque pamplemousse se balance au ras des collines et le bruit des pas se perd dans la nuit.

— Rentre chez toi, doudou, ton galant t'a oubliée !

Cristalline s'en retourne, la tête basse. Au logis, les lys-poincillade entr'ouvrent vainement leurs cassolettes. Elle lance le bouquet de bienvenue au dehors et s'afflige, jetée sur le sol comme une loque inutile.

Les heures s'écoulent lentement. Toutes sortes d'angoisses perdues chargent l'obscurité d'un vague désespoir.

Au matin, la jeune fille reprend courage. Non, non, ce n'est pas possible, Yves ne l'a pas abandonnée ; son caprice passera. Elle comprend qu'elle doit lutter pour reconquérir son bien-aimé. Il est temps d'aller trouver le Père Quimbois. C'est un bonhomme qui vend des remèdes et des maléfices. Il enseigne quelles herbes

il faut brûler dans les *couys* (1) pour attendrir les garçons. Cristalline offrira au sorcier une *gourde* (2) de cinq francs pour qu'il lui fasse le *grand jeu*. On glisse dans une bouteille un *z'anoli-marré* (3) le cœur transpercé d'une flèche. On cache le précieux fétiche sous l'oreiller du coupable et l'on se signe trois fois à l'envers. C'est infallible, l'infidèle est pour toujours rivé à sa chaîne.

Cette perspective la console un peu. Il y a bien des façons de conserver l'amitié d'un homme. La plus efficace, évidemment, c'est encore qu'il vous fasse un *yche* pâle, à son image, impossible à renier.

Rassérénée, ayant médité son plan de défense, Cristalline s'habille avec soin. Elle revêt sa *douillette* (4) la plus élégante,

(1) Calebasse.

(2) Vieille monnaie des Antilles.

(3) Lézard attaché.

(4) Grande robe à traîne.

celle qui a des bouquets lilas et des vols de *perriques* vertes. Elle se coiffe en *mardras* calendé et descend vers la ville. Yves doit être en train d'écrire, courbé sur ses livres. Elle l'attendra près de la porte. Lorsqu'il sortira, il faudra bien qu'il lui parle et lui demande pardon.

Ah ! petite fille, ne sais-tu pas qu'il y a des baisers de charité ? On en donne un, puis deux, puis trois et l'on s'en va.

Un *béket*, vois-tu, c'est un drôle de corps auquel l'enchantement tropical joue des tours pendables. Il arrive d'un pays trop sage. Tout y est cultivé, émondé, peut-être un peu ratatiné. Le contraste est trop fort. Le civilisé secoue brusquement les préjugés de sa race. Il s'ébroue comme une bête domestique échappée dans un bois. Ce n'est pas toi qu'il aime, ma mie, c'est ton île et toutes ses légendes. Quand il s'aperçoit de la médiocrité de ton jeu, il devient injuste et âpre, et re-

trouve, subitement, son âme européenne qu'il avait cachée au fond de sa cantine.

La doudou s'installe en faction devant le bureau de Pierre Desmasières. Elle contemple le profil de son amant à travers une vitre et se révolte obscurément :

— Tu es là, je ne veux pas te perdre ! J'ai lissé tes cheveux entre mes doigts. Tu as dormi sur ma poitrine, aussi faible, aussi désarmé qu'un enfant. Est-ce que ta chair n'a pas de mémoire ?

La sonnerie du téléphone retentit. Yves se précipite à l'appareil. Sa voix sonore, qui mâche rudement les mots, parvient atténuée aux oreilles de la mulâtresse.

— Allô ! Allô ! Trois cents fûts de grappe-blanche ! Ils sont embarqués d'hier sur la *Madelon*. Allô, ne coupez pas !...

Elle hausse les épaules. Tout cela auprès de sa tendresse !

Une auto stoppe au bord du trottoir. Georges Pressac, l'armateur de la *Com-*

pagnie des Transports de la Barbade, saute de sa puissante torpédo. Il entre en trombe, péroré, la cigarette aux lèvres, à la fois grand seigneur et familier.

Cristalline le reconnaît. Elle a lavé son linge quand il était un pauvre hère, qui payait assez mal et portait des costumes élimés. Sa façon de foncer droit sur les affaires l'a fait surnommer le Beau Flibustier. Lorsqu'il aura ruiné la société dont il est l'agent, il rachètera les bateaux à bon compte. Tout le monde le sait, mais cela n'empêche pas l'intègre Desmasières de lui tendre largement la main. Une rancune monte au cœur de la lavandière.

— Tous ces *fatras-blancs* plaisantent et cajolent les filles de couleur. Vienne la fortune, ils chassent sans pitié leurs servantes des mauvais jours.

Découragée, Cristalline se détourne. Autour d'elle, c'est le décor animé du Bord-de-Mer. Les noirs, le torse nu, véhiculent

des ballots de sucre. Des gamins guenilleux errent dans les entrepôts, en quête d'une boîte de conserve à chaparder. Un gabelou surveille paresseusement une goëlette qu'on décharge. Des odeurs de goudron se mêlent à l'arome du cacao qui sèche sur des bouts de voile. Étourdie de tapage et de clarté, la doudou ne voit pas les débardeurs qui la dévisagent hardiment. Que veut cette créature empanachée dans ce quartier de négoce et d'empoigne?

Les jambes molles elle s'accroupit sur le seuil, patiente et lasse.

Lorsque Georges Pressac la bouscule en sortant, Yves l'attrape par le bras.

— Que fais-tu là?

L'auto démarre. Le chauffeur s'esclaffe. Georges Pressac salue ironiquement de la main.

Éperdue, sans pensée, elle répète :

— *Moin ka vini, moin ka vini...*

Dans son trouble, elle ne se rappelle plus pourquoi elle est venue.

Yves la repousse brutalement.

— Va-t'en, mais va-t'en donc !

Plus bas, il ajoute :

— Je monterai, ce soir, là-haut.

La porte claque, elle s'éloigne. Un matelot la frôle en ricanant.

Le jeune homme continue sa besogne en étouffant sa colère, craignant quelque réflexion de Pierre Desmasières. Mais celui-ci ne s'est pas rendu compte de la scène. Une lettre absorbe toute son attention. Il la relit, perplexe, et dit soudain. :

— Demain, si vous êtes libre, Plesguen, je vous enlève passer les fêtes du carnaval chez moi. J'ai à vous parler.

Il continue à dépouiller son courrier sans vouloir fournir d'indications précises, et sans même prêter l'oreille aux remerciements surpris de son employé.

Yves se perd en conjectures. Il sait seu-

lement qu'une voiture l'attendra de bon matin sur la Savane. Le créole doit avoir une communication bien importante à lui faire pour l'introduire ainsi dans son intimité, lui chétif *fatras-blanc*.



Parce qu'elle a l'espoir tenace, la dou-dou se leurre tout le reste du jour en répétant la dernière phrase d'Yves : « Je monterai ce soir là-haut. » Elle court chez le Père Quimbois acheter une amulette *z'amour-marré* et des plantes aromatiques. Puis elle use son souci en tournant par la case.

La voisine, aux aguets, a deviné son tourment. Elle s'est bien aperçue que les rires et les bavardages ne s'envolaient plus par la fenêtre. La vertueuse matrone fre-

donne, pour narguer la belle, en dorlotant son nourrisson :

Bèket ingrat ka dit cô ça,
 Moin bien mêlé (1) dans ajoupa,
 Pas ni z'oiseaux pas ni z'amou,
 Ché dodou ka tétés debout,
 Dodou bien grasse ou vini là,
 Réjouir cœu moin dans ajoupa,
 Ah! aïe, aïe..., Ah! aïe, aïe.

Cristalline ne voudrait pas entendre la fin de la chanson. Mais la voix impitoyable reprend :

Bèket ingrat, bèket hautain,
 L'a jetée au bord du chemin,
 La même un pauv' mangot sauvage.
 Pas ni z'abri quand vient z'orage,
 Pou la fi ka gagner chagrin,
 Dans ajoupa bèket hautain,
 Ah! aïe, aïe... Ah! aïe, aïe...

Le marmot s'est apaisé, bercé par la rengaine. Cristalline ne perçoit plus qu'une plainte mélancolique et basse : « Ah! aïe,

(1) Embarrassé.

aïe!... Et cela se prolonge et gonfle sa gorge de soupirs. Elle se blottit dans sa peine, tressaillant au moindre bruit.

Lorsque tout repose, le *béket* frappe à la porte. Il sent le tabac et les liqueurs. Il est gai et ne paraît pas se souvenir de son courroux du matin. Une sorte d'allégresse contenue le rend très indulgent. Il bouleverse les tiroirs à la recherche de menus objets de toilette. Elle, docile, s'empresse, cependant qu'il lui promet un nouveau foulard de satin. Cristalline hoche la tête sans oser formuler ses craintes. Yves prend déjà l'assurance d'un *moune-gras*, qu'est-ce qu'il y a donc?

Devant le mutisme de sa maîtresse, la joie du Breton se calme. Le lit, qui bâille, l'attire. Il se couche, lourd de sommeil. Alors la mulâtresse prépare l'offensive du sorcier. Elle accommode dans les *couys* des tiges et des écorces. Elle recouvre les philtres de tisons, de cendre tiède et allume deux

bougies dans les *verrines* qui encadrent la statue de la Vierge, afin de chasser les *zombis*. Puis elle se glisse entre les draps.

Les fumées envahissent la chambre. Elles montent en spirales bleues, mystérieux encens qui exhale un si tendre vertige que les désirs, assoupis dans l'ombre, s'éveillent.

Les fumées qui dansent sont des fées.

Yves sourit, les yeux clos. Il a retrouvé ses rêves d'adolescent. Il est capitaine d'une frégate de course ; il a coulé par le fond deux brigantins espagnols. Toutes les femmes sont folles de lui, et il emporte la plus jolie au rythme d'un palanquin.

Le jeune homme presse doucement sa précieuse conquête.

Cristalline se pâme et songe :

— Jamais il ne m'a tant aimée.

Les braises s'éteignent ; la cendre étouffe les parfums ; les bras enlacés se dénouent.

Les fumées sont mortes.

IX

Yves ferme la porte. Cristalline dort encore. Dehors, l'aube déroule ses blancheurs de lait. Le vent a une pureté d'eau. Le jeune homme aspire à larges lampées ce souffle vierge, qui n'a effleuré que les sommets ouatés de nuages et la mer. Il s'attarde par les sentiers comme si la candide jeunesse de la terre pouvait alléger sa voluptueuse fatigue.

Lorsqu'il arrive sur la Savane, il trouve le cabriolet prêt à partir. Un bon visage émerge d'une kyrielle de cabas. L'aïeule de la famille Desmasières se rend pour quelques jours en *changement d'air*, à l'habitation de son fils. C'est une *Madame les z'autres fois*, c'est-à-dire une madame

très vieille, une madame d'autrefois. Ses petits-enfants l'appellent Man-Dou, un surnom tout à fait logique dans ce pays où tout est doux. La jeunesse de Man-Dou est enterrée depuis longtemps. Elle repose au fond des coffrets avec des boucles de cheveux et des lettres de ses parents défunts. Mais son cœur n'a pas de rides. Il est resté naïf et un peu démodé. C'est un cœur en crinoline, qui a vibré en écoutant les romances de sentiment.

— Que diriez-vous, grand'maman *les z'autres fois*, si cet étranger au maintien modeste vous avouait tout de go :

— Je me suis réveillé sur l'oreiller d'une lavandière. Je suis las d'elle et de moi, et je vous envie, Man-Dou, d'avoir doublé tous les mauvais carrefours.

La madame *les z'autres fois* ne s'indignerait pas trop. Elle sait que son pays jette du poivre dans le sang des jeunes gens. C'est pourquoi les bonnes

femmes nègresses chevrotent dans leur patois :

L'amou, c'est z'affaires à Satan
 Ka tout brûlé pareil volcan,
 Bèket et pis pêcheu couquias,
 Pauv' bougresse et pis esquouias (1).

Est-ce bien l'amour?

Deux heures de cahots sur les routes qui frôlent les abîmes, deux heures de causerie sous les fougères arborescentes et Man-Dou, conquise, confie à son fils en descendant du cabriolet :

— Ce petit blanc est un charmant garçon.

Yves s'épanouit, délivré de l'ambiance trouble qui l'enfonçait dans un fatalisme amer.

Pendant le déjeuner, il se tait, contemple et écoute. La salle est vaste, sans luxe, mais la table pourrait contenir une

(1) Gentilshommes.

trentaine de couverts pour les repas de *bouquets-de-fête* où l'on chante au dessert les couplets de circonstance. Deux servantes assurent le service. L'une très leste, à peine adolescente, l'autre épaisse, tassée par l'âge. Zénaïde, la *da* (1), porte un costume que l'on ne voit plus guère, le même qu'arboraient autrefois les esclaves favorites et les affranchies. Sa longue *jupe-à-bambous* grimpe jusque sous les seins. Un collier de graines d'or brille sur sa chemisette de mousseline. Des *z'épingles-tremblantes* retiennent les plis de son *mouchoir-en-l'air* et les *z'anneaux-chenille* encadrent sa figure toute en bosses, pareille à une *noix-coco-macaque* bien luisante. Souvent, un convive lui chuchote un mot à mi-voix. Elle s'épanouit. Dans son empressement, on devine la fidèle cajolerie d'une nourrice qui ne se décide pas à voir

(1) Nourrice.

grandir ceux qu'elle a bercés. Les plats s'ajoutent aux plats : *acras de titiris* (1), salades de palmistes, daubes onctueuses marinées dans les aromates et le piment-fleur. Les *figues-makouenga* et les mangues-divines débordent des corbeilles.

Yves se prend à envier une telle abondance, richesse éternelle que le sol fertile prodigue sans compter. Le jeune homme, qu'un farouche besoin d'indépendance a poussé à s'expatrier, éprouve un secret bien-être à se retrouver soudain en France, dans une France attardée, qui demeure courtoise et contente.

Les créoles savent aimer la vie. Ils en dégustent les moindres parcelles. Mais, pour travestir les plus simples événements en plaisirs sans cesse renouvelés, il faut avoir pratiqué leur existence patriarcale. Ils ne sont point blasés. Leur âme;

(1) Beignets de minuscules poissons.

qui baigne dans l'éclatante lumière, reste ensoleillée.

Les Desmasières évoquent les anciennes lignées provinciales, solides et saines. Le père a gardé le menton volontaire de son ancêtre, un cadet de Vendée, qui s'en vint cultiver l'indigo sous le règne de Louis le Bien-Aimé. Le climat des tropiques et les alliances ont lentement transformé la race originelle. Le teint clair est devenu mat, l'accent rocailleux s'est adouci, la charpente massive s'est affinée. Les trois filles du maître de maison incarnent le type de beauté créole, tout de charme tendre et d'attitudes harmonieuses. Mme Desmasières devait avoir, à vingt ans, cette chair de nacre et ces formes parfaites. Son éclat s'est fané très tôt et les nombreuses maternités ont laissé sur ses traits une expression de passivité heureuse. Tout petits, ses fils ont dû courir les bois avec les négrillons. On les devine

rompus aux sports et fiers de leur force. Une joie franche explose sans motifs apparents, parce que la canne pousse dru et que les armoires sont pleines. Yves ne veut plus penser à rien. Tout lui semble net, facile. Cependant cette félicité qui l'entoure n'est point venue par miracle, et les choses lui révèlent, à leur façon, les étapes successives de la famille.

L'habitation n'a pas toujours été cette spacieuse demeure. Primitivement, elle ne comprenait qu'un étage. Elle s'est améliorée à chaque génération. L'une suréleva le bâtiment principal, la seconde ajouta une salle, la troisième un pignon. La chambre à bain s'est transformée en piscine d'eau courante, une haie de lauriers-roses dissimule le verger. Au salon, les meubles en fine vannerie, tressés à la manière Caraïbe, parlent encore des mauvais jours. Pendant la Révolution, les cultures furent détruites. Les noirs préci-

pitèrent les meubles au feu en dansant autour une bamboula frénétique. L'ouragan passa. On remplaça les brocarts par les indiennes, le bois précieux par les roseaux, et les lianes reflleurirent autour de la varangue.

Lorsque la chaleur s'apaise, Pierre Desmasières emmène son hôte causer sous la charmille. Ils sont seuls. Accoudé au guéridon aux rafraîchissements qu'un menuisier de village tailla dans une pièce de ouacapou, le créole dévoile ses projets, par bouffées, en fumant son cigare.

— Voilà : le directeur de sa succursale de Trinidad est gravement malade. Yves devra partir le remplacer. Il a quarante-huit heures pour boucler ses malles et retener sa place pour le prochain courrier.

Le jeune homme n'est pas surpris. Depuis hier, il attendait sa chance. Il discute, cite des chiffres, des noms, très calme et soudain pleinement rassuré sur lui-même.

La route est déblayée. Semblable à la plupart des Bretons, Yves suit obstinément son chemin, butant sur l'obstacle sans le contourner. Maintenant, il n'a plus de raison pour s'arrêter. Il ira tout droit. Il avait besoin d'une volonté extérieure pour le débarrasser de cette femme-liane qui l'étouffait en l'enlaçant... Il l'aurait quittée, puis reprise. Il se serait enlizé comme Labaussaye et pas mal de copains.

Et, sourdement, Yves pensa à Cristalline.

— Chère doudou, qui devenait une habitude pesante !

Il revoit la case, le lit à colonnes, la nuque ferme et dorée de sa maîtresse. La chair étreinte d'un obscur regret, il s'apitoie sur le chagrin de la Martiniquaise, sur ses flambées de colère et sur ses sourires trempés de sanglots. Une émotion à fleur de peau le saisit, juste assez pour qu'il ne rougisse point de son ingratitude.

Pierre Desmasières, soupçonnant le tumulte de sentiments qui agite soudain son employé, l'entraîne à travers les allées. Le décor du jardin les prend et les rapproche. Tous deux rejoignent sur la terrasse Man-Dou à demi somnolente au creux d'une berceuse. Une paix exquise tombe des branches. Le ramage des oiseaux bourdonneurs se confond avec le bruit mouillé des filaos. A perte de vue, la campagne étend son désert d'émeraude. Le Morne-à-Cabris dessine, à gauche, sa croupe ronde. Les champs de canne ondulent. Plus loin, la broussaille sauvage forme un immense tapis aux tons dégradés. Les montagnes limitent l'espace et enchaînent l'esprit.

Pierre Desmasières désigne les hameaux enfoncés dans les futaies. Ainsi dressé, dans le soir, il a l'air de quelque féodal débonnaire dont les souvenirs se mêlent aux contours du paysage. Il s'est fiancé

sous ce boqueteau de combarils. Ses fils ont joué sous cette *case-à-vent* (1), où, à quinze ans, il guettait les ramiers. Cette vallée fut défrichée par son arrière-grand-père. Le pétun s'est transformé en tabac-du-diable, les pommiers-Cythère sont dégénérés, mais, dans le bassin, creusé par les esclaves, le pâtre mène encore son troupeau s'abreuver. Yves songe :

— La Martinique est bien belle à travers le bonheur des autres...

Brusquement expansif, il se tourne vers Man-Dou qui l'encourage et murmure, presque malgré lui :

— Vous m'avez sauvé !

Et, d'un coup, il jette par-dessus bord, comme un mauvais lest, les confidences qui l'oppressent.

Il dit son ennui de pauvre diable qui trompe sa lassitude au fond des cocktails,

(1) Case construite dans les champs pour s'abriter en cas de cyclone.

en compagnie de fonctionnaires aigris par leurs chétifs appointements. Pourtant, il s'était embarqué plein de bonne volonté, désireux de ne pas piétiner sur place dans un vieux patelin encombré. Il s'est heurté au delà des océans aux mêmes hypocrisies, aux mêmes insanités politiques, aux mêmes luttes de castes, avivées encore par des rivalités stupides d'épiderme. Alors il a usé son attente avec une fille de la rue des Amours.

— Ces jeunes Européens, tous pareils, reprend Desmasières. Ils s'en vont sans savoir, le crâne bourré de romans fantaisistes. Les coloniaux, de passage dans la Métropole, évitent de les renseigner. Ils mettent leur vanité à dissimuler leurs difficultés du début. S'ils ne réussissent pas, ils en accusent leur bilieuse hématurique ou le paludisme. Pourquoi, au lieu de farder la vérité, n'avouent-ils pas : Eh bien ! oui, expatriez-vous, si vous avez le

courage d'être patients. La grande misère du Français moderne, c'est sa hâte jouisseuse. A peine a-t-il semé, récolté, qu'il disperse ses biens et rentre à Paris. C'est un colon provisoire. Il n'a pas le temps de comprendre la terre. Il cultive, arrache et s'en va, après avoir infligé des bâtards aux négresses et donné aux indigènes des rudiments incohérents de civilisation, qui déroutent sa logique d'enfant. Les noirs ont besoin d'une amitié autoritaire, vous les grisez de vagues utopies qui les enfoncez dans une médiocrité nouvelle. Il faut, pour coloniser utilement, abandonner l'individualisme forcené de plus en plus en faveur dans nos classes dirigeantes. Un but uniquement utilitariste est toujours de pauvre envergure. Les véritables créateurs sont des idéalistes volontaires. Ils ont une foi... Et puis, un colonial devrait se marier avant de monter sur le bateau. Il n'aurait pas la même impres-

sion de dépaysement auprès d'une femme, qui impose ses coutumes natales, avec la puérile ténacité de son sexe, sous n'importe quelle latitude. Les enfants achèveraient ensuite de l'enraciner sur le sol nouveau.

Jadis, nous avons planté notre patrimoine exotique pour nos fils. La tradition est bonne; les Anglais ne l'ont pas perdue. A Trinidad, où vous allez vous établir, Plesguen, vous admirerez la force d'un peuple qui sait s'accrocher au terrain conquis. Mais les Anglaises n'ont pas peur de partir. Elles emportent leur patrie avec elles partout où elles peuvent fonder leur home... Quand les bourgeois de France ne s'efforceront plus d'inculquer aux héritières qu'ils dotent la crainte de l'inconnu et l'horreur du risque, nous aurons fait un pas en avant.

Yves médite sans répondre.

Un *ka* (1) monotone rappelle les travailleurs égaillés dans les champs. Ils s'en reviennent par groupes sous le ciel rouge. Un attelage de bœufs les suit pesamment. Hommes et bêtes se rapprochent avec la même flâneuse lenteur. Il n'y a qu'eux de vivants sous l'horizon. Parvenu au bord de la terrasse, le commandeur soulève son chapeau bacoué.

— Bonsoir, notre maître.

— Bonsoir, mon fi.

Un par un, les faucheurs de canne découvrent leur chevelure laineuse. Des coutelas pendent à leur côté. De grands sourires blancs éclairent leurs faces rudement équarries. Man-Dou, penchée, agite ses mains :

— Bon appétit, mes amis !

Au seuil des paillotes, la soupe *pois-z'yeux-noirs* fume dans les marmites.

(1) Tambour.

X

La doudou compte sur ses doigts :

— Un jour, deux jours, trois jours,
Yves reviendra ce soir.

Elle ne se ronge plus de craintes vaines. Ses caresses et les philtres du Père Quimbois ont définitivement vaincu le blanc. Sa fugue à l'habitation Desmasières ne l'inquiète pas. Elle sait que les plus nobles mamzelles du monde ne pourront faire oublier à son amant sa nuit passionnée. La mulâtresse jubile, délivrée de souci. Une joie vibrante lui monte au cœur. C'est Mardi-Gras et la vie est bonne.

Fort-de-France est en liesse. Le fumet des marinades et des *féroces* (1) s'échappe

(1) Morue accommodée au piment.

des cases. Les gosses s'affublent d'oripeaux. Les commères trémoussent leurs hanches rebondies. Les garçons cherchent fortune, le chapeau sur l'oreille et le nez au vent. Cristalline ne sait que faire de son corps vorace de plaisir. Elle voudrait se gaver de colombos et de confitures et calmer son allégresse en entrechats désordonnés.

A travers le morne abrupt, une silhouette se dessine, puis deux, puis trois. Elle reconnaît Athénaïs, Loulouse et Sylvanie, ses trois anciennes compagnes du bal Loulou. Les Martiniquaises se rapprochent, accrochant leurs robes à ramages dans l'*herbe-mon-cousin*. L'écho prolonge leurs voix moqueuses.

— Cristalline, Cristalline, ma mie?

La mie agite son foulard. Les filles envahissent la chambre, brandissant des marottes, sifflant dans des mirlitons. Elles ont des berlingots plein leurs poches et jettent des nouvelles à poignées :

— Un croiseur a mouillé au carénage, oui, ma *jojolle!* Des bandes de *békets-neufs* dévalent rue des Amours. Ils gaspillent les sous sans compter, et ils ont des fringales de baisers. Le directeur du Petit-Casino organise une cavalcade magnifique avec des *neg's-Congo*, des *neg's-bitation* (1) et des *mounes-zombis*. On enterre Bois-Bois en cérémonie et on *danse tout partout*.

Athénaïs consulte son miroir. Loulou poudre son minois foncé de sapote, Sylvanie se dandine. Elle a déjà le *caleinda* dans les reins. Cristalline est perplexe.

— Que dira Yves s'il apprend son escapade? Bah! il n'en saura rien. On tourne, on vire, on se débarrasse de son exubérance, sans avoir besoin pour ça d'aller s'accuser à confesse d'avoir polissonné *au jeu Monsieur-Madame*.

(1) Nègres employés à la culture sur les habitations.

Sylvanie lui enlève ses dernières hésitations.

— L'argent, c'est pièce ronde pour rouler, la jeunesse, c'est z'oiseau pour voler.

Cristalline chasse d'une chiquenaude un moustique imaginaire, saute en l'air et s'écrie :

— Moin pas esclave !

Elle arrache son peignoir, vaporise sa gorge, se coiffe, s'attife et les belles coquines l'entraînent dans le froufrou de leurs jupons.

Le tam-tam bat : ti blib ! ti blib ! par ici les fous, les folles. Ti blib ! ti blib ! Les matelots en cols bleus tirent des bordées, les gamins s'abattent comme une nuée de sauterelles. Les confettis s'éparpillent en pluie. Les cris fusent, les chiens pelés glapissent, les chats se sauvent. Le soleil rutilé sur les madras à trois cornes. Les accordéons déroulent leurs rengaines et les tambourins enragés crépitent : Ti

blib ! ti blib ! Laissez passer Missié Carnaval. Missié Carnaval, c'est *Bois-Bois*, un grossier mannequin que quatre gailards exhibent sur leurs épaules. Son tricorne domine les remous. Il s'incline à gauche, à droite, gonflé, gigantesque et mou. Chaque année, Bois-Bois symbolise une personnalité locale. Cette fois, il représente un *gendarme-grosses-bottes*, terreur des charbonnières, des ivrognes et des *philosophes*, qui maraudent pour manger et grattent leurs chiques le reste du temps. *Bois-Bois* nargue la loi imposée par les riches. Ah ! qu'on va s'amuser quand le feu léchera son ventre de paille, et quand il rôtera, plus vite et mieux qu'un cochon-marron. Une procession hilare de masques bariolés suit le fantoche : *Neg's-gros-sirop* (1) entortillés de loques, le visage barbouillé de suie et de mélasse, *neg's-*

(1) Nègres employés à la fabrication de la mélasse dans les sucreries.

bitation, vêtus du pantalon de toile et coiffés du bonnet *fautas* des défunts esclaves. Des négresses arborent le large chapeau *nourriture-de-mule* des paysannes, et les marmots épouvantés contemplent les *mounes-zombis*, qui incarnent les superstitions populaires avec leurs ailes de *quimbos*, leurs draperies de spectres et leurs grimaces de Satan. Les uns ont dû se vautrer dans un sac de farine manioc, les autres ont barbouillé leur face de *liane-sang*.

Cristalline a perdu ses amies dans la foule. Un nègre jovial la prend par le bras. Un *vieux-corps*, qui a le *gros-pied*, gambille comme il peut, sur sa jambe que l'éléphantiasis a épargnée. Des bonnes femmes sans dents oublient leurs ravages et esquissent de raides rigodons de marionnette. Un nuage de poussière emporte l'étrange cortège jusque sur la place où le bûcher de *Bois-Bois* est dressé. La parodie

commence, parodie goguenarde et cruelle, que les acteurs prennent à moitié au sérieux.

— Est-ce Bois-Bois qui flambe ou un gendarme *grosses-bottes*? Ils ne savent plus.

La ronde vertigineuse tourbillonne autour du brasier. Des reflets d'incendie empourprent les peaux brunes : « Ti blib ! ti blib ! crevez gendarme ! » Les flamboyants s'effeuillent : la brise charrie par rafales leurs pétales saignants.

Cristalline tourne, chétive pirouette, dans la mêlée des pirouettes.

A la dernière farandole, elle tombe sur un banc. Les couleurs papillotent, les rictus s'éteignent. Elle est bien. Un marin chevaleresque l'évente avec une branche de papaye. Dans un hoquet, une charbonnière de la Compagnie gouaille en passant :

— Prends ton mouchoir, dcudou, ton *béket* ka pati...

Elle s'échappe, sorcière fatidique, rejoindre un groupe de viragos trépi-gnantes.

Cristalline bondit.

— Que dites-vous là?

Hérissée, prête à mordre, elle fonce sur la négresse, la secoue :

— Ça n'est pas vrai. Farceuse ! Poison ! Charogne du diable !

— Si, ma cocotte, c'est vrai. Ton ami est parti par le courrier de Trinidad, moi l'a vu. M. Desmasières le bourrait de calottes d'amitié sur le dos, avec des adieux mon ché et des bénédictions d'archevêque. Et ton *béket* à la pommade se rengorgeait, pareil à un dindon. Sur la tête de ma mère, c'est la vérité même... Le bateau a démarré à quatre heures. Li bien loin !...

C'est peut-être la ronde qui recommence auprès d'un invisible *Bois-Bois*. Cristalline n'y voit plus. Tout se brouille, les

gens, les arbres, les maisons. Elle vacille, il lui semble qu'une mauvaise bête, quelque *zombi* échappé de la fête, l'étrangle. Elle chavire brusquement dans le noir. Le marin compatissant la traîne à l'écart, sur le talus. Il continue à l'éventer avec sa branche de papaye. Elle demeure, inerte dans ses atours, comme une grande poupée abandonnée. Lorsqu'elle reprend connaissance, elle se met à sangloter dans son mouchoir. Alors, le marin s'échappe. Il redoute les larmes et une fille attardée lui fait signe.

La doudou a dû rester là pendant des heures. Déjà le silence nocturne bâillonne la ville. Le bruit du tam-tam s'éloigne. Ce n'est plus qu'un grondement voilé d'orage qui ne se décide pas à mourir. Les flamboyants sont devenus des masses hostiles. Une étoile glisse un œil oblique à travers les branches torses.

Cristalline grelotte et cherche à dissiper son cauchemar.

La charbonnière l'a trompée. C'est une guenon flétrie, qui trime pour quelques sous et noie sa misère dans le tafia. Elle a voulu se venger par jalousie. C'est impossible ! Yves ne s'est pas enfui à la Trinidad, semblable à un voleur. Sans doute, est-il rentré de l'habitation Desmasières et, qui sait, peut-être l'attend-il à la case ? Cette supposition lui donne du courage. Elle se lève et retourne chez elle.

Elle trouve la cabane fermée. Le lit n'a pas été défait. Il n'y a rien. De nouveau l'inquiétude la tenaille. Elle s'effondre sur une berceuse et finit par sommeiller, accablée de chagrin et transie.

L'aube la surprend dans ses vêtements souillés. Elle ne peut pas rester ainsi. Il faut qu'elle sache ! Titubante, dans une sorte de demi-conscience, elle dévale le sentier glissant et reprend la route de

Fort-de-France. A l'hôtel Lédiat, on la renseignera.

Mais, sur la Savane, tout est vide et encore barbouillé de nuit. La jeune fille se poste sous la croisée de son amant. Timidement, craignant un esclandre, elle appelle :

— Yves, tu m'entends?

Les persiennes ne sont pas fermées. Pourtant, Yves ne répond pas. Nulle lumière ne s'allume pour la rassurer. Elle se tasse dans un coin en attendant que la vie recommence.

La vie est longue à renaître. Le temps ne se mesure point. Il prend une saveur de néant, et l'engourdit, lentement, dans une sorte d'hypnose morne.

Puis, le marchand de cocos déambule, son chargement sur l'épaule. Une voile se penche sur l'eau. L'horizon s'éclaire. Des volets s'entre-bâillent. Le garçon de l'hôtel Lédiat ouvre la porte. Un seau d'eau gicle sur le trottoir.

Cristalline se précipite.

— Monsieur Plesguen est ici?

Le garçon la dévisage une seconde, hésite et répond en se détournant :

— Je crois qu'il y a une lettre pour vous.

Il revient apportant une large enveloppe.

Quelques mots d'adieu, griffonnés au crayon, et quelques billets bleus.

Là-haut, la fenêtre d'Yves, béante et sombre dans la clarté, a l'air d'une tombe entr'ouverte.

XI

Autrefois, les filles de couleur qui avaient du chagrin mangeaient de la terre pour se faire mourir. C'était à l'époque où elles arboraient un carreau d'argent aux armes de leurs maîtres et coûtaient cent pistoles. Maintenant, les filles de couleur sont plus raisonnables. Elles ont une très longue habitude de résignation. La compassion volubile qui entoure leurs déceptions sentimentales les aide à se consoler.

Cristalline s'est cachée dans son coin comme une bête farouche. Mais, très vite, la nouvelle de son abandon s'est répandue, provoquant une bruyante charité et des dévouements inattendus. La

rancune de sa voisine s'est apaisée. C'est une créature qui n'aime pas se réjouir du bonheur des autres. Elle préfère s'apitoyer sur leurs épreuves. Les danseuses du bal Loulou ont frissonné, songeant qu'une pareille aventure guettait leur étourderie. Les commères, qui ont le goût des condoléances, ont frappé à la porte de la jeune fille.

— Ça, ça et ça, ma fi, tu es bien *mêlée* (1) aujourd'hui?

Cristalline renifle dans son mouchoir.

— Conte-nous ton malheur, ma pauv'. C'est paquet qu'on porte mieux en commun.

— Moin pas méfiante, et *béket*-là tellement savant pour débiter les brimborions-fadaïses, avoue la doudou désolée.

— Ah! Ah! ricane une vieille, paroles *béket* pas ni paroles véridiques. Z'amours

(1) Bien embarrassée.

békets, z'amours mauvaise qualité. Ça ka péter boum, même chose peau de boudin...

— Hélas !

— Seigneur-Jésus !

Les visiteuses, en chœur, déchirent l'absent à belles dents.

— Un *fatras* ! Ça se croyait quelqu'un à cause de sa peau transparente. Ça disait avec les copains : « Les tites négresses, pouah ! Ça pas bon, ça pas malicieuses. Ça ka senti l'huile de palmes... Et ça profitait de leur corps, oui ! Eh bien, les tites négresses, ça ka dit cô ça : « Les *fatras-blancs*, pouah ! ça ka puer le cadavre malpropre. Ça menteur, ça serpent, ça maudit ! »

Prises d'une colère subite, elles accablent l'étranger d'injures :

— Un salaud ! Un choléra ! plus failli qu'une crotte de chien.

— Un voleur, un vampire. Un bonhomme polichinelle.

Cristalline hausse les épaules :

— Non, non, pas voleur, pas vampire, bonhomme polichinelle seulement.

Pour calmer les esprits, la voisine revient avec un plateau qu'elle exhibe cérémonieusement à bout de bras. On grignote des grains de maïs grillés. On suce une mangue-quenette. Cristalline se laisse tenter par un pot de confitures-patates.

— Les douceurs, c'est bien nécessaire pour sucrer les douleurs-sentiments, assure l'amphitryonne.

Lorsque les commères se sont retirées, la mulâtresse s'assied à sa porte. Elle ne pense plus à rien ; le ronron des bavardes a engourdi sa peine.

*
* *

Les semaines s'en vont toutes grises. Cristalline, endolorie, s'enfonce dans ses

regrets. Il lui semble que son désenchantement s'atténuera à force de paresse, dans une quiétude machinale. Mais l'argent qu'Yves lui a laissé baisse rapidement. Elle diminue ses dépenses, se contentant d'un fruit ou d'un *yam* bouilli dans la marmite. Elle vide sa bourse jusqu'au dernier sou, trop insouciant pour économiser, trop fataliste pour prévoir. Quand elle n'a plus rien elle emprunte une poignée de riz à la voisine. Et puis, un jour, elle a faim ; sa tristesse immobile l'ennuie. Alors elle se décide ; elle reprend sa blouse de lavandière et s'en retourne à la rivière.

Le décor n'a pas changé. L'eau vive joue toujours du tambourin sur les cailloux pour aider Chimène, Lise et Dodo dans leur besogne.

Clic ! clac ! Cristalline bat son linge. Clic ! clac ! Cristalline passe sa rage. C'est l'infidèle qu'elle fustige durement sur les pierres. Elle le fouette, elle le tord. Clic !

clac ! Elle grommelle âprement pour elle toute seule :

— *Crasez béket ! Crasez fatras !*

Les racontars de ses compagnes ne l'intéressent plus. Elle a vécu des heures trop différentes : des heures légères de nonchalance amoureuse dans sa chambre, des heures triomphantes au marché, où elle achetait sans compter. Elle a mangé sur une nappe blanche, en imitant les gestes précieux d'une *Madame-France*. Tout lui pèse. Elle ne sait plus plaisanter dans son travail. A moitié nue, elle se plaint encore de la chaleur. Une cruelle langueur la brise. Elle murmure :

— Moin lasse !

Dodo s'exclame :

— Eh là ! Cristalline, tu as gagné un *mamaille*, moin save ça.

Cristalline éclate en sanglots.

Eh oui ! c'est bien possible. Elle a gagné un *mamaille* pour essayer de retenir son

amant. Elle va mettre au monde un bâtard malchanceux, un gosse de contrebande, qu'on baptise sans sonneries de cloches.

Les lavandières se sont tues.

La doudou se lamente :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! la calamité est sur moi.

Son désespoir la secoue, violent comme une tornade qui s'acharne sur un bambou.

Lise reprend sans s'émouvoir :

— L'autre année, Jeannette la repasseuse a fait, elle aussi, un *yche* sans papa.

— C'est arrivé également à ma cousine, ajoute Dodo. Elle a eu une ti fille bien grasse, mais le père s'en est allé du côté de la Pointe-à-Pitre sans donner son adresse.

Et Chéchelle, et Toutoune, et Mimi Pomone, toutes ses mamzelles-là sont en-céintes par accident.

— Un enfant c'est petit, petit. Ça réchauffe un cœur délaissé. Ce n'est pas

trompeur, rêve Cristalline en essuyant ses yeux.

— Ah! oui, c'est mignon, un enfant, avant de devenir un homme!

— Pardon ne guérit pas bosse. Tu bailleras ton sang et ton lait pour laver ton péché, conclut Lise en s'en allant voûtée sous son fardeau...

La rivière emporte les paroles et les heures dans sa course. On dirait qu'elle raille en sourdine les pauvres mamzelles qui n'ont pas su conserver une âme limpide à son image.

*
* *

Jusqu'à sa délivrance, la doudou a lavé des draps, des goles et des chemises. Elle n'a pas été par les bois cueillir l'herbe *Marie-a-honte* pour retrouver sa fine taille. Elle s'est abstenue de croquer l'ananas

vert arrosé de muscade. Elle s'est efforcée d'être bien raisonnable. Pourtant, lorsqu'elle regagnait sa cabane, son *tray* mouillé pesait lourdement sur sa tête. Ses pieds nus enflaient par la fatigue.

Et le soir est venu où Cristalline a payé sa rançon de doudou. C'est un soir tout pareil aux autres. Mais la femme n'en peut plus. Son ombre difforme, qui se profile sur le chemin, l'effraie. Les graviers blessent ses talons. Elle glisse, elle tombe, elle se relève. Toute sa vaillance passive de primitive l'abandonne. Elle n'est plus rien qu'une chose qui souffre, et elle s'abat dans son logis. C'est la fin, le bébé naîtra avant le matin-jour. Tout est disposé pour le recevoir : la corbeille où il reposera, les langes qui le vêtiront. *Ou vini mamaille, ou vini...* Ah ! que c'est long. La nuit baigne la campagne. C'est une nuit violette, gonflée d'haleines odorantes. On entend les mangoustes se poursuivre dans les feuilles

sèches. La mer frémit doucement sous l'alizé. Un immense soupir monte de la terre, qui se plaint aux étoiles d'engendrer tant de germes, tant de sève, tant de vie.

Les gémissements de Cristalline dominent la rumeur nocturne.

La voisine accourt. Les cases s'éveillent. Des lumières dansent à travers les buissons.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est Mamzelle Boisnoir qui accouche.

Les falots se rapprochent. La voix de la mulâtresse brise par saccades le halètement sourd de l'île chaude.

La sage-femme retrousse ses manches. On allume un feu devant la maison, l'eau bout dans le *canari*. Chaque personne émet un avis différent.

— Pour calmer la *colique-enfantement* on doit boire une tisane de pois-gombaux dans laquelle on ajoute une corde, du gros sel et du tafia. C'est souverain.

— Mais non, il faut toucher une perle-lambi.

— Pas du tout. On souffle dans une bouteille. La mamaille sort d'un coup : pouf !

Une négresse prévoyante prépare une pâte composée d'argile, de plantes et de blancs d'œufs. Ce mélange est destiné à durcir le cerveau du nouveau-né, qui devra garder ce cataplasme sous son bonnet pendant toute une semaine.

Cristalline crie sans arrêt :

— Ouai ! Ouai ! Maman !...

Les curieuses forment un essaim de mouches bourdonnantes. On plaisante. Ce n'est pas terrible, cette maladie-là. En matrone avisée, la sage-femme s'apitoie sur la patiente.

— Cela ne se passerait pas de la sorte, si elle avait un mari !

Elle serait bien tranquille dans un coin sur un vieux matelas de coton, tandis que

le compère s'allongerait sur la couche de parade. Il se tordrait avec des grimaces de macaque pour imiter les contorsions de son épouse, retenant ainsi l'attention des commères. Cette coutume a du bon. Les nègres l'ont apprise, dans les temps, en fréquentant les Caraïbes sauvages (1).

A l'Angelus, la sage-femme se tourne vers les figurantes désœuvrées :

— Allumez les bougies de la Vierge, le *yche* vient...

— C'est un *yche* mâle.

Faible et meurtrie, la doudou tient entre ses bras un poupon au teint clair. Sa bouche menue aspire le vent matinal. Il pleure d'être né sans savoir pourquoi.

(1) *Voyage aux Isles d'Amérique*, par le R. P. LABAT, de l'Ordre des Frères prêcheurs. Bibliothèque Schœlcher, Fort-de-France.

Bouleversée d'un amour nouveau, la
mère l'embrasse et chantonne très bas :

Dodo yche moïn, dodo,
Dodo sous bras à maman.
Papa ou c'est un ingrat,
Y pati, y laissé moïn.

Dodo ! Dodo ! Tous deux somnolent,
fragiles et tendres, dans le lit à colonnes
où l'étranger n'est jamais revenu.

XII

C'est tout petit et cela remplit la case : c'est un *yche!* Mano a quatre mois, deux dents, une houpette de cheveux, un corps potelé, doré, pétri de soleil et de lait. Le matin, Cristalline le baigne dans une carapace de tortue. Mano gigote, l'eau s'éparpille en gerbes. Mano rit ; sa mère rit avec lui. Il tette voracement, content de boire la vie à franches lippées. On ne peut pas lui montrer grise mine, et pour lui plaire, on doit retrouver une pureté nouvelle. Cet enfant de l'amour fait oublier l'amour.

La doudou devient une brave créature toute simple, qui entre-bâille son corsage, donne son sein, son sommeil et sa

force en ressassant gaiement des *tims-tims*
à son poupon :

Dancez caleinda,
Ti mamaille là,
Dansez caleinda,
Toujou çò çà.

Quand un flocon de fromager s'égaré,
Cristalline l'attrape au vol et s'écrie :

— C'est le bon ange qui secoue ses
ailes !

Et, lorsque Mano ne veut pas dormir,
elle s'exclame en prenant sa grosse voix :

— Entrez méchant *zombi*, prenez mon
polisson dans votre sac à malices.

Toute la nature se peuple de divinités
secourables ou terribles avec lesquelles
elle converse familièrement.

Mano est élevé avec les coutumes des
négresses, leurs manies cocasses, leurs su-
perstitions, leurs remèdes faits de graines,
de feuilles et de magie. Le fils de l'étran-
ger s'épanouit, libre et nu. Plus tard,

quand il commencera à parler, il jaspera le patois chantant de la *créolaille*. Cristalline est fière de lui. Elle l'a présenté à sa famille. Ses tantes et ses cousines, qui enviaient secrètement la mulâtresse tout en la méprisant, se sont amadouées, satisfaites d'avoir reconquis une fille de leur sang. Pour qu'elle ne leur échappe plus, elles l'accablent de conseils. Sa marraine, qui tient une boutique *lapacotte*, et rougissait fort d'avoir comme filleule une assidue du bal Loulou, se préoccupe de son avenir. Mme Alidor est une personne importante. C'est la veuve d'un fonctionnaire, un douanier, dont la prévoyance n'était jamais en défaut... Il monta le commerce de sa femme avec les marchandises hétéroclites que les contrebandiers débarquaient derrière son dos complaisant.

Cristalline aime beaucoup rendre visite à sa marraine. Elle grappille un bout de

ruban, un savon parfumé, un coupon d'indienne. Mme Alidor trône à son comptoir. Dans sa robe blanche, elle a l'air d'une balle de coton prête à s'effondrer. Son visage est empreint d'une gravité majestueuse. Elle apprécie les gens d'une manière péremptoire. Ses idées sont bien en ordre dans sa tête, parce qu'elle n'en a pas énormément. Son prestige repose sur sa sévérité. Elle disserte à tout propos sur le devoir, la raison, l'économie. Au Jugement Dernier, lorsque la trompette de Jéricho la réveillera dans son tombeau, elle rendra compte de son destin au Père Éternel en citant ses charités sou par sou. Toinette Alidor est une fourmi prévoyante, qui thésaurise pour l'autre monde. Cristalline ne sera jamais qu'une cigale repentie. Elle assiste à la messe pour se distraire. C'est joli, la messe. C'est l'inauguration du dimanche, un jour limpide, qui permet la paresse et favorise la vanité.

De la Caravelle à Fort-de-France, les cloches sonnaient à tous les échos :

— Réjouissez-vous, bonnes gens ! Aujourd'hui, il n'y a plus de pêcheurs, de lavandières, de colporteuses. Tous les gueux, qui marchent pieds nus, sont empesés à la *mouchache*.

Et les gueux se débarbouillent de leur misère, contents de prendre des mines solennelles. Ils se réunissent sur les places pour deviser de leurs affaires, en usant de tout un bric-à-brac de phrases de cérémonies, qu'ils ont glané dans les journaux et dans leurs livres de prières.

Mamzelle Boisnoir, pimpante dans sa *douillette* à bouquets, se rend à l'église. Mano, vêtu pendant la semaine d'une chemise, qui s'arrête au nombril, est empaqueté de broderies. Il faut que les dévotes s'extasient sous le porche de la cathédrale :

— *Y bel, yche tala!*

Pendant le prône, il suce son pouce. Les dames lui sourient en jouant de l'éventail. Le Sacré-Cœur en plâtre le bénit. Dans un coin, la confrérie baroque des Silencieuses marmotte un rosaire. L'encens et les orgues amollissent les esprits. On repose délicieusement sa conscience quotidienne dans une béatitude optimiste. Dès que l'*Ite missa est* délivre les fidèles, Cristalline se précipite chez sa marraine. Elle sait qu'une *tonton-banane* mijote pour elle dans le *canari*.

L'après-midi, elle s'attarde auprès de Toinette. Mano prolonge son somme sous la moustiquaire de la marchande. Les rues s'engourdissent dans la langueur dominicale. On se parle d'une maison à l'autre, nonchalamment. Le soleil tend sa nappe de feu sur le trottoir, les fontaines des cours se plaignent goutte à goutte. Cristalline digère, enfouie dans une *dodine*. Les mains croisées sur sa poitrine abon-

dante, sa marraine entame son homélie hebdomadaire.

— Hélas ! ma chatte, trop de bijoux, garde-manger vide. Veux-tu me dire à quoi te sert ton collier-chou ? Tes foulards se friperont, tes robes se faneront. Tu deviendras une malheureuse... On doit écouter les paroles des personnes *les z'autres-fois*, Cristalline, quand on ne veut point voguer au gré des flots...

La jeune fille bâille distraitement

— Ça ka foute moin !

— Ça ka foute moin, ça kat foute moin ! ce n'est pas des raisons. Voilà, ma fille, ce qu'il faut dire au Bon Dieu : Seigneur, j'ai couché sans façon avec un blanc. J'ai galvaudé ma sagesse et sali la considération de ma famille. Eh bien ! c'est fini ! Je renonce à batifoler. Je veux épouser un honnête garçon et accomplir sérieusement mon salut pour que toutes les chipies qui m'ont vilipendée ravalent leur

salive et sèchent de jalousie sur mon passage.

— Personne ne me recherchera désormais, soupire la pécheresse humblement.

— Les hommes sont bêtes, Cristalline. Popo Adilas, ton cousin, se contentera des restes du *fatras*.

— *Un neg' bitaco!*

— L'orgueil t'aveugle, ma ché. Ton grand-papa était un esclave Mandingue; eh bien! ton mari lui ressemblera. Popo est un peu brun, mais cela ne l'empêche pas d'avoir les manières d'un docteur. Il a un champ, un canot, une case; tout cela compte dans l'existence. Tu deviendras une vraie dame, qui met ses draps avec des chiffres enlacés, à *la blanir* sur l'herbe. Tu conduiras tes enfants au catéchisme sans avoir à baisser les yeux...

— Adieu, marraine!

— Ne te sauve pas, ti pigeon moin. Écoute ce que Popo m'écrit pour toi.

Toinette tire de sa poche une lettre frangée de dentelle et lit en hésitant entre les points et les virgules :

Ma chère et vénérable dame,

Je saisis mon industrielleuse plume et vous marque ma libre pensée.

L'expérience me démontre que l'amour est pareil au piment-câpresse. Il est nécessaire d'y goûter souvent pour qu'il ne vous incommode plus... Chère et vénérable dame, mon courage est cassé en deux, mon cœur est à jeun d'amitié, le feu d'un volcan me brûle! En vérité, je suis très mal à mon aise, et le tafia devient pour moi, même chose de l'eau, depuis qu'une faible créature a détruit ma tranquillité.

☞ C'est pourquoi, à bout de forces, je sollicite de votre bienveillance, l'objet de mes désirs. Me conformant au savoir-vivre, que la civilité nous enseigne, je viens vous demander formellement la main de Cris-

talline Boisnoir. Je suis disposé à légitimer mon ardeur et à prendre ma cousine sur mon compte ainsi que son enfant.

Mes qualités solides, jointes aux agréments personnels de votre filleule, cimenteront, j'espère, l'union indestructible que mes concitoyens sont en droit d'exiger de mon civisme intégral.

Dans l'attente d'une réponse favorable, je demeure, chère et vénérable dame, votre dévoué mais anxieux serviteur.

POPO ADILAS,

Propriétaire,

Secrétaire de la mairie des Trois-Ilets.

Le soir, pour la première fois depuis la naissance de son fils, Cristalline rêve.

Les couples rentrent au logis. Un calme mélancolique enveloppe les cabanes accroupies sous les palmiers colonnes. Ce n'est pas l'instant d'être seule. L'heure est perfide. Il faudrait une chambre éclairée

et le rire sonore d'un homme pour ne pas sentir mourir la joie. Il faudrait être deux pour échafauder, côte à côte, les projets charmants, qui donnent envie de vieillir...

— Popo Adilas, un *neg'z'habitant* qui porte un chapeau *bacoué*, se dit Cristalline, un *neg' bitaco*, très noir, aux lèvres épaisses...

Peut-être, Cristalline, que l'amour du *z'habitant* est tendre et sûr, et qu'auprès de lui, les semaines s'en iront paisiblement courir après de rustiques dimanches dans le village de chaume, où le bonheur se cache, comme le miel au fond d'une ruche.

DEUXIÈME PARTIE

CHEZ LES NEG'S-Z'HABITANTS

I

Popo Adilas tourne autour de la case de sa belle. Cristalline boude et se renfrogne, comme une chatte. La jeune fille voile sa prochaine défaite par des capricieuses dérobadés et son orgueil féminin est sauf.

Mais l'amoureux exhibe un hochet pour Mano, puis un mouchoir gorge-pigeon, puis l'anneau des fiancées. Cette fois, Cristalline tend son doigt, un peu par politesse, un peu par lassitude. Elle ne sait pas trop si elle est contente ou fâchée. Elle pense qu'elle ne va plus travailler. Elle deviendra une paysanne éloignée du monde. Tout cela au fond est un peu triste.

Lorsque Popo s'en vient la courtiser,

elle l'accueille distraitement. Il arrive le samedi, à la vêprée. Sa face réjouie a l'air d'une boule d'ébène bien encaustiquée. Ses dents sont très blanches. Il a soin de les frotter avec des fibres de canne à sucre. Popo se dandine devant elle, satisfait de jouer un rôle. Quand elle fait la moue, il rit ; quand elle daigne parler, il jubile. Souvent tous deux se taisent. Les minutes sont lourdes d'un tas de souvenirs. Le *neg' bitaco* est patient, rien ne le rebute. Il sait attendre, et pour conserver son inaltérable bonne humeur, il se dit tout bas :

— Grimace à ton aise, jolie Mamzelle. Bientôt je serai ton maître. Je frapperai sur la table de mes poings solides en commandant très fort : Fouick là ! servez-moi ma soupe...



Ils se sont mariés sans carillons ni fal-balas. La ville n'était pas encore réveillée. A l'église, Popo, engoncé dans sa redingote, avait l'émotion rogue. Il polissait, d'un geste machinal, son chapeau *bize-bonde* à huit reflets. Mme Toinette soupirait, regrettant le cortège et le festin. Un homme qui donne son nom à une doudou n'ose pas se montrer. Il redoute les mauvaises plaisanteries, les charivaris burlesques sur des casseroles, les chansons ironiques où l'on prédit au conjoint les *cornes papa-bœuf*. Il risque, pendant le repas, d'éternuer cent fois dans une pimentade. Enfin, une amie futée, peut frotter le visage de l'épousée avec une pommade au genipa, qui teint la peau en

noir pendant toute une semaine. Certaines accordailles n'ont pas besoin du *tambouyé* (1) pour distraire les invités. Les étourdies, *qui ont brûlé roseau et pis bambou*, n'ont plus droit au *chaudeau*, la boisson nuptiale, que les filles et les garçons apportent, en grande pompe à la nouvelle mariée, le lendemain de ses noces.

Cristalline n'aura pas à rougir en dégustant le lait mousseux parfumé de cannelle. Cristalline cache humblement son bâtard dans sa robe. Son mariage ressemble à un enterrement de charité, bâclé sans façon, entre deux cierges éteints.

Lorsqu'elle ferme son logis, elle voudrait bien pleurer sur la détresse de sa chambre. Les murailles sont blessées par toutes les images arrachées. Le lit en bois de Cayenne, débarrassé des matelas et des couvertures, gît dans un coin. Tout est

(1) Joueur de tambour.

bouleversé. Les meubles ont pris la pauvreté lépreuse des choses abandonnées. Seul un porte-manteau, fabriqué dans une racine où Yves accrochait son casque, tend vainement son moignon inutile. Les ravets, chassés de l'armoire, trottent en quête d'une cachette. La liane de mai va sécher à la fenêtre.

— Es-tu prête, Cristalline?

Le mari s'impatiente, soudain impérieux. Il a hâte d'emmener sa femme, bien loin, vers les confins de l'horizon, par le courrier des Trois-Ilets.

Le courrier des Trois-Ilets est une pirogue étroite et longue, qui glisse, rapide sur les lames courtes. Popo retire sa veste pour aider les marins. Cristalline, étalée au fond de la barque, couvre ses paniers sous ses amples jupons. Mano jase des histoires incompréhensibles que le doux clapotis des vagues accompagne.

Fort-de-France fuit dans la brume.

Les collines resserrent la baie. Des flots jaillissent hors de l'eau. Une plage moirée s'enroule autour du rivage. Un morne dresse sa bosse verdoyante. Sans bruit, auprès d'un palétuvier qui plonge son tronc dans la mer, la pirogue se pose comme un pigeon voyageur.

Cristalline traverse le bourg. Il y a une rue, bordée de cases rousses. Une paix dormante, monotone et lourde écrase les toits envahis par les herbes folles. Là-bas, les champs coupent de larges taches claires la broussaille épaisse. Sur le seuil d'une porte, une bonne femme agite son foulard. C'est la vieille maman de Popo. Cynotte est une aïeule ratatinée. Elle n'a plus que trois dents pour rire; ses bras ont la sécheresse grêle des fagots. Elle noue son madras à *la tout bonnement* et accueille sa bru par l'antique souhait de bienvenue des négresses :

— Bonjour, ma fi ! Tiens bien ton cœur.

Cristalline sourit. Elle sait que son cœur ne s'échappera plus. C'est Mano qui le garde entre ses menottes de petit enfant.

Et la vie s'égrène sans hâte, dans la torpeur blonde de la campagne tropicale.

C'est à peine la vie. C'est quelque chose de lent, une succession d'heures frustes où l'esprit se disperse. L'ardent soleil l'absorbe tout entier.

La jeune femme a rangé ses robes de gala dans une commode. Ce n'est pas la peine d'être riche aux Trois-Ilets, il n'y a pas de boutique pour gaspiller son argent. La doudou est tout de même heureuse. Elle perd son temps délicieusement.

Cynotte est active, en dépit de son âge avancé. Elle épluche les pois d'Angole, pile le manioc, cueille les fruits du jardin. Popo cultive les légumes par boutades. Quand il sarcle les choux-Caraïbes, affublé de son habit de travail, coiffé de son

chapeau *bacoué* il ressemble à un épouvantail à moineaux. Cristalline souffre dans sa vanité de citadine. Elle se rappelle un refrain que fredonnaient ses compagnes, où il était question d'une mamzelle mariée à un *z'habitant qui pas connaît aimer*. Popo, malgré ses phrases savantes, ressemble au héros de la chanson. Il ignore le badinage sentimental et les compliments. Sa passion est taciturne. Il contemple la mulâtresse avec une tranquille satisfaction. Elle est son bien. Il éprouve le même contentement admiratif devant son lopin de terre. Sa langue se délie mieux au *Piment-z'Oiseau*. C'est une *graisserie* qui tient lieu d'auberge. Mme Alexine Bonbon y débite aux pirogueurs toutes sortes de boissons, *chauffe-la-gueule*. Les coudes sur la table, Popo entame des discussions avec les notables : le charron, l'instituteur, Siméon de Montaigne le cordonnier. Un drôle de type, ce

Siméon de Montaigne ! Il se vante d'appartenir à une famille dont les quartiers de noblesse remontent au célèbre auteur des *Essais*. Il est très fier de sa particule, tout en détestant les aristocrates. C'est un sang-mêlé, déteint, minable, qui vide silencieusement des litres de grappe blanche. Popo ne boit guère. Ce sont les idées qui l'exaltent. Pourtant, quand il rentre chez lui, il roule des prunelles de cacatoès. Parfois ses mains tremblantes laissent échapper la gargoulette. Popo est ivre de politique.

Cynotte, qui voit sa belle-fille froncer les sourcils, supplie à mi-voix :

— Ramasse ton courroux, ma ché, si tu ne veux point danser le *caleindamarré*.

La jeune femme se tait en maugréant. Sous le régime des rois, la cravache du commandeur faisait danser de féroces *caleindas-marrés* aux nègres et aux négresses.

Maintenant, les missiés noirs sont tirés d'affaire ; mais les ingrats oublient les principes égalitaires qu'ils ont réclamé à grands cris, et fustigent sévèrement leurs épouses afin d'imposer leur autorité. Popo Adilas entend qu'on le respecte. Depuis le jour où Cristalline est allée le chercher à la mairie, elle comprend son importance et renonce à l'intéresser aux fariboles.

Hier, un chasseur-chou, vous savez, un de ces galvaudeux qui s'en vont dans *les hauts* couper des pousses de palmistes, s'est présenté à la maison, remorquant un cochon-marron par la queue.

— Madame Adilas, vous n'avez pas envie de manger des andouilles, et du boudin, et du lard bouilli dans la marmite ?

Elle s'empresse d'acquiescer. Cynotte reprend en tâtant le cochon terrifié :

— Combien cette faillie bestiole-là ?

— Li pas bestiole, li grosse bête ka valoir trois tites *gourdes* de cinq francs.

— Ouai ma mère ! trois belles *gourdes* de cinq francs pour un paquet d'ossements, passez votre chemin !

Le chasseur-chou s'entête. Cynotte et lui entament une violente palabre, cependant que la victime glapit son angoisse à tous les échos.

Les voisines accourent.

— Eh bé ! ces Adilas, ils ne se refusent rien. Ils se paient un animal tout entier pour mettre en pâté. Que l'indigestion les étrangle.

— Ah ! Ah ! ces Adilas, ils dédaignent une écuelle de *matété* (1) et ils marchandent une vilaine bête sauvage. Riches là trop avaricieux...

Pour sauver la situation, Cristalline bondit à la mairie quérir Popo. Il fera

(1) Mets composé de farine de manioc et de mélasse.

taire les bavardes, le *chasseur-chou* et on tuera le cochon-marron.

Elle entre, en coup de vent, et s'arrête interdite devant la porte.

Popo remplit majestueusement ses fonctions de secrétaire, assis devant un pupitre boiteux. Il est seul, au milieu d'un décor d'une rigidité officielle. Les murs, blanchis à la chaux, sont honnêtement démocratiques. Une Marianne en plâtre a perdu son nez au cours d'une querelle électorale. Un récent portrait du Président de la République fait pendant à une lithographie de Napoléon III.

— Qui vous permet de violer cette enceinte? s'écrie Popo.

— C'est pour le cochon-marron.

— Taisez-vous, ignorante!

Conscient de sa mission, il continue à rédiger un procès-verbal en termes pittoresques.

A pas de loup, elle s'approche et lit,

en retenant son souffle, par-dessus l'épaule de son mari :

A cet avis, nous nous sommes transportés sur les lieux et nous sommes arrivés après les plus grandes difficultés, gravissant plus de trois kilomètres de montées inexorables, où ne passent que les gens habitués dans les bois. Nous avons trouvé le cadavre d'un individu dont les vêtements consistaient en un pantalon gris et un paletot de coton blanc, ce qui annonce une situation perspective peu fortunée. Malgré son état de putréfaction avancée, nous avons fouillé les poches, et avons trouvé deux petits morceaux de bois de goyavier et un bout de ficelle que nous avons saisi si besoin sera.

Flatté de la soumission de sa femme, Popo Adilas s'humanise.

— Les soucis domestiques ne doivent pas franchir cette demeure, Cristalline. Je

succombe sous le poids de responsabilités inéluctables. Je dois trancher les différends, engager ma parole, savoir *passer saindoux* (1) aux notoriétés...

— Oui, mon ami. Mais n'entends-tu pas le cochon-marron qui t'appelle. Les voisines se moquent de nous et le *chasseur-chou* nargue ta mère.

Popo consent à suivre Cristalline. L'honneur des siens est en jeu.

Il accable de bourrades le *chasseur-chou*, conclut le marché à moitié prix et les commères, matées, se retirent avec des courbettes. Les deux hommes partent se désaltérer au *Piment-z'Oiseau*. La grappe-blanche embaume encore le vesou.

Missié Adilas claque la langue.

— Voilà un liquide grandiose, Madame Bonbon. Un liquide qui vous console de la fripouillerie du monde, et vous apprend la

(1) Flatter avec obséquiosité.

manière d'arracher proprement les tripes aux ennemis du peuple. A votre santé !

Les verres se choquent. Le tafia coule. Popo se découvre une âme vengeresse. Il tonne contre les abus du régime. Son poing solide ébranle la table. Il réforme la patrie, il entre en guerre. Il traque les traîtres, les têtes tombent, la vertu triomphe... Il est Bonaparte, Toussaint-Louverture et premier Consul des Trois-Ilets.

Tapi dans son échoppe, Siméon de Montaigne raccommode une savate en épiant les moindres gestes du futur croquemitaine municipal avec la ténacité féroce d'une araignée à jeun.

II

Les pirogues, qui paressaient la quille en l'air sur le sable, croisent dans la baie depuis le matin. Il n'y a plus un seul filet à sécher devant les maisons. Les hommes sont partis pêcher la bonite et Popo les a suivis dans son canot *Rien-sans-Peine*.

Dans le petit cimetière en face la rade, Cristalline et Cynotte attendent le retour des barques. Elles se rapprochent lentement. Pas de vent. La mer est plate. Il semble qu'elle fume, mais ce n'est qu'un peu de brouillard qui flotte. La terre est pâmée, les feuilles n'osent pas bouger. L'arbre à miel répand très loin à la ronde son arôme musqué. La grande coulée fauve de l'occident pâlit. Les nuages se

fanent et la côte s'estompe dans un mirage mauve. Déjà, un puits d'ombre creuse la vallée. L'île s'éteint.

Mano s'amuse avec les coquillages qui entourent les tombes. On est dans un jardin naïf et doux semé de croix de bois. Les plantes envahissent l'allée et la mort charitable étouffe son néant sous la mousse.

Les femmes jasant, assises sur le tertre. Elles s'entendent très bien toutes les deux. La vieille négresse a été *da*, autrefois, chez les créoles de Saint-Pierre. Elle s'est réfugiée aux Trois-Ilets, son coin natal, et n'en sort jamais depuis la disparition de ses maîtres dans l'éruption de la Pelée.

Les histoires de Cynotte remplissent les journées. Les défunts vivent dans sa mémoire. Ils sont restés auprès d'elle pour l'empêcher de s'ennuyer. Lorsqu'elle muse au cimetière, elle ne manque pas de les

saluer amicalement. Sous cette pierre rongée par les pluies, repose son aïeule, la pâture. Elle a gardé les moutons pour le compte de messire Tascher de La Pagerie, père de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine. Mais, pour les serviteurs de l'habitation, celle que Paris surnomma Notre-Dame de Bon-Secours, resta tout simplement Mamzelle Yeyette, une enfant qui trottinait de la purgerie à la vinaigrerie, et s'en venait quérir *un ti brin sirop batterie* pour sa collation.

Cynotte évoque toutes sortes de silhouettes oubliées : forbans en peine d'un brick, cinglant vers les Guyanes, planteurs en habit de nankin, *neg's-bitation*, qui baisaient les mains de M. Schœlcher en l'appelant cher papa.

Tandis qu'elle radote, Cristalline regarde dans la direction de Fort-de-France.

— C'est l'instant, songe la jeune femme, où la Savane s'anime. Les doudous et les

soldats de la Coloniale s'embrassent derrière les manguiers. Les matelots lancent au passage les insolences qui font plaisir, les lampions du Petit-Casino s'allument rue des Amours.

Pressentant sa nostalgie soudaine, Cynotte désigne la place du village.

— Fafa Larivière, le *tambouyé*, a promis de mener le bal jusqu'à minuit.

La mulâtresse hausse les épaules.

Elle n'aime pas les réjouissances villageoises. Les campagnardes ne quittent pas leurs goles d'indienne, les garçons ne prennent pas le temps de quitter leur costume de travail. On se trémousse sans orchestre au son du *tambouyé*, que Fafa Larivière martèle en cadence. Ce n'est pas cela ! Et puis, elle ne sait pas les danses des *z'habitants* : le *bélé*, le *guiouba*, le *pas du cosaque*, le *bouéné*, toutes sortes de rigodons désuets dont elle se moque.

Elle affecte, désormais, un profond dé-

dain envers toutes les distractions frivoles.

— J'ai fini avec ça, dit-elle, sans avouer qu'elle ajoute pour elle toute seule :

— Quand donc aurai-je la résignation de man-Cynotte, qui s'ajuste au miroir sans avoir à regretter sa jeunesse inutile? Et, pour essayer de conquérir la sérénité, elle ne la quitte plus, s'efforçant de suivre docilement ses conseils. Peut-être, qu'à force de bonne volonté, Cristalline parviendra à comprendre toutes sortes de choses ignorées dans les villes qui tiennent compagnie aux paysans : la pensée des bêtes et les présages du ciel.

Cynotte annonce les orages ou la sécheresse d'après les formes des nuées et le tremolo des *cabris-bois*. Elle souhaite le bonjour à la poule qui promène ses poussins ; elle a un mot de pitié pour l'*oiseau-coulavicou* au bec tors.

— Crie ta soif, crie ta soif, pauv' *cou-lavicou!*...

Elle murmure à la source vive :

— Belle ti l'eau claire !

Lorsqu'elle passe devant la prairie, elle complimente les lys-poincillade qui embaument la brise.

Les sources, les fleurs et la brise lui répondent, parce qu'ils ont reconnu leur sœur.



Popo est rentré, traînant dans ses effets des odeurs de marée. Une saine fatigue l'engourdit. Il se vautre sur un tas de foin, accoté à la case et mâche béatement une feuille verte de tabac.

Le village ne se décide pas à dormir. Le *tambouyé* scande un bélé, la jeunesse s'agite. L'écho apporte des bouffées de

rires et des clameurs aiguës de filles poursuivies. Mais les très jeunes et les très vieux n'ont pas envie de jouer à s'enlacer sur la place. Les tout petits et les anciens sont plus sérieux. Ils se rendent passer la veillée chez Cynotte. Elle est conteuse de contes et transforme les événements quotidiens en romans merveilleux. Il y a des conteuses de contes de profession. Elles font payer leurs récits un sou ou deux par personne. Cynotte est riche ; elle conte par plaisir, assise sur un banc, devant sa porte. On a un peu peur et c'est très amusant. Les bocages prennent l'air sournois. On s'attend à voir surgir *la bête à Mme Hubert*, qui vole les enfants méchants. Cristalline boude en cajôlant son fils. Fafa Larivière l'agace. Il n'arrête pas de taper. Elle voudrait bien ne pas entendre les vocalises de la *chanterelle* (1)

(1) Femme qui improvise des chansons dans les bamboulas.

qui improvise une chanson. La joie des autres est un peu triste. Des lumières brillent à Fort-de-France. La doudou s'hypnotise sur les lueurs immobiles et prête une oreille distraite aux propos de sa belle-mère.

Cynotte a tout un répertoire. Elle narre l'aventure du compère lapin, qui représente la ruse, et du compère *Zamba*, qui symbolise l'innocence. On frémit aux exploits du *chasseur-chou*, égaré dans la forêt à la recherche du colibri dont le plumage a la couleur des jours passés. Hélas ! le *chasseur-chou* ne revient pas. Il a été mangé par le *crapaud-bœuf* qui bave du feu à l'entrée de la grotte où la princesse Rose languit depuis cent ans. La voix de Cynotte devient grave. Un frisson court dans l'auditoire quand elle répète :

— *Chasseur-chou, chasseur-chou, crapaud-bœuf l'a croqué tout!*

Les spectateurs applaudissent.

— Trois fois bel conte !

Mise en verve, Cynotte reprend aussitôt, sans omettre la formule d'usage :

— Comme dit conte là, il y avait une fois un *fatras-b'anc*, un homme de couleur et un *neg'-Guinée*.

Le *fatras-blanc* débarquait sans sol ni maille d'une corvette, qui portait, amarré à sa corne d'artimon, le pavillon des rois de France.

L'homme de couleur était un bâtard qu'un négociant de Saint-Pierre n'avait point reconnu.

Le *neg'-Guinée* avait, gravé dans sa chair, la marque au fer rouge des anciens esclaves.

Tous trois, le blanc, le mulâtre et le noir, devisaient tristement dans le quartier du port. Le soleil de midi tapait sur leur tête, la saison des mangots était finie. Le *fatras-blanc* dit :

— J'ai grand'faim.

L'homme de couleur grommela :

— J'ai bien soif.

Et le *neg'-Guinée* soupira :

— Les temps sont durs et les gens de qualité sont avarés.

Une femme d'âge, qui passait par là, entendit leur détresse et chuchota :

— Suivez-moi, mes amis, je m'en vais vous conduire tout droit vers la fortune.

— C'est la Sainte Vierge, songea le blanc.

— C'est la *maman-Zombi*, fit le mulâtre
Le *neg'-Guinée* hocha sa caboche crêpue:

— Moin pas save !

Et il suivit ses compagnons.

— Marchez, marchez, chés z'amis...

Le *fatras-blanc* faisait de longues enjambées et suait à grosses gouttes. L'homme de couleur cheminait tout doux, époussetant ses souliers et sifflotant un air. Le *neg'-Guinée* rattachait sa culotte avec un bout de ficelle. Ses pieds nus saignaient.

Ils arrivèrent, très haut, en l'air la montagne, dans un champ qui disparaissait sous la z'herbe-ma-misère et le pied-poule.

— Bêchez, boucanez, s'écria la mystérieuse créature en s'envolant dans un tourbillon. Vous trouverez dans le mitan d'une motte, une bourse pleine de *gourdes* d'argent.

Le *fatras-blanc* retroussa les manches de sa veste sur ses bras pâles et enfonça rudement la bêche dans le sol. L'homme de couleur coupa une feuille de papaye afin de s'éventer et chercha un coin d'ombre pour s'allonger à l'aise. Le *neg'-Guinée* cracha dans ses mains, saisit une pioche et demanda timidement :

— Ça qui faire, missiés là?

— Retourne le sillon, bourrique, et obéis promptement.

Les heures s'ajoutèrent aux heures. Le mulâtre, qu'un moustique avait réveillé,

tira nonchalamment quelques brins de chiendent. Il encouragea ses compagnons par ses discours, flattant le blanc, raillant le noir. Il furetait partout, comme mangouste dans grenier en assurant :

— Le trésor est par ci, par là...

Et il tournait, papillonnait, pirouettait.

Et le noir et le blanc bêchaient, bêchaient...

Tant et si bien qu'au dernier son de l'*Angelus*, le *neg'-Guinée* creva dans le ventre d'une motte, la bourse pleine de *gourdes* d'argent.

— Ah ! Ah ! s'exclama l'homme de couleur, si vous aviez suivi mon conseil, il y a belle lurette qu'on aurait fouillé par là.

Il ramassa vivement les écus, les réunit en deux parts, en prit une pour lui et tendit la seconde au *fatras-blanc*.

— Et moi, gémit le *neg'-Guinée*, j'ai les os rompus, la gorge sèche, que me baillez-vous en récompense ?

Les compères, qui comptaient les pièces sonnantes, se détournèrent surpris.

— Ah ! ça, macaque, perds-tu la raison ? Voilà pour ta peine. Et, d'un violent *pare-à-virer*, ils l'envoyèrent rouler de ravine en ravine jusqu'au bas de la montagne.

Il se retrouva dans un fourré d'aloès, tout étonné de respirer encore.

Il se frotta les paupières, pansa ses bosses, pleura :

— Hi ! hi ! hi ! Moin bien sacrifié tout alentour du monde.

Et il s'enfonça maronner dans les bois.

Ses poches sont restées vides. Les chiques dévorent ses talons. La fourmi-folle le pique quand il dort parce qu'il n'a pas de lit pour se reposer.

Le *fatras-blanc* est devenu un fier seigneur.

Le mulâtre s'est ruiné à force d'acheter des cravates pour aller danser, des bagues et des colliers à ses doudous.

La conteuse de contes conclut en dodelinant pensivement son madras :

— *Neg'-Guinée*, c'était un pauvre chien malheureux. Ça vrai !

Les bonshommes se plaignent de la froidure ; les bambins se frottent les yeux.

— Bonsoir, madame Cynotte !

Les très vieux et les tout petits s'égrèment par le chemin. Leurs silhouettes se noient dans les remous bleus de la nuit, La bonne femme, attardée sur son banc, n'a plus pour l'écouter que trois matous du voisinage.

C'est l'heure où l'*oiseau-colibri*, couleur des jours passés, mène au sabbat les mouches-à-feu.

III

La grande fête verte du renouveau tropical absorbe le village. Il y a trop d'azur, trop de clarté, trop d'effluves. La jeunesse se cherche. Les ramiers sauvages s'accouplent. Leur roucoulement accompagne le calme étincelant des midis. On dirait que c'est le soleil qui chante au-dessus des mornes.

Aux champs, les travailleurs se couchent dans l'*herbe-bonhomme*. Les papillons s'égaient sur la mer. Les fougères *crosses-d'archevêque* s'ébouriffent. Les lianes dévergondées s'enlacent. La végétation est folle.

Prise d'une activité soudaine, Cristalline commence mille choses à la fois. Mais,

capricieuse, elle délaisse sa besogne et part, sous le prétexte de pêcher la *cribiche* et la *zangui*, errer au bord des ruisseaux. Étendue auprès de Mano, elle le bouscule ou le câline, tout à tour langoureuse et emportée. Revenue au logis, elle se plaint d'avoir la fièvre, une petite fièvre lente, que les maringouins, en tourbillonnant au-dessus des feuilles *chapeau-d'eau*, propagent.

Quant à Cynotte, cette ardeur éparsse la brise. Elle semble de plus en plus vieille, de plus en plus maigre et sèche, comme un pauvre arbre privé de sève. Elle tend ses membres gourds à la chaleur et demeure inerte sur son banc. Enhardis par sa torpeur, les sauterelles bondissent sur ses pieds nus. Lorsque les grappes de *l'acajou-bois-sept-ans* neigent par rafales, elle n'esquisse pas un mouvement pour secouer les pétales accrochés dans ses cheveux.

Un jour, elle ne peut plus quitter son lit bateau en bois divin. Elle marmotte sans manifester d'amertume :

— C'est la fin !

L'après-midi, elle commence à délirer doucement. On met les ciseaux en croix au-dessus de sa tête. Son fils égorge un pigeon qu'il pose, pantelant, sur sa poitrine. Cela ne suffit pas à remuer sa raison. La mort voltige par la case. Elle frôle la conteuse de contes ; elle immobilise déjà ses jambes dans son étau. Les voisines disent :

— C'est la paralysie !

Cristalline fait bouillir de l'écorce de roseau d'Inde et des feuilles de barbadine pour soulager la patiente. Les tisanes ne guérissent pas toujours. Le sorcier, appelé en hâte, s'avoue vaincu. Au dernier coup de l'*Angelus*, un crabe *c'est-ma-faute* se sauve en zigzaguant : c'est l'esprit du mal qui renonce à sa proie. Un

oiseau-mouche jette un cri aigu. Popo et sa femme se rapprochent, pris d'angoisse. L'invisible visiteuse se penche sur l'agonisante et lui parle tout bas. Cynotte se dresse sur ses oreillers et tend les bras vers l'inconnu.

Elle voit, dans une divine prairie, les saints des images et les célestes processions. Sa mère, la pâture, l'attend avec les nourrices qui ont allaité des générations de bébés créoles. Les ombres lui font signe et lui mandent des nouvelles du monde, Cynotte sourit. Elle s'avance dans un grand rêve et murmure :

— Me voici, chès z'amis !

Puis elle retombe, éblouie par Dieu.

Alors, les deux époux manifestent leur douleur par des lamentations prolongées. Un chien hurle dans le voisinage. La mort s'est posée sur la case et sa présence emplit les vivants d'une mystérieuse épouvante.

Lorsque la défunte repose, parée de sa plus belle toilette, Popo prend sur l'étagère une corne de lambi et pousse des plaintes rauques dans le coquillage pour avertir les villageois qu'il y a, cette nuit, une trépassée à veiller.

— Taisez-vous, *neg'z-habitants*, ne vous attardez plus sur la place! *Tambouyé*, cessez la danse! Pleurez, *mamailles*, dans vos berceaux! La conteuse de contes a emporté au paradis les légendes de la Martinique.

Longtemps, l'appel funèbre trouble la campagne, évoquant le souvenir lointain des Caraïbes, qui gémissaient ainsi dans les lambis, afin de prévenir qu'un des leurs s'en était allé boire l'ouycou chez les Ichéris (1).

(1) Dieux Caraïbes.



Cynotte a pris sa place au cimetière sous la tombe usée de sa grand'mère. Déjà, l'herbe germe sur la terre fraîchement remuée ; la couronne de raisiniers marins se fane. Les choses se flétrissent vite et les hommes oublient. Ils vident leur chagrin d'un trait et reprennent hâtivement leurs travaux. Ils savent bien que leur destin est court.

Popo a consacré une semaine à se désoler, mais les prochaines élections le préoccupent. Il se doit à ses ambitions et prépare sa conquête en trinquant avec ses partisans.

Si sa mère était encore présente, elle saurait l'empêcher de fréquenter autant les buveurs de rhum du *Piment-z'Oiseau*.

Cristalline ne s'en donne pas la peine. Elle flâne par la chambre d'un air vague. La féerie passionnée du printemps l'opresse. Sa gole de deuil lui pèse. Elle ne s'intéresse plus aux projets de son mari. Quand il disserte sur les intrigues politiques qui divisent le canton, quêtant une réponse admirative, elle se blottit sur ses genoux.

— Tu ne m'embrasses pas, mon chéri?

Lui, imperturbable, poursuit son idée, tandis qu'elle écoute les bruits du dehors : le glissement d'une couleuvre dans les citronnelles, le vent dans les tamariniers. Lorsque l'alizé nocturne passait, Cynotte avait coutume de dire :

— Ouvre la fenêtre, ma fi. Laisse entrer la respiration du ciel.

Cette bonne femme ignorante créait autour d'elle une atmosphère merveilleuse, qui aidait à vivre. Depuis sa disparition, la mulâtresse éprouve une im-

pression grandissante de solitude. Elle se sent étrangère dans cette bourgade où les paysans continuent fidèlement les habitudes de leurs pères. Elle pense en surveillant la marmite :

— J'ai été l'esclave d'un blanc ; pour finir, me voici la servante d'un gros nègre. Pas ni chance !

Que faire lorsqu'on ne fréquente pas les bamboulas ? Les romances vous restent dans la gorge. On espère en vain les mots d'encouragement d'un mari, indifférent aux menues besognes qui lui tissent une quiétude. Alors, insensiblement, on devient une *moune chimérique*. C'est très dangereux. M. le curé Tiretaine le sait bien. En rentrant de sa promenade, il ne manque pas de lever les yeux de son bréviaire et de répéter à Cristalline, qui s'ennuie, les bras ballants :

— Eh bé ! ti madame, êtes-vous changée en tortue ? L'oisiveté est mauvaise

conseillère, venez m'entendre prêcher, ma chère. La religion, c'est le refuge des mères de famille.

Le curé reçoit depuis vingt ans les confidences des filles de couleur. Il n'ignore pas qu'elles ont besoin de miracle et d'effroi pour rester sages. Popo n'est pas de son avis. Il redoute l'influence du prêtre et ronchonne tout bas :

— La *boîte-confession* c'est un endroit perfide. Les commères y apprennent toutes sortes de raisons pour faire endêver les hommes. Popo Adilas se vante d'être libre penseur. Il gronde sa femme quand elle s'avise de fréquenter les offices du carême. Par esprit de contradiction, elle se précipite à l'église dès qu'il a le dos tourné. C'est une façon de narguer son autorité. Les disputes rompent la monotonie et les réconciliations font toujours plaisir.

Le Jeudi-Saint, Cristalline s'empresse de suivre la procession des négresses qui

battent Judas sous le porche de l'église.

A l'heure où l'on chante *Ténèbres*, les dévotes, qu'un pieux délire exalte, frappent sur des futailles, des tambourins, des calebasses. Les casseroles crèvent sous les coups. Les gamins enragés trépignent : « *Crasez! Judas!* » Les vieux, regaillardis par tout ce tapage, font des moulinets avec leurs *bâtons-moudongue* (1).

Popo ricane, les bras croisés, à la porte de la mairie. Siméon de Montaigne se tient coi dans son échoppe et M. le curé Tiretaine se frotte les mains. Il n'est point ennemi du symbolisme bruyant de ses paroissiens et leur enseigne l'Évangile en s'inspirant de la familiarité goguenarde des Mystères du Moyen-Age.

Le soir, tandis que son mari pérore, Cris-

(1) Le mot créole *moudongue* est la corruption de *Mandingus*, ancien peuple de l'Afrique. Un esclave Mandingue était redouté de ses compagnons. Le nom de cette race s'est transformé en qualificatif pour désigner tout ce qui est terrible, féroce.

talline se faufile au sermon. Il y a foule : les mamzelles recueillies dans leurs robes roses, les matrones convaincues de leur importance, les *z'habitants* las de leur journée de travail.

L'église a été bâtie autrefois avec les dons des flibustiers. M. de La Pagerie, capitaine des dragons de sa paroisse, s'est incliné sur ce banc vermoulu, en uniforme de camelot rouge, brodé d'or. Le décor n'a pas changé, les bonnes gens non plus. Lorsque l'abbé Tiretaine monte en chaire, ses ouailles poussent un soupir de soulagement. Un prédicateur, n'est-ce pas, c'est un très beau conteur de contes. Le curé s'exprime en patois, sans reculer devant les termes à la fois débraillés et candides, qui caractérisent le langage local.

C'est malheureux ça, mes frères, s'écrie l'orateur, c'est malheureux d'être obligé de

grommeler continuellement. Les uns ka prier la Vierge sans goût. Les autres ka pas comprendre que c'est l'âme qui est le maître. Z'autres entêtés comme bourriques z'autres fainéants comme manicous. Moin ka parlé, mes frères, pour tous les mounes en général, tant pis pour celui qui se reconnaîtra... La femme veut bien promettre fidélité au mari. Hélas! moin ka voir pas plus tard qu'hier, une mâtine bailler fameux coup de canif dans son contrat. Tout ça fait pleurer Notre-Seigneur, ka passer quarante jours et quarante nuits dans le mitan des bois. Ecoutez bien :

Le Bon Dieu dit à garçon li : « Tant pis, mon fils, descends sur la terre, mais méfie-toi, le diable c'est une bête malfaisante. Prends garde ka pas badiner li! »

Jésus répond : Oui, papa. Et il descend dans les forêts.

Li marché longtemps, longtemps! Passé rivières, monté montagnes. Pieds à li, mains

à li en sang à force de traverser piquants-raquettes, crocs-à-chien, z'herbes coupantes...

Pendant ce temps-là, le diable ordonne à garçon li : « Compère Satan, mon fi, le bon Dieu té ka battre les champs, en bas, pour nous empêcher de tenter les hommes. Allez mon fi, fermez gueule li ! »

Satan s'en va faire le faraud, fourrant queue li dans culotte, un chapeau à claques sur ses cornes pour que Jésus ne le reconnaisse pas. Ce bougre-là est bien savant ! D'un bond, le voilà rendu en l'air le Morne-Rouge où le Seigneur méditait, le front dans la poussière.

— Bonjour, compère Jésus, murmure le tentateur, vous devez avoir bien faim, bien soif ?

— Passez votre chemin, fit Jésus en lui montrant le poing.

Vous croyez Satan rebuté ? Pas ni ! Li ka virer, ka tourner autour du divin maître en bougonnant :

— *Si vous êtes le fils à Bon Dieu, changez les rochers en gros jambon, les fontaines en bon vin. Venez souper avec moi, pour proclamer tout partout : C'est moi, l'enfant au Bon Dieu!*

Mais Jésus qui voit tout, aperçut les cornes de Satan qui dépassaient de son chapeau, et répondit :

— *Papa moin ne veut pas qu'on défie sa puissance!*

Alors le démon rit très fort et, tenace, suivit Jésus en rabâchant son antienne.

— *Compère Jésus, changez les cailloux en bon manger, les calebasses en bananes-figues!*

Le Seigneur ne tourna point la tête : Il chassa le Malin en criant : « Va-t'en, maudit! Bave de crapaud! Saloperie!...

Et dans ce moment-là, six paniers sambouras descendirent du ciel portés par des anges. Jésus trouva sa récompense. Il mangea la saucisse en pile et but un coco d'eau.

Tout ça veut dire, mes frères, qu'il faut supporter la faim, la soif, toutes sortes de malédictions plutôt que d'écouter les conseils du démon. Ça veut dire, mes frères, qu'il faut croire vos parents, regretter vos fautes et prendre votre mal en patience si vous voulez recevoir la bénédiction du Très-Haut...

Mais, avant de finir, mes z'amis, par grâce ne mêlez jamais l'odeur patchouli à l'huile carapate. Tonnerre! il n'y a pas moyen de résister quand vous venez dans ma boîte-confession (1).

Cristalline, en regagnant sa case, échange ses réflexions avec ses voisins : Ulysse Pannier et Zéphirine Fantaisie.

— Curé là ka bien causé, mon ché!

— Ça vrai, ma ché. Tous les scélérats feront leur soumission.

(1) Traduit du créole.

— Pas tous les scélérats, riposte Mme Adilas. Jamais, vous m'entendez, Martin Bauregard n'avouera ses larcins.

— Si fait, Martin Bauregard s'agenouillera dans la *boîte-confession* et mandera à Missié le curé :

— Hélas ! mon père, j'ai défailli un brin.

— Comment cela, mon enfant ?

— J'ai volé la corde, mon Père.

— Ce n'est pas grave, mon cher garçon...

— Eh bé ! pauv' saint homme, il ne saura point qu'au bout de la corde, il y avait un bœuf!...

Ulysse Panier et Zéphirine Fantaisie se réjouissent : « Ah ! Ah ! Ah ! »

Et ils se donnent des tapes retentissantes sur les cuisses.

Cristalline plaisante à l'unisson. D'avoir entendu un sermon, côte à côte avec les *z'habitants*, l'a rendue soudain un peu pareille à eux.

Le Samedi-Saint, elle ne manque pas la cérémonie du *Gloria*. Lorsque les cloches reviennent de Rome et font le tour de l'île, pèlerines joyeuses de chanter leur voyage, les Martiniquais jettent leurs péchés dans la rivière :

— *Gloria! Gloria!* carillonnent les cloches. *Gloria! Gloria* répètent les fidèles.

Et, les lavandières se précipitent dans les ruisseaux, les négrillons barbotent dans les baquets, les pêcheurs piquent une tête dans la mer. *Gloria! Gloria!* Toutes les négresses sont pures, tous les nègres sont débarrassés de la vilaine poussière. des vices.

— *Gloria! Gloria!* clame Cristalline en aspergeant son sein bronzé, les *fautes-polissonneries* sont pardonnées. *Gloria! Gloria!*

Le rite devient un jeu. On rit, on crie, on se dérobe. Les jeunes gens taquinent les filles. L'eau gicle en fumée de cristal.

Les palmes des lataniers se balancent.
Un voile d'or enveloppe la vallée. L'ivresse
de vivre éclate comme un fruit mûr.
Gloria!

A demi nue sous les balisiers, la doudou
tend sa chair frémissante à l'apothéose
de la terre.

C'est le vieux Pan qui mène l'*Alleluia*.

IV

Des tourbillons de poussière sur les routes. Les gendarmes passent au galop. Les mairies pavoisent, les drapeaux claquent au vent. Ce sont des élections : le missié nègre est roi. Pieds nus, sa *di-basse* (1) sur l'épaule, il dépose son bulletin de vote dans les urnes. Il a l'air terrible, parce qu'il est convaincu. Il chante la *Marseillaise*, braille l'*Internationale*, acclame les uns, conspue les autres. Son vieux sang africain bouillonne dans ses veines. On lui a donné un jeu très dangereux.

Aux Trois-Ilets, sous l'ombrage des

(1) Matraque.

acouas géants, les *neg'-z'habitants* se pressent sur la place. Ils sont tous là : les faucheurs de canne, les pêcheurs et les notables. Les gamins brandissent des palmes de lataniers, les chiens jappent, les coqs s'égosillent. Popo mène le branle. Il se présente comme conseiller municipal. Ses partisans se groupent en troupe docile autour de lui... Affublé d'une ample redingote, juché sur un tonneau, Popo tient de l'ogre et du pantin. Il ouvre une bouche toute grande pour mieux dévorer ses adversaires. Ses dents sont prêtes à mordre.

— *Je suis votre homme, citoyens, s'écrie l'orateur, un prolétaire que la patrie vous envoie. Je sais mon devoir. Je me ferai l'écho de vos plaintes, le bras vengeur de vos revendications, la voix justicière qui dénonce l'insalubrité et la concupis-*
cence.

Emporté par sa fougue, il reprend dans son jargon familier :

— *Si ou ka pas voter pour moin, ou tous citoyens, devenir des bougres d'andouilles, plus bêtes passés les neg's-Guinée. Moin compatissant, moin ka connaître la misère du pauv' moune. C'est pourquoi, chès compatriotes, dans un sentiment de démocratie fraternelle, je souhaite au travailleur et à la compagne qui partage sa couche nécessiteuse, d'engraisser leur ventre de calalous-crabes et de goyaves-confitures. Oui, camarades, j'ai une ambition : c'est la prospérité de ma commune : Je veux porter secours aux orphelins, distribuer des pensions aux veuves, veiller à l'entretien des chemins pour la commodité des voitures et des missiés et dames qui n'ont pas de souliers. Vienne un cyclone, qui arrache les palissades, crève les toits, mutile les récoltes, je suis là, muni de mon instruction civique et obligatoire. Je parle à com-*

père député. Je lui dis : « Baillez l'argent, honorable bienfaiteur, pour la consolation des sinistrés. » Et, par la vertu de mon éloquence, les catastrophes se changent en bénédiction.

A nom de l'Égalité et de la Fraternité, mes amis, vous devez savoir ce qui vous reste à faire. C'est de voter pour moi, Popo Adilas, socialiste incorruptible. Tonnerre de Dieu! citoyens, j'aurais pour vous le cœur d'un père.

On porte Popo en triomphe.

Hélas! ses ennemis arrivent au pas de course, soufflant dans des cornes de lam-bis. La parade se gâte. On s'envoie des noix de coco. Les *dibasses* assomment les plus faibles. Popo disparaît avalé par son tonneau. Un antique pistolet pétarade. Les gendarmes *grosses-bottes* tapent dans le tas. Les commères qui ont risqué un œil curieux aux alentours s'esquivent. Elles

ramassent leurs gosses. Toutes les cases se taisent. La tornade politique déferle sur les toits.

Cristalline redoute les bagarres. Elle est restée chez elle à garder Mano qui pleurniche pour aller se promener. Les heures semblent longues à la jeune femme. Que fait son mari dans la bataille? Reviendra-t-il triomphant ou bien poursuivi par les quolibets? Toutes ces luttes sont ridicules!

Cristalline comprend très mal les revendications des gens de couleur. Aujourd'hui, ils se souviennent amèrement du Code Noir. Les haines défuntes resuscitent et les blancs tremblent sans oser se montrer.

La doudou n'a pas de rancune. Elle est toujours prête à écouter les garçons pâles, qui débitent de savants compliments. C'était ainsi naguère. Les seigneurs, privés de femmes de qualité, enseignaient l'amour

et les belles manières aux négresses. Alors les brunes favorites se détournent de leur devoir et font la moue aux nègres farouches qui défrichaient la broussaille campêche en sifflant des airs du Congo.

Vers le soir, fatiguée d'attendre, cloîtrée à la maison, Cristalline s'enfonce dans la campagne. Elle prend le sentier qui grimpe derrière le verger et se réjouit avec le petit Mano de pouvoir flâner en paix. Quelques rares bûcherons se hâtent à travers les mornes. Ils saluent la maîtresse bien poliment au passage. La forêt les a préservés des attitudes insolentes et des gros mots qu'on apprend sur les quais en déchargeant les bateaux. Cristalline rejoint la route ; c'est le but habituel de ses promenades. Elle gagne une sourde nostalgie à force de contempler cette longue coulée d'argile, qui court entre deux ravines rejoindre l'horizon. Tout est vide, tout est nu. Il n'y a jamais

rien. C'est triste et c'est irritant comme un espoir qui ne veut pas mourir.

Pourtant, cette fois, une ombre chemine dans le lointain. Elle se rapproche. C'est quelque chose de gris et puis c'est une gole à pastilles, et finalement c'est Sapote, la colporteuse. Elle trotte alertement, sa boîte en bois sur la tête. Voilà une bonne aubaine !

— Bonjour, Mamzelle Sapote.

— Bonjour, ma mie. Déchargez-moi !

La marchande s'agenouille. Cristalline lui enlève son fardeau, un ballot qui pèse au moins quarante livres. Mamzelle Sapote étale sa marchandise sur l'herbe. Il y a de tout dans la boîte en bois : des coupons d'indienne, des cravates, des dés en argent, des rubans. On cause.

Sapote connaît les nouvelles du pays. Cela lui aide à débiter trois sous de poudre de riz et dix sous de pommade à la violette. Un jour, elle traverse le bourg

Sainte-Marie, le lendemain, elle est à la Trinité, le dimanche elle entend la messe au Vauclin. Elle s'improvise la messagère des familles et narre des choses surprenantes.

— A l'Anse-à-l'Ane, Virginie Fidélité a mis au monde un *mamaille-zombi*. Il a le ventre d'un *crapaud-bœuf*, les yeux d'un manicou ! C'est ça qui est z'affaires !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Aux Carbets, Jean Macouba, en rentrant à la brune, a tué avec sa matraque son voisin qu'il prenait pour un revenant.

— A Fort-de-France, Mayotte Beau-soleil est à la geôle pour avoir volé des lapins au juge d'instruction.

— Et puis, Mamzelle Sapote ?

— C'est tout !... Non, pourtant, ce n'est pas tout. En passant devant l'habitation Desmasières, Sapote a entendu les violons chanter. Il y a des noces dans l'air.

— Quelles noces? questionne distraitement Cristalline.

— Les noces d'une des jeunes filles. On dit qu'elle s'est mise en tête d'épouser un *béket* établi à la Trinidad. Il l'emmènera côté li, chez les Anglais *compa-raison*.

— Ou pas connaître le nom du *béket*?

— Moin pas save! C'est un ancien *fatras* qui tient la succursale de missié Desmasières... Garçon-là malin!

Cristalline laisse tomber les fanfreluches qu'elle tourne entre ses doigts.

— Ce ruban-ci, pour vous, Madame, c'est une pièce d'un franc.

— Pas ni! pas ni!

Il n'y a plus de colifichets, d'histoires à dormir debout. Il y a le retour d'un amant. C'est un ingrat. Il est heureux sans s'inquiéter du sort de sa maîtresse, enterrée dans la cabane d'un rustre pour élever son bâtard.

— Êtes-vous devenue une statue en carton, grommelle Sapote? Eh bien! adieu.

Ah! Mamzelle, qui vendez des fariboles, vous auriez dû continuer votre chemin sans ouvrir votre boîte en bois. Mais la négresse, indifférente, reprend son chargement en répétant pour les arbres et les oiseaux :

— La colporteuse, la colporteuse! Z'épingles, z'aiguilles, z'odeur patchouli!

Colporteuse, colporteuse, vous n'avez pas emporté toute votre pacotille. Vous avez jeté au vent des mots cruels qui blessent comme la pointe de vos *z'épingles-tremblantes*. Cristalline entend bourdonner à ses oreilles vos racontars de vieille radeuse. Elle n'a plus le courage de regagner le village. Elle s'allonge, sans force, contre la mousse, à l'abri d'un taillis.

Yves est revenu. C'est pour lui les révérences et les musiques. Pour lui les fiancées précieusement attifées et les bou-

quets de fête. Cristalline voudrait s'élancer d'un trait jusqu'à l'habitation Desma-sières, troubler le bal, arrêter les violons et chasser honteusement le *béket*. Il s'en irait l'échine basse, pareil à un chien qui a perdu son gîte.

Auprès d'elle, las d'être sage, Mano se fâche. Il s'ennuie, il a faim et demande sa soupe. Le jour se retire du taillis, c'est déjà presque la nuit. Les rameaux enchevêtrés semblent à la jeune femme de grands bras fantastiques qui se tordent et se joignent pour l'empêcher de passer. Irritée par la monotonie champêtre, elle gémit :

— Moin pauvre esclave à la chaîne, pauvre esclave !

Elle s'en retourne à pas lents, un peu hagarde, giflée par les branches qui veulent la retenir.

*
* *

Très tard, dans la maison fermée, Cristalline évoque le souvenir de l'étranger, hantée de regrets jaloux. Son mari est retenu à la mairie, elle s'en réjouit. Elle n'aurait pas la patience de s'intéresser à lui. Qu'il soit victorieux ou battu, peu lui importe ! Le présent se détache d'elle sans secousses. Seul, l'avenir compte et l'attire en avant à la façon d'un vertige. Sur la place, les clameurs s'apaisent. Le trot des gendarmes *grosses-bottes* ébranle la porte. Un dernier pochard, chassé du *Piment-z'Oiseau*, rote « Vive la République » au fond d'un fossé. Un silence gagne le village par étapes. On n'entend plus que l'imperceptible frisson des feuilles et des vagues.

Popo rentre vaincu. Il s'effondre sur la *dodine*. Ses vêtements sont déchirés. Sa bouche pue comme une gourde à tafia. Il marmotte des mots sans suite.

— Il a été trahi ! Siméon de Montaigne lui a joué un tour. Ce bandit a fait voter les morts. Il a inscrit sur les bulletins de vote les noms des trépassés qui reposent dans le cimetière sous les pierres abandonnées. C'est l'usage, il aurait dû se méfier. Ah ! malédiction !

La colère l'empoigne. Il s'excite, ébranle les meubles, écrase la gargoulette, vocifère :

— Le déshonneur est sur moi !

La mulâtresse se cache dans son tablier. Popo, que cette craintive inertie achève d'exaspérer, lève le poing. C'est un besoin lorsqu'on a été molesté par une horde de fantoches en délire. Il secoue les épaules fragiles, cogne le front buté. Ses ongles s'enfoncent rageusement

dans la chair passive, moelleuse sous les coups.

— Danse, Cristalline, le *caleinda-marré*, c'est la danse de tes sœurs !

Quand l'homme n'a plus la force de tempêter, il tombe sur le lit et s'endort, les bras en croix, lourde brute crucifiée d'ivresse.

La nuit baigne le corps brisé de Cristalline dans sa pureté d'eau profonde. Le jardin entre par la fenêtre ouverte. Les senteurs éparses se font légères et frôlent les meurtrissures de la doudou d'un invisible baume. A l'horizon, la mer luit. Elle a pris toute la lumière du ciel. Il n'y a qu'elle et la route pour éclairer la terre. Ah ! cette route. Elle se glisse avec des perfidies de serpent dans la campagne immobile. Elle traverse les mornes, côtoie les précipices, elle s'échappe, rejoindre la ville. Elle quitte le village, cet humble amas de cases qui abritent

les atomes de bonheur, les souffrances taciturnes, la résignation quotidienne des paysans.

Cristalline soupire.

— Les violons chantaient !

La route scintille, long reptile fascinateur, la route l'appelle. La chandelle est presque morte, il est temps.

Cristalline ne dansera plus le *caleindamarré*.

Elle rassemble dans son panier ses bijoux, ses foulards, ses robes, les chemises de Mano. Encore ce madras, ce bout de soie et l'almanach qui donne la clé des songes...

— *Ou vini, yche moin.*

Le *yche* se plaint, surpris dans son sommeil. Elle l'attache sur son dos, solidement, avec le mouchoir à carreaux qui entoure sa taille quand elle lave à la rivière.

Pieds nus elle s'en va, sans détourner

la tête, retrouver la ville en suivant la route.

Et le village, gardé par les manguiers centenaires, s'enfonce au tournant, prostré dans le noir.

V

Elle a marché toute la nuit de son pas élastique de montagnarde. A la pointe du jour elle s'assied, accotée sur une borne, et Mano mange un *pain-mi*.

L'aube éteint les étoiles, elles elignotent, à demi évanouies. La lune attire sa face morte entre les nuages ; la brume rampe dans les marigots. Tout est gris, pétrifié dans du rêve. La nature n'ose pas bouger, enveloppée de limbes et hésitante à renaître.

Cristalline plonge ses pieds nus dans l'herbe humide. Elle respire à l'aise, contente d'être libre, déjà loin de sa vie d'hier. Puis des vapeurs roses tendent l'Orient de féeriques banderoles. L'aurore

perce les nuées. La chaîne des Carbets s'embrase. Un mansfeni s'envole en quête d'une proie. La joie éclate dans la gloire verte des champs. A califourchon sur son mulet, une marchande passe. Ses hottes débordent de bananes, de chapelets écarlates de piments. Étonnée de rencontrer si tôt une passante, elle s'informe, toute ronde et franche sous son chapeau de jonc.

— Eh bien ! que faites-vous là, pauv' malheureuse ?

— Hélas ! moin bien chagrine, rompue, battue comme lambi... Moin ka pati...

Le mulet s'arrête et mâche une fleur-baraguette. La marchande se penche en avant, pressentant une aventure, quelque chose de très sentimental qu'elle pourra conter au marché.

Cristalline narre son histoire, pas toute, juste ce qu'il en faut. Son mari est un brutal. Il la délaisse, il la torture, alors

voilà, elle se sauve, emportant son *yche*.

— Pas ni besoin d'un tout ti service, reprend la femme apitoyée.

— Prenez mon panier, vous le déposerez à la case de ma *ché cocotte*, une personne très bien, qui loge sur la Levée. Vous demanderez Sylvanie, la brodeuse. Vous verrez, il y a deux plants de giroflier devant la porte. C'est tout de suite avant la rue des Amours...

La marchande cale le panier dans ses corbeilles.

— Bonne chance !

— Merci à vous !

Cristalline sourit. Elle sait que l'inconnue s'acquittera de sa mission. Les petites gens des Antilles sont compatissants entre eux. C'est pour cela qu'ils parviennent à suivre leur fantaisie sans s'inquiéter du reste. Et l'insoucieuse fille continue son voyage en monologuant :

— Ah ! oui, on saura ce que vaut une doudou. Le *fatras* si orgueilleux de sa réussite, elle l'abattra, le pulvérisera, elle le piétinera et il rampera à ses genoux.

Cette vision de l'infidèle repentant l'attendrait soudain. Yves n'était pas méchant. Il avait prêté sa vie sans faire attention, il l'a reprise de même. Quand il verra son fils, il ne pourra pas le repousser. Et, pour occuper Mano impatienté par la longueur du trajet, elle échafaude toutes sortes de projets.

— Tais-toi, *mamaille* ! Tu vas embrasser ton vrai papa, un beau papa neuf qui a des cheveux blonds, un habit *gommé*, des manières polies. Il dira comme ça : « Oïe, mon Dieu ! le bel enfant, Je le reconnais. Il a mon nez droit, mes lèvres pincées. Ce n'est pas un vilain *neg' bitaee* qui l'a fabriqué, non !... » Et pis, c'est Mano qui engraissera son ventre avec des *tablettes*.

cocos et c'est Cristalline qui s'achètera des z'agrèments : mouchoirs, foulards, esclavages, tout!...

Une allègresse l'entraîne. Elle oublie sa fatigue et, pour rythmer son pas, elle fredonne sur deux notes en poursuivant sa chimère : *Tablettes-cocos*, mouchoirs, foulards, esclavages!

La route déroule ses lieues de cendre. Il faut gravir les côtes, sauter le gué, longer le torrent. Ici, des toits en lattes de palmiers émergent des bois; là, les pétales neigeux des caféiers piquent les haies. Le bref coup de clairon du coq annonce la prochaine bourgade. Le soleil monte et Mano devient lourd, si lourd! Il pleure, surpris de sentir chez sa mère un autre désir que le sien.

Le sol brûle, Cristalline va. C'est une ombre courbée dans un désert d'or. Le soleil l'enveloppe dans son triomphe de feu. Son corps fléchit, sa voix s'enroue.

De plus en plus bas, de plus en plus lente, elle soupire :

— Mouchoirs, foulards, esclavages !

Et cela devient presque une plainte, presque une douleur. Elle va, fugitive amoureuse, sans avoir la force de penser pourquoi elle fuit.

A deux heures de l'après-midi, traînant ses pieds gonflés, Cristalline arrive à l'habitation Desmasières. A travers la grille, elle aperçoit les branches entre-croisées au-dessus de l'allée principale. La maison est silencieuse, les persiennes sont closes.

Man-Dou est là, béate dans son fauteuil, Plesguen, les jeunes filles feuillettent des magazines. Nul ne se doute qu'une passante les guette, avide de détruire d'un mot cette quiétude de riches.

La mulâtresse contemple, indécise, le paisible décor et songe :

— Je vais sonner, entrer, dire : Bon-

jour Madame, je viens chercher mon
amant. C'est très simple !

Et c'est pourtant très difficile à réaliser
quand on est lasse à mourir et qu'un en-
fant réclame son lit en gémissant.

Elle s'abat comme une bête fourbue,
murmure : « Plus tard, » et se couche dans
le fossé.

L'ombre est douce. Un sommeil pesant
terrasse la campagne. La brise molle dé-
tache les mangots mûrs à point. Cris-
talline suce un fruit, berce Mano. Lors-
qu'elle a jeté plusieurs noyaux autour
d'elle, la mulâtresse s'endort, épuisée
d'avoir tendu sa volonté pendant des
lieues.

Et cela dure longtemps cet assoupis-
sément vaincu de la femme et des choses.

Le claquement d'un fouet la réveille.
Dans une vague somnolence elle entend
les roues d'une voiture grincer sur le gra-
vier. Le portail s'ouvre et un cabriolet

tourne. Derrière le dos d'un cocher débonnaire, des rires fusent, des exclamations se mêlent.

Elle se frotte les yeux. C'est lui, c'est Yves. Elle a reconnu sa voix. Elle se dresse, s'élançe, crie :

— C'est moi, c'est moi !

Un instant distraite, Mlle Desmasières se détourne.

— Il y a une mendicante qui essaie de nous rattraper.

Mais le jeune homme ne voit qu'une fourmi égarée sur le cou de sa compagne. Ses doigts s'attardent sur la nuque lisse et sa bouche se pose.

Cristalline court après la poussière qui vole. Ses bras sont tendus en avant. Il lui semble qu'elle poursuit le vent. Au premier carrefour, elle trébuche et s'affaisse sur le talus. Les cabriolets des blancs vont trop vite.

Son espoir, sa rancune, tout cela a

fondu. On ne saisit pas le bonheur au galop. Il fait trop chaud pour aller jusqu'au bout de son désir. Cristalline ne sait pas aider son destin. Elle le prend tel qu'il est. C'est une doudou ! Trop de fantômes la tiennent. Ils lui ont transmis leur passivité de barbares enchaînés. Ils veillent en elles, innombrables, pour l'empêcher d'être une autre qu'eux-mêmes, et pour qu'elle reflète docilement les gestes de sa race.

Elle regarde le cabriolet disparaître, hausse les épaules, ricane : « Ça ka fait moins ! » et chasse un moustiqué tenace.

Mang, à moitié nu, se vautre dans la mousse. Les mangots tombés sont bons. Jusqu'au soir, elle se repose.

Et l'alizé passe en rafales.

L'île, délivrée, frémit. La doudou s'étire. Elle se lève, elle écoute.

Le tam-tam bat. C'est une invite lointaine, toujours pareille, sourde pulsa-

tion qui s'exhale de la terre moite. Les dieux païens sont ressuscités. Les sorcières les ont réveillés avec leurs merveilleuses fumées. Une âcre odeur végétale s'échappe des forêts. Les essences aphrodisiaques s'éparpillent dans l'air plus vif et soufflent au visage leur volupté sauvage. Le soleil se couche. A l'horizon, Fort-de-France est un immense buisson ardent.

Il est temps de secouer l'accablement du jour et de désaltérer sa soif de vivre jusqu'au matin.

Cristalline, son bâtard sur le dos, suit la route qui mène à la ville. Le bruit du tam-tam scande ses pas. Légère, semblable à l'oiseau-colibri, elle gazouille dans son jargon d'enfant :

Ça qui meilleu, ça qui plus doux,
Miel-confitu et puis vesou,
C'est l'amou, l'amou,
L'amou.

Ça qui voltiger tout partout,
Ça qui guetter sous les bambous,
Chasseur-chou,
C'est l'amou.

L'amou, l'amou, sirop plus doux,
Miel-confiture et puis vesou,
L'amou, l'amou...

La peau luisante, l'œil vif, elle lance à
pleine gorge son appel passionné :

L'amou, l'amou...

De la vague au ruisseau, de la source
au bocage, l'écho répète en sourdine : L'amou,
l'amou !

C'est la chanson de la Martinique.

Cette nuit, Cristalline dansera la biguine
au bal Loulou.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

	Pages.
FORT-DE-FRANCE.....	I

DEUXIÈME PARTIE

CHEZ LES NEG'S-Z'HABITANTS.....	163
---------------------------------	-----

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1929

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA LIBRAIRIE PLON
ROMANS ET NOUVELLES

Bourget (Paul), de l'Acad. franç.—	Barrès (Maurice), de l'Ac. franç.—
<i>Le Tapin</i> . 23 ^e mille..... 12	<i>Amor et Dolori sacrum</i> . E. déf. 12
<i>Nos actes nous suivent</i> . 37 ^e mille.	<i>Le Jardin de Bérénice</i> . Ed. d. t. 12
2 volumes..... 24	<i>Du sang, de la volupté et de la</i>
<i>La Gêlle</i> . 74 ^e mille..... 12	<i>mort</i> . Edit. déf..... 12
<i>Le Danseur mondain</i> . 70 ^e m. 12	<i>Sous l'œil des Barbares</i> . E. déf. 12
<i>Conflits intimes</i> . 30 ^e mille.... 12	<i>Un Homme libre</i> . Edit. déf... 12
<i>Cœur pensif ne sait où il va</i> .	<i>Un Jardin sur l'Oronte</i> . 90 ^e éd. 12
85 ^e mille..... 12	<i>La Colline inspirée</i> . Edit. déf. 12
<i>Un Drame dans le monde</i> . 66 ^e m.	<i>Les Déracinés</i> . 15 ^e édit. 2 v. 24
Prix..... 12	<i>Colette Baudoche</i> . Edit. déf... 12
<i>Lazurine</i> . 130 ^e mille..... 12	<i>Les Amitiés françaises</i> . E. d. 12
<i>Anomalies</i> . 25 ^e mille..... 12	<i>L'Appel au soldat</i> . Ed. déf. 2 vol.
<i>L'Ecuyère</i> . 47 ^e mille..... 12	Prix..... 2 ^e
<i>Le Sens de la mort</i> . 169 ^e mille. 12	<i>Le Mystère en pleine lumière</i>
<i>Laurence Albani</i> . 52 ^e mille. 12	40 ^e édit..... 12
<i>Le Démon de midi</i> . 97 ^e m. 2 v. 24	<i>L'Ennemi des lois</i> . Edit. déf. 12
<i>L'Emigré</i> . 82 ^e mille..... 12	<i>Au service de l'Allemagne</i> . E. d. 12
<i>L'Étape</i> . 96 ^e mille. 2 vol.... 24	Bertrand (L.), de l'Acad. française.
<i>Un Divorce</i> . 116 ^e mille..... 12	— <i>Une Nouvelle éducation senti-</i>
<i>Némésis</i> . 69 ^e mille..... 12	<i>mentale</i> . 12 ^e mille..... 12
<i>Le Fantôme</i> . 41 ^e mille..... 12	Bordeaux (H.), de l'Acad. franç.—
<i>Le Justicier</i> . 39 ^e mille..... 12	<i>Andromède et le monstre</i> . 45 ^e mille.
<i>L'Envers du décor</i> . 21 ^e mille. 12	Prix..... 12
<i>La Dame qui a perdu son peintre</i> .	<i>Le Calvaire de Cimiez</i> . 48 ^e m.. 12
27 ^e mille..... 12	<i>Rap et Vaga</i> . 25 ^e mille..... 13
<i>Les Détours du cœur</i> . 33 ^e m.. 12	<i>Le Barrage</i> . 46 ^e mille..... 12
<i>Les Deux Sœurs</i> . 36 ^e mille... 12	<i>Les Jeux dangereux</i> . 48 ^e mille 12
<i>*Drames de famille</i> . 40 ^e mille. 12	<i>Le Cœur et le sang</i> . 50 ^e mille. 12
<i>L'Eau profonde</i> . 36 ^e mille... 12	<i>L'Amour et le Bonheur</i> . 36 ^e m. 12
<i>Un homme d'affaires</i> . 22 ^e m.. 12	<i>La Chartreuse du Reposoir</i> . 82 ^e m.
<i>*Monique</i> . 36 ^e mille..... 12	Prix..... 12
<i>André Cornélius</i> . Edit. déf... 12	<i>Yamité sous les cèdres</i> . 76 ^e m. 12
<i>Complications sentimentales</i> ... 12	<i>La Vie est un sport</i> . 25 ^e mille. 12
<i>Pastels et Eaux-fortes</i> . E. déf. 12	<i>La Vie recommence : I. La Résur-</i>
<i>Voyageuses</i> . Edit. déf..... 12	<i>rection de la chair</i> . 68 ^e mille. 12
<i>L'Irréparable</i> . Edit. déf..... 12	II. <i>La Chair et l'esprit</i> . 42 ^e m. 12
<i>Physiologie de l'amour moderne</i> .	<i>La Maison morte</i> . 44 ^e mille... 12
Edit. déf..... 12	<i>Ménages d'après guerre</i> . 32 ^e m. 12
<i>Un cœur de femme</i> . Ed. déf... 12	<i>*La Nouvelle croisade des enfants</i> .
<i>Le Disciple</i> . Edit. déf..... 12	41 ^e mille..... 12
<i>Mensonges</i> . Edit. déf. 2 vol.. 24	<i>La Peur de vivre</i> . 132 ^e mille.. 12
<i>Cosmopolis</i> . Edit. déf. 2 vol. 24	<i>Une Honnête Femme</i> . 32 ^e m.. 12
<i>Terre promise</i> . Edit. déf.... 15	<i>Le Lac noir</i> . 20 ^e mille..... 12
<i>La Duchesse bleue</i> . Ed. déf... 12	<i>Les Yeux qui s'ouvrent</i> . 152 ^e m. 12
<i>Cruelle énigme</i> . Edit. déf.... 12	<i>La Maison</i> . 85 ^e mille..... 12
<i>Une Idylle tragique</i> . Ed. déf.. 15	<i>La Neige sur les pas</i> . 105 ^e m. 12
<i>Un Crime d'amour</i> . Ed. déf... 12	<i>La Robe de laine</i> . 130 ^e mille.. 12
<i>*Un Saint</i> . Ed. déf..... 12	<i>La Croisée des chemins</i> . 58 ^e m. 12
<i>Recommencements</i> . Ed. déf... 12	<i>Les Roquevillard</i> . 86 ^e mille.. 12
Bourget (P.), Houville (G. d'),	<i>*La Petite Mademoiselle</i> . 37 ^e m. 12
Benoit (P.), Duvernois (H.). —	<i>L'Amour en fuite</i> . 26 ^e mille.. 12
<i>Le Roman des Quatre</i> . 79 ^e m. 12	<i>Jeanne Michelin</i> . 8 ^e mille.... 12
<i>Michéline et l'Amour</i> . 48 ^e m. 12	<i>Le Pays natal</i> . 16 ^e mille..... 12

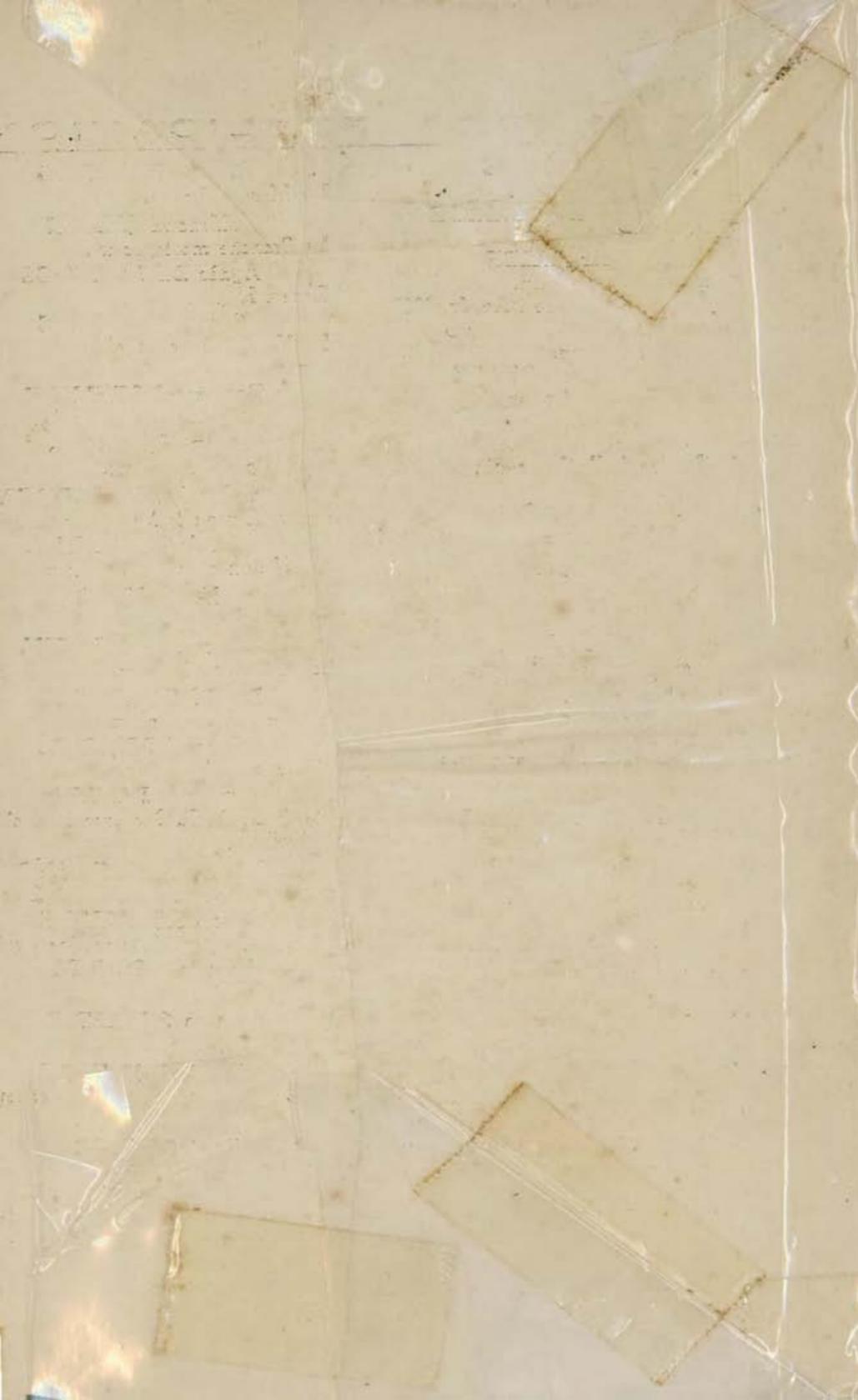
Bordenaux (H.), de l'Acad. franç.—
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.
 38^e mille..... 12
Amours du temps passé. 13^e m. 12
L'Ecran brisé. 21^e mille... 12
La Fée de Port-Cros. 37^e mille. 12
Le Carnet d'un stagiaire. 15^e m. 12
 Lavedan (Henri) de l'Académie
 française.— *Le Chemin du salut :*
 I. *Irène Olette.* 12^e mille... 15
 II. *Gaudias.* 2 vol. 10^e mille. 20
 III. *Panteau.* 2 vol. 8^e mille... 20
 IV. *Madame Lesoir.* 8^e m. 2 v. 24
Monsieur Gastère. 13^e mille... 12
 Vogué (V^o E.-M. de), de l'Ac. fr.—
Les Morts qui parlent. 31^e éd. 15
Le Maître de la mer. 50^e éd... 15
Jean d'Agrevs. 78^e éd. 12
 Acker (P.). — *La Protectrice.*... 12
 * *Les Exilés.* 32^e éd. 12
 Aeremant (G.). — * *Le Carnaval d'été.*
 20^e mille..... 12
 * *Gai ! marions-nous !* 55^e éd. 12
 * *La Huile d'acajou.* 25^e éd. 12
 * *Ces Dames aux chapeaux verts.*
 63^e éd. 12
La Sarrasine. 20^e éd. 12
 Adam (J.). — *Chrétienne.* 36^e éd. 12
Patenne. 36^e éd. 12
 André-Cuel. — *Barocco.* 10^e éd. 12
L'Homme fragile. 7^e mille... 12
La Jongue immobile. 12^e éd. 12
Le Meneur de joies. 6^e mille... 12
 Ardel (H.). — *L'Aube.* 82^e éd. 12
Le Chemin qui descend. 82^e éd. 12
La Nuit tombée. 95^e éd. 12
La Faute d'autrui. 62^e éd. ... 12
L'Absence. 58^e éd. 12
Le Feu sous la cendre. 92^e éd. 12
L'Etreinte du passé. 95^e éd. 12
L'Appel souverain. 76^e éd. ... 12
L'Imprudente aventure. 82^e éd. 12
Les Ames dross. 80^e éd. 12
 Arène (Paul). — *La Veine d'argile.*
 7^e mille..... 12
 Aubardès (Gabriel d'). — *L'In-*
justice est en moi. 10^e éd. ... 12
 Agnès. 5^e mille..... 12
 Aubriat (J.-P.). — *Le Chatnon.*
 10^e éd. 12
 Avesnes. — *La Vocation.* Prix du
 Roman Ac. fr. 1918. 16^e éd. 12
L'Île heureuse. 12^e éd. 12
 Balde (Jean). — *Reine d'Arbieux.*
 26^e mille..... 12
La Vigne et la Maison. 18 éd. 12
La Survivante. 6^e mille..... 12
Le Golland. 16^e éd. 12
 Bernanos (Georges). — *Sous le*
soleil de Satan. 68^e mille... 12
L'Imposture. 26^e mille... 12
 Billy (A.) et Twersky (M.). — *Le*
Fléau du savoir. 16^e éd. ... 12

Billy (A.) et Twersky (M.) —
Comme Dieu en France. 13^e éd. 12
Le Lion, l'Ours et le Serpent. 12
 Boulenger (Jacques). — Les romans
 de la Table ronde. 27^e éd. 12
 I. *Histoire de Merlin l'enchanteur.*
 Prix..... 12
 II. *Les Amours de Lancelot.* 12
 III. *Le Chevalier à la charrette.* 12
 IV. *Le Saint Graal.*..... 12
 Bouzinae-Cambon. — *Echec et mat.* 12
Notre amitié. 10^e éd. 12
 Carrère (Jean). — *La fin d'Atlantis.*
 19^e éd. 12
 Castagnou (A.). — *Diana.* 4^e m. 12
 Cazin (Paul). (Prix de littér. régio-
 naliste). — * *Décadi.* 21^e éd. 12
L'Alouette de Pâques. 12^e éd. 12
L'hôtellerie du Bacchus sans tête.
 20^e éd. 12
Lubies. 12^e éd. 12
 Chadourne (M.). — *Vasco.* 22^e m. 12
 Cheu (Ch. M.). — *Thés ou le Chant*
de l'Alouette. 10^e éd. 12
 Chéreau (G.), de l'Ac. Goncourt.—
Valentine Paquault. 12^e m. 2 v. 24
 * *La Despelouquère.* 10^e mille. 12
 * *La Maison de Patrice Perrier.* 12
Le vent du destin. 10^e mille... 12
 Chescin (Serge de). — *Les Epaves*
blanches. 8^e éd. 12
 Christophe (Jacques). — *Rayons*
violet. 4^e mille..... 12
Le Diable et son train. 6^e m. 12
 Colplet. — *Marcellin Mauchartier.*
 (Pr. Blumenthal 1924). 8^e éd. 12
La Onzième heure. 14^e éd. ... 12
 Créach (J.). — *Maudez le Léonard.*
 8^e mille..... 12
 Davignon. — *Un Belge.* 6^e éd. 12
Ainée Collinet. 7^e éd. 12
Mon ami français. 8^e éd. ... 12
Les Deux Hommes. 10^e éd. ... 12
Un pénitent de Furnes. 16^e éd. 12
Le vieux Bon Dieu. 14^e éd. ... 12
 Denarié (Emmanuel). — *La Cha-*
pelle des morts. 8^e éd. 12
 Dostoevsky (Th.). — *L'Esprit sou-*
terrain. 10^e éd. 12
L'Idiot. 35^e éd. 2 vol. 24
Souvenirs de la maison des morts.
 37^e éd. 15
Crimes et le châtiment. 77^e éd. 15
Humilités et offensés. 20^e éd. 2 v. 24
Les Frères Karamazov. 44^e éd. 2 v.
 Prix..... 24
Les Possédés. 2 vol. 9^e mille... 24
Les Pauvres gens. 7^e mille... 12
La Confession de Starroguins. 12^e éd.
 Prix..... 12
 Dufourt (J.). — * *Marielle* 15^e éd. 12
Sur la route de lumière. 8^e éd. 12
Grâce ou la chatte sauvage. 8^e éd. 12

Dufourt (J.). — *Désormais*. 10^e éd. Prix..... 12
Calixts ou l'Introduction à la vie lyonnaise. 35^e édít..... 12
Maitresse Jacques. 21^e mille... 12
Dumas (André). — **Ma petite Yvette*. 17^e édít..... 12
Dupont (M.). — *Gloire*. 12^e édít. 12
Fragilité. 20^e édít..... 12
Estalén (J.-Fr. d'). — *Les Auvents au soleil*. 8^e mille..... 12
Fournier (P.-P.). — *Le Dernier amour du colonel Les*. 10^e éd. 12
Fromentin (Eugène). — *Dominique*. 92^e édít..... 12
Giraud-Mangin. — *Secrétaire d'ambassade*. 4^e mille..... 12
Ceux de jadis. 6^e édít..... 12
Green (J.). — *Mont-Cindre*. 10^e m. 12
Adrienne Mesurat. 25^e mille. 12
Henriot (Emile). — *Aricie Brux ou les vertus bourgeoises*. (Prix du Roman. Ac. fr. 1924) 31^e m. 12
L'Instant et le Souvenir. 9^e m. 12
Les Temps innocents. 5^e m. 12
Le Diable à l'hôtel. 5^e mille... 12
Les Aventures de Sylvain Dutour. 5^e mille..... 12
L'Enfant perdu. 8^e mille..... 12
Huysmans (J.-K.). — *En route*. 57^e mille..... 18
La Bièvre et Saint-Séverin. 8^e m. 15
La Cathédrale. 61^e mille..... 18
Ste Lydwine de Schiedam. 29^e m. 15
L'Oblat. 37^e mille..... 20
Les Poulx de Lourdes. 48^e m. 15
Là-bas. 51^e mille..... 15
En rade. 12^e mille..... 15
Jaloux (Edmond). — *La Branche morte*. 8^e mille..... 12
Le reste est silence. 29^e édít. 12
Les Profondeurs de la mer. 24^e édít. Prix..... 12
Les Amours perdues. 26^e édít. 12
L'Eventail de crêpe. 13^e mille. 12
Au-dessus de la ville. 7^e mille. 12
L'Escalier d'or. 10^e mille..... 12
L'Alcyone. 24^e édít..... 12
La fin d'un beau jour. 17^e m. 12
Fumées dans la campagne. 9^e m. 12
O toi que j'eusse aimé! 24^e éd. 12
Soleils disparus... 20^e édít... 12
Le jeune homme au masque. 18^e éd. Prix..... 12
Jammes (Francis). — **Le Livre de saint Joseph*. 7^e mille..... 12
Jean-Javal (Lily). — *L'Inquiète*. 8^e édít..... 12
Le Brasier 6^e édít..... 12
Jouglot (René). — *Le Nouveau Corsaire*. 8^e mille..... 12
Confessions amoureuses. 7^e m. 12
Le Bal des Ardents. 7^e mille. 12

La Brète (J. de). — *Les Reflets*. 30^e édít..... 12
La Source enchantée. 15^e m. 12
Le Clay (Maurice). — *Badda, fille berbère*. 13^e édít..... 12
Le Chat aux oreilles percées. 10^e éd. Prix..... 12
Itto. 12^e édít..... 12
Le Goffle (Charles). — *L'Abbessé de Guérande*. 15^e édít..... 12
L'Illustre Bobinet. 10^e édít... 12
Madame Ruguellou. 12^e édít. 12
Lhande (P.). — *Luis*. 15^e édít. 12
Miyentchu. 19^e édít..... 12
Les Mouettes. 20^e édít..... 12
**Mémoires d'un écurauil*. 15^e éd. 12
Les Lauriers coupés. 26^e édít. 12
Bibblis. 19^e édít..... 12
Lichtenberger (André). — *Petite Madame*. 62^e édít..... 12
Le Petit Roi. 38^e édít..... 12
Le Sang nouveau. 25^e édít... 12
Biche. 22^e édít..... 12
Chez les Graffougnat. 26^e édít. 12
Les André Graffougnat. 24^e éd. 12
Le Cœur est le même. 18^e édít. 12
La Mort de Corinthe (A). 12^e éd. 12
Juste Lobet, Alsacien. 20^e édít. 12
Des enfants dans un jardin. 24^e éd. Prix..... 12
Longnon. — *La Nouvelle Hélène*. 7^e mille..... 12
Longworth Chambrun. — *Le roman d'un homme d'affaires*. 6^e édít. 12
La Nouvelle Desdémone. 6^e éd. 12
Louwyck (J.-H.). — *La Légende du gui*. 10^e édít..... 12
Malo (Henri). — *Clorinde*. 5^e m. 12
Margueritte (Paul). — *La Maison brûlée*. 20^e édít..... 13
L'Autre lumière. 30^e édít... 12
**Ma Grande*. 62^e édít..... 12
Nous, les mères... 27^e édít... 12
La Tourmente. 25^e édít..... 12
Margueritte (Paul et Victor). — *Les Braves gens*. 89^e édít... 15
La Commune. 71^e édít..... 12
Le Désastre. 126^e édít..... 15
Les Tronçons du glaive. 94^e éd. 15
**Poum*. 85^e édít..... 12
**Zette*. 71^e édít..... 12
Les Deux vies. 63^e édít..... 12
Martial-Piéchaud. — *La romanes à l'étoile*. 6^e mille..... 12
Vallée heureuse. 20^e édít..... 12
Renaitre. 8^e mille..... 12
Martinon (S.). — *Nous deux*. 10^e éd. Prix..... 12
Le Cœur mal défendu. 10^e éd. 12
L'Orgueilleuse..... 12
Les Tourmentés. 5^e mille..... 12
Maucière (J.). — *L'Infernale*... 12
Tivolis aux yeux de mer. 8^e éd. 12

Mayran (Camille). — <i>Histoire de Gotton Connizoo</i> . Prix du Roman Ac. fr. 1918. 11 ^e édité..... 12	Sarment (Jean). — <i>Jean Jacques de Nantes</i> . 16 ^e édité..... 12
L'Éprouve du fils. 10 ^e édité... 12	Schultz (Yvonne). — <i>L'Idylle passionnée</i> . 16 ^e édité..... 12
Milan (René) (Maurice Larrouy). — <i>L'Esclave triomphante</i> . 5 ^e m. 12	<i>Les Nuits de fer</i> . 17 ^e édité... 12
Moselly (E.). — <i>Terres lorraines</i> . (Prix Goncourt 1907). 17 ^e éd. 12	<i>La Flamme sur le rempart</i> . 13 ^e éd. Prix..... 12
Nigond (G.). — <i>Marie Montraudoigt</i> . 5 ^e mille..... 12	* <i>La Couronne d'étoiles</i> . 12 ^e éd. 12
Oudard (Georges) et Novik (Dimitri). — <i>Les Chevaliers mendiants</i> .. 12	Silvestre (Ch.). — <i>L'Amour et la Mort de Jean Pradeau</i> . 16 ^e édité.. 12
Pérochon (Ernest). — <i>Néne</i> (Prix Goncourt 1920). 93 ^e mille... 12	* <i>Aimée Villard</i> . 16 ^e édité..... 12
<i>Le Chemin de plaine</i> . 16 ^e m.. 12	* <i>Belle Sylvie</i> . 20 ^e édité..... 12
<i>Les Creux-de-Maisons</i> . 21 ^e m. 12	* <i>Prodige du cœur</i> . 65 ^e édité. 12
<i>La Parcelle</i> 32. 21 ^e mille... 12	* <i>Amour sauvé</i> . 13 ^e édité..... 12
<i>Les Ombres</i> . 25 ^e édité..... 12	<i>Le Vent du gouffre</i> . 10 ^e mille. 20
<i>Les Gardiennes</i> . 20 ^e mille... 12	Syomara. — <i>Le Grand Paon</i> . 5 ^e m. 12
<i>Huit gouttes d'opium</i> . 13 ^e m.. 12	Tharaud (J. et J.). — <i>La Maîtresse servante</i> . 69 ^e édité..... 12
<i>Les Hommes frénétiques</i> . 14 ^e m. 12	<i>La Tragédie de Ravallac</i> . 39 ^e éd. 12
<i>Bernard l'ours</i> . 12 ^e mille... 12	<i>L'Ombre de la croix</i> . 57 ^e mille. 12
Rageot (G.). — <i>Le Jubé</i> . 6 ^e éd. 12	<i>Un royaume de Dieu</i> . 26 ^e m. 12
Rameau (Jean). — <i>L'Amour merveilleux</i> . 10 ^e édité..... 12	<i>Quand Israël est roi</i> . 45 ^e mille. 12
<i>L'Arrivée aux étoiles</i> . 8 ^e édité. 12	<i>La Randonnée de Samba Diouf</i> . 31 ^e mille..... 12
<i>L'Inoubliable</i> . 8 ^e édité..... 12	<i>Le Chemin de Damas</i> . 69 ^e éd. 12
Renaudin (P.). — <i>Le Maître de Froidmont</i> . 10 ^e édité..... 12	<i>Dingley l'illustre écrivain</i> . 65 ^e éd. Prix..... 12
Rhais (Elissa). — <i>Les Juifs ou la fille d'Éléazar</i> . 10 ^e édité..... 12	<i>L'An prochain à Jérusalem</i> . 70 ^e éd. Prix..... 12
<i>Le Café Chantant</i> . 16 ^e édité... 12	<i>La Fête arabe</i> . 54 ^e édité..... 12
<i>Sadda la Marocaine</i> . 26 ^e édité. 12	<i>Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas</i> . 39 ^e mille..... 12
<i>La Fille des Pachas</i> . 16 ^e édité. 12	<i>Rabat ou les heures marocaines</i> . 60 ^e édité..... 12
<i>La Fille du Douar</i> . 17 ^e édité... 12	<i>La Bataille de Scutari</i> . 32 ^e éd. 12
<i>La Chemise qui porte bonheur</i> . 15 ^e édité..... 12	<i>La Rose de Saron</i> . 65 ^e édité... 12
<i>Le Mariage de Hanifa</i> . 18 ^e éd. 12	Thélen (M.) et D ^r Bertheaume (M.). — <i>L'Interns</i> . 8 ^e édité..... 12
<i>Par la voix de la musique</i> . 18 ^e édité. Prix..... 12	<i>Le Docteur Odile</i> . 10 ^e édité... 12
Riehard-Bourdet. — <i>Gaou-Tieng</i> . 5 ^e mille..... 12	Théo Varlet. — <i>Le Ros d'or</i> ... 12
Rosny (J.-H.), de l'Ac. Goncourt. — <i>La Force mystérieuse</i> . 10 ^e éd. 12	Vaudoyer (J.-L.). — <i>Peau d'ange</i> . 12
<i>L'Impérieuse bonté</i> . 11 ^e édité. 12	<i>La Reine Ivanouïe</i> . 12 ^e édité... 12
<i>L'Indonésie</i> . 10 ^e édité... 12	<i>La Maîtresse et l'Amie</i> . 11 ^e éd. 12
<i>La Vague rouge</i> . 16 ^e édité... 12	<i>Raymonde Mangemat</i> . 7 ^e m. 12
<i>Vamireh</i> . 16 ^e édité..... 12	<i>Premières amours</i> . 6 ^e mille... 12
<i>Byrimah</i> . 6 ^e édité..... 12	Vignaud (Jean). — <i>Niky</i> . 20 ^e éd. 12
<i>Le Félin géant</i> . 18 ^e édité..... 12	<i>La Maison du Mullais</i> . 12 ^e m. 12
<i>La Mort de la terre</i> . 10 ^e édité. 12	<i>Saraté le Terrible</i> . 19 ^e édité... 12
<i>Marthe Baraquin</i> . 12 ^e édité... 12	Weck (René de). — <i>Jeunesse de quelques-uns</i> . 8 ^e édité..... 12
Roussel (G.). — <i>Nono</i> . 16 ^e éd. 12	<i>Le Roi Théodore</i> . 5 ^e mille... 12
Sandv (I.). — <i>Chantal Daunoy</i> . 12	Wharton (Edith). — <i>Au temps de l'innocence</i> . 10 ^e édité..... 12
<i>La Descente de croix</i> . 6 ^e édité. 12	<i>Un Fils au front</i> . 6 ^e édité... 12
<i>L'Heure folle</i> . 8 ^e édité..... 12	Zanta (L.). — <i>La part du feu</i> . (Prix Claire Virenque 1928). 10 ^e éd. 12
<i>L'Homme et la Sauvageonne</i> .. 12	<i>La Science et l'Amour</i> . 8 ^e éd. 12
Sandv (I.). — <i>Andorra</i> . 8 ^e m.. 12	Zifferer (Paul). — <i>La Ville impériale</i> . 5 ^e mille..... 12
<i>Livia</i> . 14 ^e édité... 12	<i>Le Saut dans l'inconnu</i> . 6 ^e m. 12



DERNIÈRES PUBLICATIONS

- Paul ARÈNE**
La Veine d'argile, *contes*.
- Gabriel D'AUBARÈDE**
Agnès, *roman*.
- Jean BALDE**
Reine d'Arbieux, *roman*.
(Prix du roman de l'Ac. fr. 1928.)
- Georges BERNANOS**
L'Imposture, *roman*.
- Henry BORDEAUX**
Sous les pins aroles, *roman*.
Andromède et le monstre, *roman*.
- Paul BOURGET**
Au Service de l'ordre, *essais*.
Le Tapin, *nouvelles*.
- CAMO**
Conte à Miquette. — Miquette écrit
ses Mémoires.
- Pierre CHASLES**
La Vie de Lénine.
- Jacques CHRISTOPHE**
Le Diable et son train, *roman*.
- Georges CLEMENCEAU**
Claude Monet
- Joseph CRÉACH**
Maudez le Léonard, *roman*
- Émile DERMENGHEM**
La Vie de Mahomet.
- Th. DOSTOÏEVSKY**
L'Esprit souterrain, *roman*.
- Jean D'ESME**
L'Île rouge.
- Jean-François D'ESTALENX**
Les Auvents au soleil, *roman*.
- Henri FREMONT**
Après le feu, *roman*.
- Georges GOYAU**
Mère Javouhey, apôtre des noirs.
- Auguste GÉRARD**
Mémoires.
- Gabriel HANOTAUX**
Regards sur l'Égypte et la Palestine.
- G. HANOTAUX et ses collaborateurs**
L'Empire colonial français.
- Walter B. HARRIS**
Le Maroc disparu.
- Edmond JALOUX**
La Branche morte, *roman*.
- Agnès DE LA GORCE**
Robert Hugh Benson.
- Georges LECOMTE**
La Vie héroïque et glorieuse de Carpeaux.
- Rosamond LEHMANN**
Poussière, *roman traduit de l'anglais*.
- Léon LEHURAUX**
Sur les pistes du désert.
- Salvador DE MADARIAGA**
Quatre Espagnols à Londres, *essais*.
- Louis MADELIN**
Les Hommes de la Révolution.
- Henri MALO**
Clorinde, *roman*.
- Maurice PALÉOLOGUE**
Les Entretiens de l'impératrice Eugénie
- PIREY SAINT-ALBY**
A première vue, *roman*.
- Raymond POINCARÉ**
L'Invasion (1914).
- Armand PRAVIEL**
Vie de S. A. R. Madame la duchesse
de Berri.
- Maurice QUATRELLES L'ÉPINE**
Le Maréchal de Saint-Arnaud. 2 vol.
- Marcel RONDELEUX**
Les Derniers jours de la marine à voiles
- Yvonne SCHULTZ**
L'Idylle passionnée, *roman*.
- Charles SILVESTRE**
Le Voyage rustique.
- R. P. Marie-H. TAPIE**
Chevauchées à travers déserts et forêts
vierges du Brésil inconnu.
- René SCHWOB**
Moi, Juif, livre posthume.